

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC MAI, 1931

N° 9

Une leçon

QUAND finira la crise actuelle ? Voilà une question bien difficile à laquelle nous répondait, il y a quelques mois, un compagnon d'occasion avec qui nous conversions dans un convoi. " Elle finira, disait-il, le jour où nous serons revenus à la vie réelle, où les choses auront rejoint leur valeur réelle. Ce jour-là, naturellement, je ne sais s'il viendra bientôt ou s'il tardera. "

Cette réponse nous avait paru assez juste.

En tout cas, depuis, elle a continué cette crise et elle paraît devoir durer encore. Par le temps qui court, en dépit des nombreux appels à l'optimisme, dans bien des coins le découragement augmente, dans d'autres il fait son apparition.

Une correspondance de Washington que publiait la *Gazette* de Montréal, au commencement du mois, donnait un aspect assez sombre à la situation américaine. L'espoir que l'on entretenait généralement il y a quelque temps, disait-il, s'en va rapidement pour faire place au découragement. Il y a deux mois, le citoyen ordinaire était certain d'une reprise prochaine des affaires ; mais aujourd'hui, ne voyant encore rien venir, il commence à se décourager. Au mois de mai, alors que, d'ordinaire l'emploi est à son chiffre le plus élevé, il y a encore au moins quatre millions de chômeurs. Il y a bien eu quelques améliorations ici et là, mais rien ne rapproche le peuple d'une situation normale.

*

* *

Sous une forme ou sous une autre, ce qui rend la situation plus grave encore peut-être, c'est que

l'on voit se pratiquer la diminution des salaires de ceux qui ont du travail. Les affaires ne marchant pas, l'industrie se trouve paralysée. Ceux qui ne subissent pas une baisse directe de salaire en reçoivent indirectement une du fait que leur journée ou leur semaine de travail est raccourcie. Le pouvoir d'achat d'une masse considérable de consommateurs se trouvant ainsi diminué, on se jette en quelque sorte dans un cercle vicieux.

L'hiver que nous avons eu, si beau et qui a apporté un printemps hâtif surtout aux États-Unis, a jeté sur le marché un déluge de produits agricoles. On a mis les animaux au paturage plus tôt que d'habitude et fruits et légumes ont poussé plus vite. La douceur du climat a fait que les poules ont pondu beaucoup, de sorte que l'on avait il y a quelque temps l'impression que le travail et les affaires allaient reprendre. Ce n'est pas fait encore. On parle bien d'une reprise prochaine ; mais il y a tant de fois que ces reprises des affaires sont annoncées que le chômeur, ou celui travaillant deux ou trois jours par semaine, commence à être sceptique.

Et on nous dit que celui qui a un peu d'argent attend. Il garde son auto, son vieux radio, néglige de rafraîchir la peinture de sa maison, ajourne indéfiniment des promenades qui paraissaient certaines il y a quelques semaines, etc.

*

* *

Chez nous, la situation est à peu près la même. La crise du blé est loin d'être terminée ; on ne vend pas et ce que l'on vend, on le donne pratiquement. Les chemins de fer doivent diminuer le nombre de leurs trains et, dans notre

province, nous avons la guerre du papier. Cette guerre sera apparemment très dure et, avant qu'une partie soit vaincue, les ouvriers qui ont encore du travail vont être mis à contribution. Déjà c'est commencé.

Aux États Unis on prévoit un déficit de plus d'un milliard pendant que nous en avons un de \$100,000,000 chez nous.

Tout cela indiquerait que nous n'avons pas encore atteint le plus profond du malaise sur notre partie du globe.

Nous aurons par contre au mois d'août prochain la reprise, à Ottawa, de la conférence économique de Londres. Il faut espérer qu'elle nous apportera un regain d'activité dans notre production industrielle et agricole. Si cela se produisait et que réussissent les efforts pour vendre notre blé de l'Ouest, nous pourrions espérer un soulagement visible. Notre province est peut être, en dépit de ce qui se passe dans le domaine du papier, la moins atteinte. Des travaux publics considérables doivent être faits et nous avons lieu d'espérer une saison d'été plus active.

*

* *

Il n'y a donc pas lieu d'imiter nos voisins du sud qui, au témoignage du correspondant du grand journal de Montréal à Washington, commencent à se décourager. Pour peu que nous battions en brèche la spéculation, que nous réussissions à rendre normale la capitalisation des compagnies, nous en arriverons bientôt à ce point que nous indiquait notre compagnon: celui d'un prix correspondant à la valeur réelle. Nous pourrions alors être certains que le sommet de la crise est dépassé et qu'il nous est possible de revoir venir la prospérité.

Et cette crise nous aura donné une rude et, espérons-le, salutaire leçon. Dans un pays comme le nôtre, il n'y a pas raison pour qu'il existe un malaise aussi profond. Nous avons un pays immense et peu habité, d'une richesse inconnue. Le malaise que nous subissons ne peut donc être que le résultat de nos erreurs.

Ces erreurs nous les retiendrons bien en notre mémoire pour ne pas les recommencer, et nous serons ainsi certains de marcher graduellement, mais sûrement, vers le véritable progrès.

Thomas POULIN

Thérèse Neumann

VOYANTE DE KONNERSREUTH



LE 3 mai 1928, c'était un jeudi, le pape Pie XI benissait par lettre une jeune fille stigmatisée et le curé de sa paroisse située dans le Haut-Palatinat ; à la même heure, la jeune fille confiait au prêtre cette révélation : " En ce moment, le Saint-Père nous donne sa Bénédiction, à vous vous et à moi. "

Le Pape avait voulu s'occuper lui-même du cas de Thérèse Neumann ; il avait confié à un médecin qui prit la bure franciscaine, le P. Gemelli, recteur de l'Université du Sacré-Cœur à Milan, le soin de visiter la stigmatisée, et celui-ci avait assisté durant la Semaine Sainte aux grandes extases où Thérèse vécut le drame de la Passion du Sauveur. Aucun rapport ne fut publié, mais la Bénédiction pontificale manifesta la pensée du silencieux enquêteur.

*

* *

Jusque vers la fin de 1926 le village de Konnersreuth restait ignoré du monde ; il était inconnu de la plupart des habitants du Haut Palatinat qui ne lisaient pas ce nom sur les guides de chemins de fer ; l'autocar de Waldsassen dont on admirait la collégiale passait par Konnersreuth et en traversait les rues tortueuses pour gagner Artzberg. Qui aurait remarqué sur la place du marché une maison tassée que flanquait une grange ?

C'est là que naquit le 9 août 1898, au foyer d'un tailleur peu fortuné, Thérèse Neumann. En 1923, elle avait perdu sa belle santé, à la suite d'une série d'accidents, elle n'avait même plus l'usage de la vue. Le 29 avril 1923 Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui était béatifiée le jour même, lui guérit les yeux, fermés depuis quarante-neuf mois. Le 3 mai 1925, alors que la gangrène menaçait sa jambe gauche et que l'amputation paraissait inévitable, la jeune fille supplia la bienheureuse Carmélite d'éviter ce chagrin à ses pauvres parents et la plaie se ferma immédiatement.

Mais Thérèse restait paralysée, la colonne vertébrale brisée, une affreuse plaie dans le dos, elle n'espérait plus la guérison et ne la demandait plus dans ses prières. Le 17 mai 1925, jour où le pape canonisait Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, la malade récitait le chapelet dans son lit. Soudain, sa figure rayonna de joie, elle parut en conversation avec un personnage invisible et pour la première fois depuis six ans se leva sur son néant. Revêtue d'habits d'emprunt, car elle n'en avait plus, elle se promena dans sa chambre. Plus tard encore,

atteinte d'une appendicite purulente et sur le point d'être transportée à l'hôpital de Waldsassen pour y subir une opération, elle demanda sa guérison, l'obtint instantanément et se rendit à l'église pour remercier Dieu : c'était le 13 novembre 1925, à 7 heures du soir.

L'automne de 1926 lui apporta encore une pneumonie. Le 19 novembre, elle agonisait et la famille priait autour de son lit ; soudain, Thérèse laissa tomber le cierge allumé et le crucifix qu'elle tenait en mains et elle se dressa les bras tendues vers une forme invisible. La jeune fille était guérie, mais une voix inconnue lui avait dit : " Le Seigneur est content de te voir ainsi soumise, mais tu ne dois pas mourir, pour montrer au monde qu'il y a une puissance supérieure. Tu souffriras encore beaucoup, afin de soutenir les prêtres dans l'œuvre du salut. "

*

* *

Déjà dans la nuit du jeudi au vendredi 5 mars 1926, Thérèse avait été transportée au Jardin des Oliviers et avait suivi la scène de l'agonie du Sauveur ; durant cette contemplation, elle ressentit au côté gauche une vive douleur ; il se forma une plaie au cœur et le sang coula jusqu'au vendredi midi. Les semaines suivantes, dans la nuit du jeudi au vendredi, elle assista à la flagellation, puis au portement de la Croix, puis de nouveau à l'agonie et toujours le sang se mit à couler de la plaie.

Thérèse cachait ce phénomène, sa sœur lavait le linge en cachette ; mais le Vendredi-Saint, c'est toute la Passion que Thérèse contempla de ses yeux d'où coulèrent en sillons rouges sur ses joues des larmes de sang ; toute la famille et l'abbé Naber, curé du village, la virent.

Quand la jeune fille reprit ses sens, elle sentit qu'elle portait des plaies aux mains et aux pieds. Aveuglée par les larmes de sang, elle dit à sa sœur : " Regarde donc ce que j'ai, cela me fait si mal "

Sur le devant de la tête, puis sur l'épaule, et sur tout le corps, elle reçut les stigmates du couronnement d'épines, du portement de croix, de la flagellation. Aujourd'hui encore, elle porte autour de la tête huit cachets minuscules, stigmates du couronnement d'épines ; une large empreinte sur l'épaule droite, stigmate du portement de croix ; quatre marques aux pieds et aux mains, stigmates du crucifiement ; une large blessure à la poitrine, stigmate du coup de lance.

Ces visions de la Passion n'ont cessé de se renouveler, extatiques et douloureuses, sauf durant le temps de Pâques à la Pentecôte. Dans la nuit du jeudi au vendredi, serait-ce pendant une conversation à laquelle elle prend part et intérêt, elle cesse subitement de con-

naître le monde visible ; elle suit une vision.

Ses gestes et l'expression de son visage en laissent soupçonner les épisodes, tandis que le sang coule : c'est l'agonie, la trahison de Judas, la comparution devant le Sanhédrin, la scène du prétoire, le couronnement d'épines, et ainsi de suite. Une cinquantaine de scènes se succèdent, durant de dix à quinze minutes ; la dernière se prolonge au delà d'une heure. Thérèse semble subir elle-même les tourments du Sauveur.

Un matin, le 8 juillet 1927, l'abbé Naber apporta la communion à Thérèse. " Résel, lui dit le prêtre, voici le bien-aimé Sauveur qui vient à toi ! — Ils se sont moqués de lui — Qui, Résel ? — Hérode, je voudrais bien lui crier : à bas... — Mais, Résel, on ne doit pas faire cela. — Non, aussi, je ne le fais pas, mais il le mériterait bien " La jeune fille, qui venait d'assister à la scène de dérision, ne pouvait encore penser à autre chose, et ne saisissait pas tout le sens des paroles du prêtre.

Au professeur Wutz, qui enseigne les langues orientales, à Eichstaet, Thérèse rapporta des paroles araméennes qu'elle avait retenues au cours de ses extases.

Contemplant en vision la trahison de Judas, elle avait entendu celui-ci dire à Jésus : " Schemalma, Rabboni. Je vous salue, Maître " ; les autres apôtres crier : " Gannaba ! Magera ! Voleur ! traître ! " ; le Christ demander : " Ma hada ? Qu'est-ce ? " L'orientaliste les lui traduisit. Pour la mettre à l'épreuve, le professeur cita, en plusieurs langues, le "Gloria in excelsis" et, quand elle entendit l'araméen, elle s'écria joyeuse : " C'est cela, mais il en manque un bon bout ! " Elle soutint même contre le professeur certaines prononciations, et celui-ci dut avouer, après recherches, qu'elle avait raison.

Annonciation, Transfiguration et autres scènes évangéliques se déroulent sous les yeux de la stigmatisée ; elle écoute avec plaisir, le jour de la Pentecôte, le discours de saint Pierre et n'en perd pas un mot, car " il s'exprime en bon allemand. "

Pendant ces repos extatiques, Thérèse dévoile souvent les secrets des cœurs. Mgr Schrembs, évêque de Cleveland, étant entré dans la chambre, Thérèse dit à sa mère : " Il y a ici un monsieur originaire de la Bavière, qui réside maintenant de l'autre côté de l'océan, où il se dépense beaucoup pour Dieu. J'ai quelque chose à lui confier ; que les autres sortent. " Comme le secrétaire, Mgr Mac Fadden, voulait sortir, lui aussi, la jeune fille lui dit : " Lui, il peut rester, il ne comprendra pas. " En effet, ce prélat anglais ignore l'allemand. Et Thérèse parla à l'évêque de Cleveland, de sa vie intime et des affaires du diocèse.

A un visiteur qui se faisait passer pour peintre, la stigmatisée dit un jour : " Tu es prêtre,

toi ; tu as apostasié, il y a vingt ans, mais tu ne perdras pas le sacerdoce, il reste éternellement. ”

Prédications, dons des langues, autres phénomènes qui surprennent l'entourage de Thérèse ; mais, celui qui étonne le plus ces bons Bava-rois, c'est que depuis près de quatre ans la jeune fille n'absorbe plus ni nourriture ni boisson. C'est ce qui a aussi le plus émerveillé les savants allemands ; Thérèse s'est prêtée avec une patience que nous jugerions excessive à leurs expériences.

*

* *

Sur ce cas, la science allemande s'est passionnée et les médecins étrangers, croyants ou incroyants, ont tenu à l'étudier eux aussi.

Dans une étude critique qui vient de paraître, le R. P. Doraz, Rédemptoriste, permet de se faire une opinion en connaissance de cause. Il établit d'abord les faits ; il montre ensuite Thérèse aux prises avec des savants qui, avant tout examen, prononcent les mots d'hystérie, de forces inconnues, d'auto-suggestions et ne peuvent maintenir devant les faits leur affirmation. Telles de leurs expériences déplaisent beaucoup : pendant un sommeil extatique, un médecin alla jusqu'à diriger sur les yeux ouverts de Thérèse une lampe de plusieurs milliers de bougies et c'est par miracle que cette brutalité n'ait pas provoqué une ophthalmie. Cette partie du livre est traitée avec le plus grand soin.

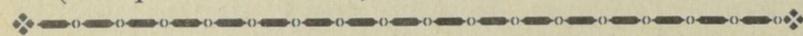
Les faits paraissant surnaturels, faudra-t-il y voir la main de Dieu ? C'est encore une question que le R. P. Dorsaz envisage. L'Église seule a droit de répondre authentiquement. Il existe, cependant, des signes qui distinguent les phénomènes d'origine divine d'avec les artifices du démon : ces signes semblent être favorables à la stigmatisée et confirmer l'existence d'une mission divine.

Leçon sur l'invisible, leçon sur la spiritualité de l'âme qui domine le corps matériel où elle habite, leçons sur le Christ et le mystère de la souffrance et le dogme de la Rédemption, leçons sur la fécondité de l'Eucharistie qui soutient et l'âme et le corps, ce sont là quelques enseignements de Konnersreuth.

Pourquoi ne pas ajouter : leçon de paix et d'entente catholique entre les peuples ? La sainte de Lisieux et la stigmatisée de Konnersreuth unissent la France et la Bavière, en ce qu'elles ont de plus noble : leur piété catholique.

(L'Apôtre du S. C.)

P. M.



Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

SOUVENIRS de la GRANDE GUERRE

Ankin et Stoplim



EN Arménie, les massacres venaient de recommencer.

Des hordes sanguinaires, composées de Turcs et de Kurdes, parmi lesquels se trouvaient bon nombre d'Allemands, s'étaient abattus sur la région, y commettant des atrocités sans nom, brûlant pillant les villages allant même jusqu'à noyer d'innocents petits enfants.

Les infortunés paysans arméniens entassaient en hâte ce qu'ils pouvaient emporter sur le dos des chameaux ou dans des arabas — charrettes attelées de bœufs ou de buffes — et fuyaient dans les montagnes voisines, afin d'échapper à la mort.

Bon nombre d'entre eux se réfugiaient à Erzeroum, s'y croyant plus en sûreté. C'était une erreur, car bientôt la malheureuse ville devint, elle aussi, la proie des barbares.

Le collège, les "khans" — entrepôts de marchandises, — les consulats furent fermés ; le consul de France mis en prison, au mépris de toute justice.

Les Kurdes couraient à travers la ville, s'encourageant les uns les autres au pillage, tirant de temps en temps quelques coups de fusil, afin de mieux semer l'épouvante. Et, de fait, les malheureux habitants se terraient chez eux.

Les maisons, à Erzeroum, sont heureusement presque toutes solidement bâties. Les murailles en sont épaisses, les portes lourdes, renforcées de barres de fer, de verrous et serrures formidables ; les fenêtres sont petites, grillées ; les balcons fermés de toutes parts à l'aide de barreaux.

Les toits sont plats ; ce sont de véritables terrasses entourées de balustrades, recouvertes de terre, de verdure, ornées de fleurs ; on y accède par une trappe que des verrous referment en dedans ; ces toits servent de jardins aux petits Arméniens, qui y passent les trois quarts de leur vie.

Mais maintenant on n'osait plus y laisser jouer les enfants ; les trappes étaient presque toujours closes ; elles ne s'ouvraient plus que rarement, avec de grandes précautions, et plutôt pour livrer passage aux grandes personnes qui se servaient du toit comme observatoire, afin d'examiner ce qui se passait sur les places et dans les rues.

Puis, un beau jour, sur le Dével-Boyoum, mont dominant Erzeroum, les canons des forts se mirent à tonner. Ce fut le signal du massacre. Les barbares, sabres, fusils et torches en main, se répandirent dans la cité, y semant l'incendie, le carnage et la mort. Des coups de feu, des hurlements, des cris d'agonie, des courses folles retentirent. Partout les maisons

se fermaient, les habitants se barricadaient, matelassant leurs fenêtres, bouchant toutes les ouvertures et, pour plus de sûreté, se réfugiant dans leurs caves.

Parfois, à une porte, des coups violents étaient frappés, entremêlés de supplications déchirantes :

— Ouvrez, ouvrez, par pitié !

C'était quelque malheureux Arménien qui, n'ayant pas le temps de regagner sa demeure, demandait asile à la première maison qu'il rencontrait.

Alors on entre-bâillait la porte, on laissait entrer le fuyard, et le lourd battant était aussitôt repoussé, et les verrous assujettis de nouveau.

Dans une grande habitation, située dans un faubourg de l'Ouest, demeurait une vieille dame arménienne : Anoum-effendi. (En Arménie, on donne le nom d'effendi, qui signifie à peu près monsieur ou madame, aux gens du monde.)

Elle avait eu de grands malheurs. Restée veuve de bonne heure, elle avait vu mourir, les uns après les autres, presque tous ses enfants. Il ne lui était resté que son dernier fils, Mathiau, et la fille unique de celui-ci.

Mathiau, qui se trouvait à Paris pour ses affaires, en 1914, s'était engagé au service de la France, et l'aïeule était seule avec sa petite-fille, Ankin (sans prix, inestimable), alors âgée d'une dizaine d'années.

Ankin était tout pour sa grand'mère. Elle l'entourait des soins et d'affection, dont la pauvre dame avait grand besoin, car à ses peines morales était venue s'ajouter une épreuve physique bien dure à supporter : Anoum-effendi avait été frappée de paralysie ; elle ne pouvait plus se servir de ses jambes et passait sa vie dans un fauteuil.

Sans sa petite-fille, la vie eût été fort triste pour elle ; mais Ankin était la plus dévouée des gardes-malades et la plus aimable des compagnes.

Elle faisait la lecture à l'infirmes, lui écrivait ses lettres, lui racontait toutes les nouvelles qu'elle avait apprises à la promenade, la distrayait et la charmait par son gentil babil et ses caresses. Aussi la vieille dame et la petite fille étaient-elles des amies inséparables.

Depuis que les massacres avaient recommencé en Arménie, la pauvre grand'mère ne vivait plus. Elle tremblait en pensant au sort qui attendait peut-être Ankin, sans personne pour la défendre et la protéger.

Or, ce jour-là, lorsque les rumeurs sinistres du dehors arrivèrent jusqu'à la maison d'Anoum-effendi, celle-ci demanda immédiatement son enfant. Ankin n'était pas loin : elle était monté sur le toit pour voir ce qui se passait et contemplait avec épouvante le terrible spectacle qu'elle avait sous les yeux. Sou-

dain, le visage effaré d'une domestique parut à la trappe :

— Descends vite, Ankin-effendi, cria-t-elle, Anoum-effendi est très tourmentée à ton sujet ; elle m'a dit de te ramener tout de suite auprès d'elle et de fermer la trappe bien solidement. Elle ne veut pas que tu restes sur le toit. Ce n'est pas prudent.

Et, en effet, cela ne l'était pas, car les bandits poursuivaient leurs victimes jusqu'au sommet de leurs maisons, et les toits, eux aussi, était le théâtre de luttes sanglantes.

Ankin obéit immédiatement à l'ordre de sa grand-mère. Elle la trouva installée dans sa belle chambre du premier qu'elle n'avait pas voulu quitter, malgré les conseils de ses domestiques, qui désiraient la transporter à la cave, où, pensaient-ils elle serait plus en sûreté ; mais Anoum-effendi avait préféré rester où elle était. Elle avait donné des ordres pour que sa maison fût, comme les autres, transformée en forteresse, et maintenant elle attendait, mettant tout son espoir dans la Providence.

Ankin entra toute tremblante et se jeta dans ses bras.

La servante l'avait suivie ; l'autre bonne était montée également auprès de sa maîtresse, ainsi que le vieux domestique turc.

— Oh ! grand'mère, gémit Ankin, crois-tu qu'ils viendront ici ?

— C'est fait ! les voilà qui attaquent la maison, dit le domestique.

Effectivement, on entendait en bas retentir des vociférations et des coups violents donnés dans la porte.

Les deux bonnes se mirent à se lamenter.

— Les barbares nous tueront... Que faire, Anoum-effendi, que faire ?

— Rien de plus que ce que nous avons fait, répondit-elle. Nous n'avons, je crois, rien à craindre tant que nous resterons enfermés ici. Pour enfoncer la porte, il faudrait des coups de canon, et je ne crois pas qu'ils amènent des canons dans les rues.

Les hurlements continuaient, entremêlés d'impérieuses injonctions.

— Ouvrez ! ouvrez immédiatement !

Et de violentes poussées ébranlaient la porte.

Une bonne regarda avec précaution à travers une fenêtre en écartant un peu les cousins dont on l'avait protégé, mais elle se rejeta, épouvantée, en arrière,

— C'est une bande de Kurdes, Anoum-effendi ! ils sont armés jusqu'aux dents, ils vont nous massacrer.

— Il ne pourront pas entrer ; ne te trouble pas, Sara, reprit la vieille dame avec fermeté.

Mais elle n'était pas bien sûre de ce qu'elle affirmait pour calmer les servantes affolées.

Quant à Ankin, elle se contenait pour ne pas crier de peur, mais son cœur battait à

coups précipités sous la soie de son élégant vêtement.

Les brigands, voyant qu'on n'obéissait pas, firent pleuvoir sur la maison une grêle de balles ; ils visaient principalement les fenêtres ; mais les projectiles s'amortissaient dans les matelas qui les défendaient ; l'un d'eux cependant traversa un carreau et vint tomber dans la pièce où tout le monde était réuni.

Les servantes poussèrent des cris, et Ankin cacha avec épouvante sa tête sur l'épaule de sa grand'mère.

— Allah ! Allah ! Allah ! gémit le vieux musulman.

— Que Dieu nous protège, implora Anoum-effendi en joignant les mains.

De nouveau, la fusillade crépita, et les chocs reçus par la porte étaient si violents que tout le bâtiment était ébranlé ; néanmoins, rien ne pouvait faire céder le bois solide renforcé de barres de fer.

— Encore une fois, voulez-vous ouvrir ? crièrent les voix impérieuses.

Bien entendu, les assiégés ne répondirent pas.

Soudain, le vacarme cessa, la fusillade s'arrêta. On n'entendit plus en bas qu'un murmure de voix mêlé de ricanements.

Tous les assistants se regardèrent avec anxiété.

Est-ce que les Kurdes, fatigués de cette longue résistance, abandonneraient la partie ?

Quelques minutes s'écoulèrent encore dans un silence angoissant. On entendait les bandits aller et venir autour de l'habitation, qui était très vaste et possédait deux ailes, faisant retour sur une cour intérieure.

Bientôt des cris injurieux retentirent de nouveau, accompagnés d'éclats de rire sardoniques ; il y eut une dernière salve tirée, et la troupe s'éloigna au pas de course.

— Ils s'en vont ! ils s'en vont ! crièrent Sara et sa compagne.

— Ils s'en vont ! répéta Ankin en sautant de joie. Oh ! grand'mère, nous sommes sauvées !

Mais, à ce moment le vieux serviteur, qui avait ouvert une des fenêtres et s'était penché au dehors pour s'assurer du départ des Kurdes, poussa une exclamation d'épouvante.

— Ah ! les bandits ! ils ont mis le feu à la maison. Sauve qui peut !

— Sauve qui peut ! hurlèrent à leur tour les servantes.

Et tous trois, fous de terreur, abandonnant Ankin et la paralytique, se précipitèrent dans l'escalier, gagnèrent le rez-de-chaussée, en aglantèrent leurs mains à la porte pour l'ouvrir plus vite, et s'enfuirent de la maison dont la partie inférieure commençait à s'emplir d'une fumée épaisse et noire.

— Le feu, répéta avec angoisse Anoum-effendi ; Ankin, ma chérie, sauve-toi bien vite aussi. Tu as encore le temps.

— Pas sans vous, grand'mère, répondit la fillette ; je vous en conjure, essayez de marcher, je vous soutiendrai.

La malade s'accrochant des deux mains aux épaules de l'enfant, se souleva dans un suprême effort ; mais ses jambes ne purent la soutenir et elle retomba sur son siège.

— C'est impossible, soupira-t-elle ; je ne puis faire un pas ; il faut accepter la volonté de Dieu ; mais toi, mon enfant chérie, je ne veux pas te voir mourir à mes côtés de cette mort atroce : fuis, je t'en conjure ; fuis au plus vite.

— Je ne vous quitterai pas, grand'mère, quoi qu'il arrive, répondit Ankin avec fermeté.

— Eh bien ! j'essayerai encore, reprit l'infirmière.

De nouveau elle se dressa, et commandant à ses nerfs, à ses muscles, à tout son corps, elle parvint à se tenir debout et fit même deux ou trois pas dans la chambre en s'appuyant aux meubles. Transportée, Ankin poussa un cri de joie, qui se changea bientôt en un cri de terreur : sa grand'mère venait de s'abattre lourdement sur le sol, où elle demeura sans vie. Elle avait été frappée par une attaque d'apoplexie foudroyante.

Ankin se jeta sur elle les bras ouverts, l'appelant, la couvrant de baisers, ne voulant pas la croire morte. Après tout, peut-être n'était-elle qu'évanouie. Il fallait la soigner, la sauver.

La petite courut sur l'escalier. Il commençait à flamber par en bas.

Alors elle monta, quatre à quatre, au grenier, ouvrit la trappe et, sautant sur le toit, se mit à appeler au secours de toute la force de ses poumons.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, de la trappe d'une maison voisine, surgit une tête dont la vue arracha un cri d'effroi à la pauvre Ankin, car cette tête était couverte du haut bonnet poilu que portent les Kurdes, et c'était également la robe des Kurdes qui recouvrait le corps auquel appartenait la tête.

Ce corps, mince et élancé, était celui d'un tout jeune homme de quinze à seize ans, fort lesté d'ailleurs, car, prenant sa course, il eut, en quelques bonds, traversé sa terrasse, et, sautant de toit en toit, fut bientôt sur celui d'Ankin, qui se jeta à ses genoux, livide de peur :

— Ne me tuez-pas, implora-t-elle.

L'arrivant se mit à rire.

— Pauvre petite, dit-il, n'aie pas peur. Je suis Arménien comme toi, mais je me suis déguisé en Kurde pour n'être pas massacré. Je me suis réfugié dans une maison vide dont tous les habitants ont été tués, et j'attends la

nuit pour m'enfuir ; mais ne perdons pas de temps à bavarder. Tu ne sais pas que ta maison brûle ? Il faut nous sauver bien vite. Comment se fait-il que tu sois seule ici ?

Ankin, en pleurant, lui conta sa triste histoire et insista tant pour qu'il vînt voir sa grand'mère qu'il y consentit ; mais il s'aperçut au premier coup d'œil qu'Anoum-effendi avait cessé de souffrir et jugea plus sage de l'annoncer à Ankin, afin que celle-ci consentît sans difficulté à quitter le corps.

Il n'était que temps, d'ailleurs, car les flammes étaient prêtes à envahir la pièce.

Stoplim, c'était le nom du jeune garçon, saisit la main de sa petite compagne et la ramena précipitamment sur le toit, car il ne fallait pas songer à sortir par le rez-de-chaussée, déjà à moitié dévoré par l'incendie.

Ankin ne pouvait davantage sauter de toit en toit, comme l'avait fait l'agile Stoplim.

Celui-ci, heureusement, était un garçon de ressource. Il fouilla dans le grenier et y trouva un paquet de fortes cordes. Ayant solidement attaché l'une d'elles à la balustrade, il s'assura qu'elle arrivait jusqu'à terre.

Alors il attacha une autre corde à la ceinture d'Ankin, et lui recommandant de tenir la première solidement à deux mains, il la fit doucement glisser jusqu'en bas.

Ce ne fut ensuite qu'un jeu de la rejoindre par le même moyen.

Il entraîna ensuite la fillette dans la maison dont il lui avait parlé et dont les coffres renfermaient encore suffisamment de hardes de toutes espèces pour que sa petite compagne pût aussi se composer un costume de Kurde, avec lequel elle aurait chance de passer plus inaperçue.

Ils firent ensuite un repas frugal composé de blé cuit et de confitures de cornouilles — c'étaient toutes les provisions de l'endroit — et attendirent la nuit : Ankin pleurant sa pauvre grand'mère et Stoplim s'ingéniait à la consoler.

Quand il fit tout à fait obscur, ils se hasardèrent à sortir. Le spectacle était terrifiant. Des quartiers entiers étaient en flammes. Des forcenés continuaient de parcourir les rues, tirant des coups de fusil à tort et à travers et frappant à coups de poignard tous les Arméniens qu'ils rencontraient. Ceux qui n'avaient ni fusils ni poignards tapaient avec des gourdins. Les balles sifflaient, les cris d'agonie retentissaient, les lueurs d'incendie embrassaient le ciel.

Ankin, terrifiée, s'était cramponnée si fort à la main de son sauveur qu'elle lui entraînait ses petits ongles dans la peau.

Se faulant dans les ruelles se dérochant sous les portes, s'enfonçant dans les trous d'ombre, les deux enfants protégés d'ailleurs par leur déguisement, parvinrent à sortir de la ville.

Ils marchèrent longtemps en silence. Stoplim, qui connaissait le pays, guidait sa petite compagne ; mais bientôt la neige se mit à tomber, et en même temps le vent s'éleva, la poussant en rafales dans la figure des pauvres voyageurs, qui n'avançaient plus qu'à grand'peine. Ankin, élevée avec délicatesse et peu habituée à marcher, n'en pouvait plus. Soudain, elle fondit en larmes.

— Je ne peux plus avancer, dit-elle. Laisse-moi, Stoplim, tu as été bien bon pour moi ; mais maintenant c'est fini ; je crois que je vais mourir comme grand-mère.

— Je vais te porter, répondit le jeune garçon.

Et, malgré ses protestations, il la prit sur son dos, où elle ne tarda pas à s'endormir.

Bravement, Stoplim continua sa course, chargé de son fardeau, mais il se rendit compte qu'il ne pourrait aller bien loin. Il fut promptement épuisé de fatigue. Malgré le froid, la sueur lui coulait du front. Comme il s'était arrêté un moment pour reprendre haleine, tout tremblant sur ses jambes, il aperçut, à quelques pas de lui, une masse noirâtre.

C'était une étable abandonnée.

Stoplim poussa un cri de joie à la vue de ce refuge inespéré. Il le gagna bien vite, déposa Ankin, toujours endormie, sur un tas de paille et tomba à côté d'elle, cédant aussi immédiatement à un profond sommeil.

Ce fut lui qui s'éveilla le premier, le lendemain, et, après avoir réfléchi à ce qu'il y avait de mieux à faire dans les terribles circonstances où il se trouvait ainsi que sa protégée, qu'il s'était promis de ne pas abandonner, il forma un plan, qui lui parut raisonnable.

Il connaissait très bien le pays, où il avait beaucoup vagabondé dans son enfance ; lui aussi était orphelin, mais orphelin pauvre, et s'était élevé, comme il avait pu, à peu près tout seul.

Dans un petit village turc non loin de là, dans la vallée de l'Euphrate, vivait une vieille femme arménienne qui, malgré sa religion, était respectée et aimée de tous tellement elle était bonne et charitable. Instruite plus que ne le sont habituellement les gens de sa condition, elle avait d'importantes connaissances médicales, qui, jointes à sa longue expérience, la rendaient extrêmement précieuse auprès des malades ; grâce à elle, beaucoup d'entre eux avaient été tirés de fort mauvais pas.

Aussi elle était connue à des lieues à la ronde et tous la demandaient : qu'ils fussent Turcs, Persans, Russes, Kurdes ou Arméniens, elle rendait service à tous, sans distinction de nationalité ni de religion.

Sa bonté, sa sagesse et sa science faisaient d'elle un être à part. Elle était sacrée pour toute la région, et personne n'aurait osé lui

causer le moindre dommage, même au cours de la plus violente persécution.

Lélia-effendi, c'est ainsi qu'elle s'appelait, connaissait Stoplim et s'était beaucoup occupée de lui. Que de fois, quand il était errant, affamé et sans asile, ne l'avait-elle pas recueilli dans sa maison et hébergé avec la plus grande charité.

C'était elle d'ailleurs qui lui avait trouvé, à Erzeroum, la petite place de commis dans un khan, qu'il occupait au moment des massacres.

Peut-être ne refuserait-elle pas de les recevoir momentanément ou, au moins, de leur venir en aide d'une façon quelconque.

C'était la seule chance de salut qu'il entrevoyait.

Le jour étant complètement venu, il réveilla Ankin qui, sans cela, eût peut-être dormi la journée entière, tellement elle était brisée de fatigue et d'émotion, et lui expliqua son plan, que la petite accepta sans discuter. Elle était remplie de reconnaissance et d'admiration pour son sauveur et l'aurait suivi au bout du monde.

Tous deux se remirent donc bravement en route, suivant le lit du fleuve.

Stoplim avait calculé qu'il fallait environ cinq heures de marche pour atteindre le but du voyage. Lui les ferait certainement dans la journée ; mais pourrait-il en être de même pour Ankin, déjà si lasse et qui paraissait si délicate ? En outre, comment trouveraient-ils de la nourriture, n'ayant ni l'un ni l'autre pas la moindre livre en poche ?

Tandis qu'il se posait ces questions, il vit, sortant d'un défilé, une arabia attelée de buffes, chargée de marchandises, dans laquelle se tenaient deux Arméniens, qui regardaient prudemment à droite et à gauche avant de se risquer sur la route découverte. C'étaient encore deux persécutés, deux marchands, qui fuyaient avec ce qu'ils avaient pu sauver de leur butin. En apercevant Stoplim, ils firent mine d'épauler leur fusil ; mais le jeune garçon, les interpellant vivement dans leur langue, se fit reconnaître, avec sa petite compagne, pour des compatriotes.

Alors, les voyageurs changèrent immédiatement de ton, et, comme ils se dirigeaient du même côté que les deux enfants, ils leur offrirent de monter dans leur araba, ce qu'ils acceptèrent avec joie. Ils leur donnèrent aussi quelques provisions de bouche, qui furent les très bienvenues.

Cette rencontre providentielle épargna à Stoplim et Ankin plus de la moitié de la marche.

Arrivés à un certain point, où le chemin bifurquait, ils durent se séparer des marchands, ceux-ci se dirigeant vers une montagne où ils comptaient trouver un abri. Ce ne fut pas sans les avoir vivement remerciés que les fugitifs les quittèrent pour achever leur route. Maintenant, ils étaient remplis de courage et

franchissaient avec énergie les rochers et les ornières remplies de neige qui abondaient le long du chemin.

Ils étaient cependant bien las quand ils arrivèrent au village turc.

Le logis de la bonne Sélia était un des premiers, à l'entrée. C'était une maison à la mode du pays, c'est-à-dire large, basse, recouverte de terre, munie d'une porte, de deux fenêtres fort étroites et d'un trou, servant de cheminée, percé dans le toit.

L'extérieur n'était pas plus riche que celui de la plupart des chaumières françaises ; mais à l'intérieur il y avait des draperies en soie brodée, de grand prix, pendues aux murs, et le sol était recouvert de tapis qui eussent honoré les plus beaux salons parisiens.

Aussi Stoplim, et Ankin eurent grand soin d'enlever avant d'entrer, leurs chaussures boueuses, comme le veut l'usage du pays.

Léila reconnut tout de suite son jeune ami Stoplim, malgré le déguisement, et elle pleura au récit qu'il lui fit des aventures tragiques de sa petite compagne.

Elle assura aux pauvres enfants qu'ils trouveraient chez elle un asile sûr, où personne n'oserait venir les chercher.

Elle les reconforta avec du thé bien chaud, du mouton grillé, des galettes de blé cuit et du miel ; puis elle arrangea pour Ankin un petit lit à côté du sien.

Quant à Stoplim, il coucha dans une sorte de réduit attendant à la maison et qui était si rempli de fourrures, de tapis et de couvertures qu'il s'y trouva comme dans un nid bien chaud.

Les deux transfuges restèrent plusieurs semaines chez la vieille Arménienne, qui pourvut à tous leurs besoins avec la plus grande charité sans qu'ils pussent soupçonner une minute que c'était une charge pour elle.

Elle s'était d'ailleurs prise d'affection pour Ankin qui, de son côté, l'aimait d'autant plus qu'elle lui rappelait sa grand-mère.

Enfin, on apprit un beau jour que les Russes avaient pris Erzeroum. Rien ne s'opposait donc plus à ce que les deux enfants y rentrassent.

Léila voulut y reconduire elle-même Ankin, afin de la confier aux autorités, qui prendraient soin d'elle, puisque sa maison était brûlée et qu'elle n'avait là aucun parent pour la recueillir. On écrivait aussi à son père, en France ; mais il restait peu d'espoir de ce côté, car depuis bien des mois il n'avait pas donné de ses nouvelles.

La vieille femme emmena donc sa protégée, toujours accompagnée de Stoplim, au consulat d'Erzeroum. Là, une heureuse surprise attendait l'orpheline. Le consul lui apprit que son père, gravement blessé, mais maintenant à peu près remis, venait d'arriver en convalescence

à Erzeroum. Désespéré en apprenant les terribles événements qui s'y étaient déroulés, il cherchait sa fille comme un fou, par toute la ville.

Deux heures plus tard, il revenait au consulat voir si l'on avait obtenu quelques nouvelles.

A peine était-il entré qu'Ankin se jetait dans ses bras. Après bien des larmes et des baisers, la fillette fit à Mathiau le récit de ses terribles aventures et lui dit, en lui montrant Stoplim :

— Et voici Stoplim, qui m'a sauvée des flammes et portée sur son dos et emmenée chez la bonne Séida-effendi : il a été si bon pour moi, ô père, que feras-tu pour lui ?

— Il sera mon fils et ton frère, Ankin, répondit le blessé en posant affectueusement la main sur l'épaule du jeune garçon ; si cela lui convient, nous nous ne quitterons plus.

Si cela lui convenait ? Cela ne se demandait pas ! Ses yeux brillèrent de joie et ses joues rougirent de cette généreuse proposition, tandis qu'Ankin sautait de plaisir autour de lui.

Mathiau-effendi a tenu sa promesse.

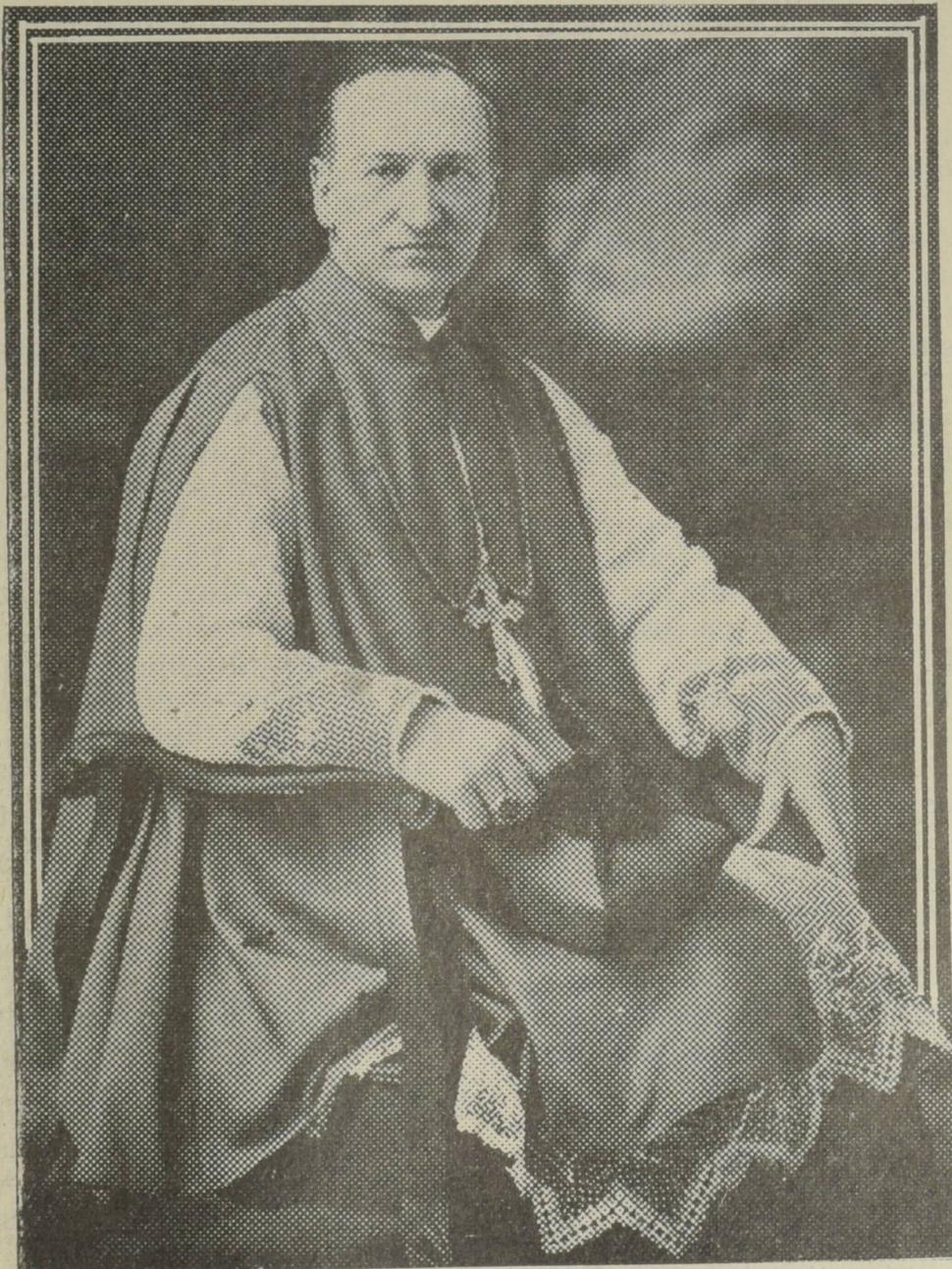
Il a pris l'orphelin avec lui. Il lui fait donner de l'instruction, lui apprend le commerce et l'associera plus tard à ses affaires.

Quant à la bonne Léila, il fut impossible de lui faire accepter la moindre récompense ; d'ailleurs, elle était à l'abri du besoin et se contenta de l'affection et de la reconnaissance que ses protégés lui gardent dans leur cœur.

VALDOR.

La jeune femme.— Oui ! grand-père. Moi, je suis pour l'affranchissement de la femme.

Le grand-père.— Mais, petite folle, si tu étais affranchie, tu seras timbrée !



S. EX. MGR ALDÉE DESMARAIS, AUXILIAIRE
A ST-HYACINTHE, sacré le 22 avril dernier.

Le missel de l'ancêtre



AVEZ-VOUS la nouvelle, cousine Lisbeth ?...

Encore un tour de ces diables de Français !

— Eh ! que vont-ils faire de pire, cousin Muller ?... Est-ce que le Premier Consul va entrer solennellement à Neuchâtel ?... Quoique bonne sujette du roi de Prusse, j'aurais grand plaisir à le voir, ma foi ! monté sur un beau cheval blanc, avec sa redingote grise et son fameux petit chapeau !

— Voulez-vous bien vous taire, Lisbeth ? Si l'on vous entendait ! Il ne s'agit pas du Premier Consul, mais du général Oudinot, notre hôte forcé depuis quelques jours. Il paraît qu'il a reçu des ordres de Paris... à propos du Concordat... Bref, il a imaginé de célébrer la fête de Pâques à la manière française, en faisant dire, devant ses soldats assemblés... Devinez le reste, Lisbeth !

— De grâce, achevez, cousin, vous me faites trembler. En faisant dire quoi ?...

— Une Messe, cousine !

— Une Messe ?... quelle abomination !...

— Nest-ce pas ? Je ne trouvais pas le mot.

— Car enfin, la Messe, c'est... c'est...

Au fait, qu'est-ce donc au juste que la Messe, cousin Muller ?

— Euh ! Je ne saurais vous l'expliquer. Tout ce que je puis affirmer, c'est que c'est une invention de l'Inquisition pour persécuter les malheureux huguenots.

— Mais voilà fort longtemps que pareille chose ne s'est vue à Neuchâtel ! Car, bien que j'aie sur soixante ans, je ne me souviens pas...

— Vous êtes beaucoup trop jeune, ma bonne cousine ! Nous sommes en 1804, n'est-ce pas ?... Eh bien ! il y a tout juste deux cent soixante-seize ans qu'on n'a pas dit la Messe à Neuchâtel !

— Deux cent soixante-seize ans ! Et auparavant ?...

— Auparavant ?... On était papiste, comme le reste de l'univers... Dame ! c'étaient les temps barbares...

— Comme vous êtes savant, cousin Muller !

— On n'a pas depuis vingt ans l'honneur de chausser M. le bourgmestre sans gagner au contact un peu d'érudition. Voilà ce que lui-même m'a appris pas plus tard que ce matin, pendant que je lui essayais ses bottes à revers. Il paraît aussi que ces changements ne sont pas faits sans querelles, sans persécutions. Bien entendu que c'étaient toujours les papistes qui persécutaient. N'empêche que les bons protestants les ont tous tués ou chassés, à Neuchâtel du moins, car ailleurs...

Le cordonnier Muller eût volontiers continué ce petit cours d'histoire locale qu'il

débitait avec une inaltérable solennité ; mais la cousine Lisbeth, qui avait fini de balayer le pas de sa porte, rentra dans sa boutique, et force fut à l'érudit cordonnier d'en faire autant.

Sa déconvenue se manifesta par une taloche à son fils et apprenti, Franz, un gamin de douze ans qui s'était permis de lever les yeux à son entrée. Franz ne se plaignit point et se remit au travail. Il était laborieux et son ouvrage ne l'ennuyait pas : c'était une paire de fines pantouffes destinées à une jolie fillette du voisinage. Mais, tout en travaillant le cuir d'une main experte, il n'est pas défendu de penser ni de prêter l'oreille aux bruits du dehors. C'est pourquoi Franz avait entendu la conversation de son père, et c'est pourquoi aussi cette conversation l'intéressait prodigieusement. Il l'eût volontiers interrogé, mais il n'osait pas, et d'ailleurs il se doutait que le brave homme n'en savait pas très long.

Peut-être que lui, Franz, en savait davantage. Quelques jours auparavant, en furetant au grenier, il avait mis la main sur un très vieux livre oublié dans un coin. Après l'avoir débarrassé de la poussière et des toiles d'araignées qui lui formaient une seconde couverture, il l'avait ouvert sur ses genoux, et longtemps, bien longtemps, s'était amusé à en tourner les feuillets de parchemin. Une vague odeur d'encens s'échappait de ces pages jaunies et causait à l'enfant une délicieuse sensation. Le texte était grossièrement imprimé ; mais chaque marge s'ornait de charmantes enluminures, de dessins à la plume et au pinceau rehaussés d'or et d'argent. On y voyait des anges vêtus d'azur, des moines en prière, des saintes aux robes de pourpre, et l'image de la Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Partout des auréoles dorées, des lis, des agneaux blancs, des couronnes de roses et d'étoiles, mille autres emblèmes dont Franz ne comprenait pas la signification. A la première page s'étalait en belles lettres fleuries ce mot mystérieux : *Missalé*.

Malheureusement, le livre était écrit en latin, et Franz ignorait le latin. Mais l'examen des images et quelques mots faciles à traduire lui révélèrent que c'était un recueil de prières, et, sans doute, de prières catholiques...

Un livre papiste !... Franz était à la fois enchanté et un peu effrayé de sa découverte. Il n'avait pas osé en parler à son père : le cordonnier, zèle calviniste, eût peut-être jeté le missel au feu sans autre explication. Franz se disait que ce serait bien dommage, Mais sa curiosité était piqué au vif, et depuis lors sa petite tête travaillait nuit et jour.

— Si je portais ce livre à mon cousin Godfried ? se dit-il tout à coup. Il sait le latin, lui ! Il a étudié plusieurs années dans les

Universités d'Allemagne. Bien sûr, il me dira ce qu'il y a dans ce vieux missel !

Le soir même, cachant le volume sous sa blouse, l'apprenti pénétrait dans la chambrette de son cousin l'étudiant.

— Mais oui, c'est un livre catholique ! s'écria Godfried en prenant le missel. Et il est très beau, très rare ! ajouta-t-il en l'examinant avec admiration.

— Est-ce qu'on parle de la Messe, là-dedans ? interrogea l'apprenti, qui se dressait sur la pointe des pieds pour mieux voir.

— Mais naturellement ! Tiens : *Ordinarium Missæ*. Cela veut dire : *Ordinaire de la Messe*. Veux-tu que je te traduise ce qui vient après ?..

— Oh ! oui, Godfried, je t'en prie !

Les heures passèrent, la petite lampe de l'étudiant s'alluma dans la chambrette obscure et jeta sa vacillante clarté sur les pages ouvertes du missel. Franz et Godfried ne songeaient pas même à lever les yeux. Accoudés l'un contre l'autre, sur la petite table de bois blanc, se touchant de la tempe, ils oublièrent que le moment de repos était venu depuis longtemps. Godfried lisait, lisait toujours d'une voix lente et monotone, et Franz, retenant son souffle, demeurait suspendu aux lèvres de Godfried.

... Purifie mon cœur et mes lèvres, Dieu tout-puissant, comme vous purifiâtes celles du prophète Isaïe.

Seigneur Jésus-Christ qui avez dit à vos apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne la paix, n'ayez point égard à mes péchés, mais à la foi de votre Eglise, et donnez-lui la paix et l'union...

— C'est beau ; murmurait Franz.

— Oui, répétait Godfried, d'un ton plus froid, c'est beau !

Une à une, telles une théorie de vierges aux blanches robes, aux fronts nimbés d'azur, les admirables prières de la Messe défilèrent devant les yeux éblouis des deux adolescents. Godfried était curieux, intéressé, mais peu ému, Franz sentait son cœur brûlant dans sa poitrine, et parfois il essayait d'un geste rapide une larme qui menaçait de tomber de ses yeux.

Enfin Godfried ferma le missel. Franz poussa un soupir de regret et se leva lentement pour s'en aller. Comme il remettait le livre sous son bras, un papier plié en quatre s'en échappa et tomba à ses pieds.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria Godfried en se baissant vivement pour le ramasser.

Il déplaça le papier : quelques lignes de grosse écriture apparurent.

— C'est écrit en langue vulgaire... dit l'étudiant très intéressé. Une signature... une date... oh ! mais, c'est très vieux, presque aussi vieux que le missel. Écoute, Franz :

“ Moi Gaspard Muller, prêt à mourir après quatre-vingts ans d'une humble vie, je lègue ce missel à mes petits enfants. Bien des choses changent autour de moi : ce qu'on appelle la réforme a envahi l'Allemagne, la Suisse et jusqu'à ma propre maison. Pour moi je meurs comme j'ai vécu en bon catholique. Puisse un jour un de mes descendants ouvrir ce livre dédaigné et y retrouver la foi que n'a point trahie son aïeul ! — GASPARD MULLER, 3 janvier 1527. ”

— Oh ! s'écria Franz en joignant les mains, autrefois, autrefois mes ancêtres étaient donc catholiques ! Ils allaient à la Messe... ils suivaient les prières dans ce beau missel !

Un monde nouveau s'ouvrait devant ses yeux : le monde du passé, de ce passé que le Muller d'aujourd'hui qualifiait de barbare, et qui lui apparaissait, à lui, Franz, tout brillant de foi et de vérité ! Les préjugés inculqués depuis sa naissance s'évanouissaient d'un coup, ainsi que des ombres devant le soleil, et tout ce qui avait été jusque-là sa religion lui semblait mesquin, diminué, devant la splendeur d'une foi plus complète, plus vivante et plus lumineuse.

— Maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire ! dit-il d'un ton décidé, en jetant le gros missel sous son bras.

— Eh ! quoi donc ?... demanda Godfried interloqué.

— Le jour de Pâques j'irai... Tu ne devines pas ?... Eh bien, oui, j'irai à la Messe avec les soldats français !

En effet, le matin de Pâques, tandis que le général Oudinot, en grand costume, assistait à la Messe avec son état-major et tous ses soldats, tandis que l'aumônier célébrait le Saint-Sacrifice sur un autel pavoisé de drapeaux et de branches de lauriers, que les trompettes sonnaient, que le roulement joyeux des tambours annonçait l'Élévation, quelques officiers remarquèrent, agenouillé dans un coin, un enfant qui priait avec ferveur, un vieux missel entre les doigts.

.....
Quelque six ans après, lorsque le Premier Consul, devenu l'empereur Napoléon, eut conquis la moitié de l'Europe, Franz Muller, le petit cordonnier, fut comme tant d'autres jeunes hommes séduit par la gloire du grand conquérant et s'enrôla sous ses drapeaux. Blessé grièvement, il fut ramassé sur le champ de bataille par un aumônier catholique et apprit à mieux connaître cette religion pour laquelle il avait déjà tant de sympathies. Il devint plus tard un fervent catholique, mais il n'oublia jamais que la première étape de sa conversion avait été la Messe entendue dans son enfance, un jour de Pâques, sous les plis du drapeau français.

La véritable aventure du Petit Poucet

Comédie en un acte

PERSONNAGES

LE PETIT POUCKET.
LES SIX FRÈRES DU PETIT POUCKET.
L'OGRE.
LA FEMME DE L'OGRE.

La scène se passe dans la salle à manger du château de l'ogre. Une porte donne sur la forêt. Une autre sur la chambre des filles de l'ogre.

SCÈNE I

LA FEMME DE L'OGRE qui apprête le couvert pour le repas de l'ogre. — Quel vilain temps ! Du vent, de la pluie ! Pourvu que mon mari revienne bredouille de sa chasse aux petits enfants ! Je sais bien que c'est dans sa nature de manger les petits enfants ! mais je n'ai jamais pu m'y faire. Heureusement que nos provisions sont épuisées. J'aime mieux faire cuire un veau ou un sanglier qu'un de ces pauvres chérubins. C'est plus fort que moi. Je pleure toujours à chaudes larmes quand je les retourne dans la casserole... Du bruit... C'est lui, sans doute. (*On frappe à la porte.*) Qui est là ?

LA VOIX DU PETIT POUCKET. — C'est nous.

LA FEMME. — Qui cela, vous ?

LA VOIX DU PETIT POUCKET. — Ben ! Le Petit Poucet et ses frères.

LA FEMME, ouvrant la porte. — Ah ! mes pauvres petits ! Entrez vite. (*Ils entrent.*)

SCÈNE II

LA FEMME, LES SEPT ENFANTS

LA FEMME. — Que faites-vous dans la forêt à une heure pareille ? Il fait noir, il fait froid.

POUCET. — Il fait faim aussi, Madame. Bonsoir, Madame. (*A ses frères.*) Dites bonsoir à la dame.

LES FRÈRES. — Bonsoir, madame.

LA FEMME. — Bonsoir, mes enfants.

POUCET. — C'est rudement gentil de nous avoir ouvert, pasque, vrai, je sais pas ce qu'on serait devenus.

LA FEMME. — Vous avez faim ?

POUCET. — Plutôt ! Voilà plus de dix heures qu'on marche dans les sapins. Et, vous savez, les sapins, c'est pas comestible.

LA FEMME. — Vous êtes égarés ?

POUCET. — Comme vous dites, Madame ;

on est perdu qu'y a pas moyen de l'être davantage.

LA FEMME. — Où demeurez-vous ?

POUCET. — *faisant des gestes vagues.* — Je sais pas. Par ici, ou par là ; loin, loin.

LA FEMME. — Quelle idée de vous aventurer si loin ! Vos parents doivent mourir d'inquiétude.

POUCET. — Ah ! là, là !

LA FEMME. — Ah ! là, là ?

POUCET. — Ben oui, ah ! là, là ! C'est eux qui nous ont perdus exprès.

LA FEMME. — Vos parents ?

POUCET. — Nos parents. (*A ses frères.*) S'pas ? vous autres. (*Les frères font "oui" de la tête.*)

LA FEMME. — Mais c'est abominable !

POUCET. — J'vous crois que c'est abominable.

LA FEMME. — Mais pour faire une chose pareille, il faut être... il faut être...

POUCET. — Faut être dénaturés, s'pas Madame ?

LA FEMME. — Oui.

POUCET. — Ben, au fond, ils ne sont pas si dénaturés que ça.

LA FEMME. — Pourtant !

POUCET. — Je vas vous expliquer. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

LA FEMME. — Comment cela ?

POUCET. — Ben, voilà ! Nos parents, vous savez, c'est pas de la haute. Papa est bûcheron. Il gagne pas gros. Lui, maman, et puis nous sept, ça faisait neuf bouches à nourrir. Ça a bien été pendant quèque temps, et encore, on se mettait souvent la ceinture.

Et pis, vlà la vie chère qu'est venue. Alors, ça n'a plus été du tout, vous comprenez.

LA FEMME. — Et c'est parce qu'il ne pouvait plus vous nourrir que votre papa vous a perdus dans la forêt.

POUCET. — Tout juste, Madame ! Il ne voulait pas nous voir mourir de faim comme ça, sous ses yeux. Alors, il a mieux aimé qu'on aille mourir plus loin.

LA FEMME. — Mes pauvres petits !

POUCET. — Ah ! Madame, les temps sont durs pour les familles nombreuses.

LA FEMME. — Et votre maman ?

POUCET. — Maman ! Ça lui a fait quelque chose vous comprenez. Elle nous a embrassés bien fort, et puis elle a pleuré, et puis elle s'est évanouie, comme une dame du grand monde.

LA FEMME. — Hélas ! La pauvre femme !

POUCET. — Oui, c'est pas gai. Dites, Madame si qu'on pouvait manger un petit morceau, et puis dormir dans un petit coin, des fois que ça ne vous dérangerait pas trop ?

LA FEMME. — Hélas ! Mes mignons, je ne demanderais pas mieux, mais ne savez-vous point que c'est ici la maison d'un ogre qui mange les petits enfants ?

POUCET. — D'un ogre ?

LA FEMME. — Oui, d'un ogre.

POUCET. — Sans blague ?

LA FEMME. — Je vous l'assure.

POUCET. — Ah ! ouat ! C'est pour de rire !

LA FEMME. — Mais non, c'est pour de bon.

POUCET. — Y en a donc, des ogres ?

LA FEMME. — Hélas ! s'il y en a !

POUCET. — Je l'aurais pas cru. Je sais bien que, dans le temps, quand on n'était pas sage, maman nous parlait de l'ogre pour nous faire peur. Mais comme il ne venait jamais, je me disais : " Tout ça, c'est des histoires à la noix pour nous faire tenir tranquilles. " Alors, c'est vrai ?

LA FEMME. — Mais oui, c'est vrai.

POUCET. — Et c'est vous qu'êtes sa femme à l'ogre ?

LA FEMME. — Oui.

POUCET. — Ben ! Une drôle d'idée que vous avez eue de vous marier avec un type comme ça !

LA FEMME. — On ne se marie pas toujours comme on veut.

POUCET. — Faut croire ! C'est la fatalité !... Tout de même on casserait bien une petite croûte dites, Madame ?

LA FEMME. — Mais si mon mari revient !

POUCET. — Il nous mangerait ?

LA FEMME. — Mais oui !

POUCET. — Tout crus ?

LA FEMME. — Non. Il vous couperait le cou, et puis je vous ferais cuire.

POUCET. — Comment que vous nous feriez cuire ?

LA FEMME. — A la broche, en civet, en gibelotte. Je ne sais pas. Cela dépendrait de son goût.

POUCET. — Oui. Au fond, qu'on soye à la broche, en civet ou en gibelotte, ça revient toujours au même.

LA FEMME. — Aussi faut-il vous dépêcher.

POUCET. — A quoi faire ?

LA FEMME. — A partir.

POUCET. — Retourner dans les sapins ! Flûte ! on sort d'en prendre.

LA FEMME. — Alors ?

POUCET. — Écoutez, Madame : dans la forêt, c'est plein de loups. Il nous mettront pas en gibelotte, les loups, mais ils nous boufferont tout crus, ça sera encore moins rigolo. Alors, s'il faut absolument être mangés, autant être mangés par votre mari. Et puis, il n'est peut-être pas si méchant que vous dites. Et puis quoi, on se sera toujours calé les joues auparavant. Alors, si vous vouliez nous donner un petit quéque chose à manger, ça serait gentil, dites, Madame ?

LA FEMME. — Restez donc, puisque cela vous plaît d'être mangés.

POUCET. — C'est pas que ça nous amuse, vous savez, mais puisque c'est la fatalité.

LA FEMME, *leur coupant des morceaux de pain.* — Tenez, mes pauvres enfants.

POUCET. — Merci, Madame. (*A ses frères.*) Dites merci à la dame.

LES FRÈRES. — Merci, Madame.

LA FEMME. — Voici des tranches de rôti pour manger avec votre pain.

POUCET. — Merci, Madame. (*A ses frères.*) Dites donc merci à la dame ; non, vrai, ce que vous avez l'air empotés !

LES FRÈRES. — Merci, Madame.

POUCET. — C'est rudement bon ; c'est de quoi, ça, Madame ?

LA FEMME. — C'est du veau, mon mignon.

POUCET. — C'est fameux, le veau. J'en avais jamais mangé. Dites donc, Madame, c'est un petit peu sec. Si qu'on pouvait boire un petit coup.

LA FEMME. — Bien sûr, mes petits. Tenez ! Vous allez boire dans les verres de mes petites filles.

POUCET. — *comptant les verres.* — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Vous avez sept petites filles ?

LA FEMME. — Oui.

POUCET. — C'est épatant. Juste comme nous. Où qu'elles sont ?

LA FEMME. — Elles sont au lit, dans la chambre à côté, elles dorment.

POUCET, *à ses frères.* — Faut pas faire de potin pour pas qu'on les réveille. (*A la femme.*) Elles en ont de la veine !

LA FEMME. — Pourquoi ?

POUCET. — Vous avez de quoi leur z'y donner à manger. Ça fait que vous avez pas envie de les semer dans la forêt, s'pas, Madame ?

LA FEMME. — Bien sûr non, les pauvres mignonnes !

POUCET. — Elles sont mignonnes ?

LA FEMME. — Mais oui.

POUCET. — Elles vous ressemblent ?

LA FEMME. — Beaucoup.

POUCET. — C'est ça. Pasque si elles avaient ressemblé à leur papa !...

(*La femme verse du vin dans les verres.*)

POUCET. — Merci, Madame. (*A ses frères.*) Dites merci à la dame.

LES FRÈRES. — Merci, Madame.

POUCET, *levant son verre.* — A la vôtre, Madame. (*A ses frères.*) Dites donc, vous.

LES FRÈRES. — A la vôtre, Madame !

POUCET, *buvant.* — Ah ! mais... C'est pas de l'eau ! De quoi que c'est ?

LA FEMME. — C'est du vin.

POUCET. — C'est bon, le vin. J'en avais jamais bu.

LA FEMME. — Avez-vous encore faim ?

POUCET. — Non, Madame ; ça va bien comme ça.

(*On frappe à la porte.*)

LA FEMME. — Miséricorde ! Voilà mon mari !

POUCET. — Flûte, alors !

LA FEMME. — Cachez-vous vite !

POUCET. — Où ça ?

LA FEMME. — Là, dans la chambre de mes filles. (*Elle ouvre la porte.*) Et ne faites pas de bruit.

POUCET. — En douce, les gars, en douce.

LA FEMME. — Vite, vite.

(*Les enfants sont rentrés. La femme ferme la porte et va ouvrir à l'ogre.*)

SCENE III

L'OGRE, SA FEMME

L'OGRE. — Malheureuse femme ! Pourquoi m'as-tu fait attendre ?

LA FEMME. — J'étais dans la chambre de nos petites filles. J'avais cru entendre tousser. J'étais allé voir.

L'OGRE. — Eh bien ?

LA FEMME. — Je m'étais trompé. Elles dorment bien tranquillement.

L'OGRE. — Rien de nouveau pendant mon absence ?

LA FEMME. — Rien.

L'OGRE. — Donne-moi à manger.

LA FEMME. — Voilà.

L'OGRE. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA FEMME. — Du veau.

L'OGRE. — Encore ?

LA FEMME. — Que voulez-vous que j'y fasse ? Vous savez bien que notre provision de petits enfants est épuisée. A moins de mettre à la broche une de nos petites filles !

L'OGRE. — Que dis-tu malheureuse ?

LA FEMME. — Dame ! Puisque vous êtes si enragé de manger des petits enfants !

L'OGRE. — Que veux-tu ? C'est plus fort que moi. C'est dans ma nature. Je ne serais pas un ogre si je ne mangeais pas les petits enfants.

LA FEMME. — C'est vrai.

L'OGRE. — Qu'est-ce que je serais, alors ?

LA FEMME. — Je ne sais pas, moi ; vous seriez un homme comme tout le monde !

L'OGRE. — Justement. Ça me dégoûterait d'être un homme comme tout le monde. Oh ! mais ! quelle odeur !

LA FEMME. — Quoi donc ?

L'OGRE. — Tu ne sens pas ?

LA FEMME. — Je ne sens rien.

L'OGRE. — Ça sent la chair fraîche.

LA FEMME. — C'est le veau que j'ai découpé tantôt.

L'OGRE. — Ce n'est pas du veau. Il y a des petits enfants ici !

LA FEMME. — Vous êtes fou !

L'OGRE. — Femme, je ne suis point fou. Mais j'ai du flair, et je te dis que ça sent la viande fraîche.

(*Il ouvre la porte de la chambre.*)

LA FEMME. — Où allez-vous ? vous allez réveiller vos petites filles !

L'OGRE. — Tais-toi.

LA FEMME, tombant assise. — Miséricorde ! Les pauvres mignons !

(*Les enfants arrivent en scène, poussés par l'ogre.*)

SCENE IV

L'OGRE, SA FEMME, LES ENFANTS

L'OGRE, refermant la porte. — Ah ! Ah ! qu'est-ce que je disais ? On ne me trompe pas, moi.

POUCET, à ses frères. — Ça y est. On est frits.

L'OGRE. — Tu savais qu'ils étaient cachés là, ces petits drôles ?

LA FEMME. — Hélas ! mon ami, je n'y pensais plus.

L'OGRE. — Tu n'y pensais plus, mauvaise bête ! Je ne sais ce qui me retient que je te mange toi-même la première.

LA FEMME. — Vous seriez bien avancé. Qui est-ce qui s'occuperait de vos filles et qui vous ferait la cuisine ?

L'OGRE. — C'est vrai. Je ne te mangerai donc pas !

POUCET. — C'est vous, l'ogre, dites, Monsieur ?

L'OGRE. — Oui, garnement, c'est moi l'ogre.

POUCET. — Ben ! Je l'aurais pas cru. Vous avez l'air d'un homme comme tout le monde.

L'OGRE. — Tu vas voir si j'ai l'air d'un homme comme tout le monde. Femme ? mon grand coutelas.

LA FEMME. — Voilà, mon ami.

POUCET. — Il est chic, votre grand couteau. C'est pour quoi faire ?

L'OGRE. — Pour vous couper le cou, mauvais drôles. (*Il aiguise son couteau. — Les frères de Poucet poussent des cris de frayeur.*)

POUCET. — Ah ! là, là ! Quelle bande de froussards !

L'OGRE. — Tu n'as pas peur, toi, petit bonhemme ?

POUCET. — Moi ? Je m'en fiche pas mal. Même que si vous me coupez le cou, je vous dirai merci. Je vous dirai merci avant, pasqu'après y serait pus temps.

L'OGRE. — Tu me diras merci ?

POUCET. — Oui, Monsieur.

L'OGRE. — Pourquoi ?

POUCET. — Pasque j'en ai plein le dos.

L'OGRE. — Plein le dos de quoi ?

POUCET. — De l'existence, Monsieur.

L'OGRE. — Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

POUCET. — Ça vous fait rigoler ?

L'OGRE. — Oui.

POUCET. — Ben, y a pas de quoi, je vous assu-

re. C'est vrai. Depuis que je suis au monde, j'ai jamais mangé à ma faim. Et puis, pour finir, voilà nos parents qui nous sèment dans la forêt pour qu'on soye mangés par les loups. Si vous croyez que c'est drôle, une vie comme ça. J'en ai soupé, que je vous dis.

LA FEMME. — Pauvres petits agneaux !

POUCET. — Seulement, si vous nous coupez le cou pour nous manger après, c'est encore vous qui serez le plus attrapé.

L'OGRE. — Pourquoi ?

POUCET. — Pasqu'on est maigres comme des clous. On a que la peau et les os. Après ça, on est en Carême. Si c'est que vous voulez faire maigre, c'est tout trouvé.

LA FEMME. — C'est vrai qu'ils sont bien maigres, mon ami.

POUCET, à l'ogre. — Tâtez mes bras ! Hein ! C'est comme des allumettes. Ben, les autres, c'est tout pareil. On n'a pas deux livres de viande chacun. Et encore, elle ne doit pas être bien tendre, par-dessus le marché.

L'OGRE. — Au fait. C'est vrai qu'ils ne sont guère appétissants pour le moment.

POUCET. — Je sais bien ce que je ferais à votre place.

L'OGRE. — Qu'est-ce que tu ferais ?

POUCET. — Je nous mettrais à l'engrais pour dans quèques semaines.

L'OGRE. — Oui ! Et puis, dès que j'aurais le dos tourné, vous décamperiez !

POUCET. — Décamper ? Pour tomber dans les pattes aux loups ! Pas si bêtes !

LA FEMME. — Il a peut-être raison, mon ami, réfléchissez.

L'OGRE. — Dans trois semaines, je reçois deux ogres de mes amis ; cela me ferait un bon plat.

POUCET. — Tout juste ! Comment qu'ils s'appellent vos amis ?

L'OGRE. — Lustucru et Croquemitaine.

POUCET. — Non ?

L'OGRE. — Si.

POUCET. — Je les connais.

L'OGRE. — Tu les connais ?

POUCET. — Sûr.

L'OGRE. — Petit menteur !

POUCET. — Menteur ? Même que si vous étiez bien gentil et que vous nous promettiez de pas nous couper le cou tout de suite, je vous dirais une chose qui vous épaterait rudement.

L'OGRE. — Quelle chose ?

POUCET. — Faut promettre auparavant de pas nous couper le cou tout de suite.

L'OGRE. — Je te le promets.

POUCET, offrant sa main. — Chiche ?

(L'ogre lui tape dans la main.)

POUCET. — Bon ! Eh bien, Monsieur, je vas vous dire quèque chose que vous en serez renversé. Un jour, j'avais grimpé dans un sa-

pin pour dénicher un nid. Ils sont venus justement s'asseoir au pied du sapin, vos amis. Moi, vous comprenez, j'ai fait la cane, pasque, s'ils m'avaient vu, j'y coupais pas. Mais j'ai entendu tout ce qu'ils ont dit.

L'OGRE. — Tu es bien sûr que c'étaient eux ?

POUCET. — Oui, oui. Lustucru et Croquemitaine.

L'OGRE. — Donne-moi leur signalement.

POUCET. — Leur quoi ?

L'OGRE. — Leur signalement.

POUCET. — Que c'est-y ?

L'OGRE. — Enfin. Dis-moi s'ils sont grands, petits, gros, maigres. Je verrai bien si tu les connais.

POUCET, à part. — Flûte ! Je les ai jamais vus. (A l'ogre.) Eh ben ! voilà ! Lustucru, il est grand, gros, rouge de figure.

L'OGRE. — A-t-il de la barbe ?

POUCET. — Sûr. Et pis une belle.

L'OGRE. — Quelle couleur ?

POUCET. — Jaune.

L'OGRE. — Menteur. Elle est rouge.

POUCET. — Ben oui, quoi ! Un jaune qui tire sur le rouge. C'est ce que je voulais dire.

L'OGRE. — Et Croquemitaine ?

POUCET. — Croquemitaine ?

L'OGRE. — Oui. Comment est-il Croquemitaine ?

POUCET. — Croquemitaine, il est grand, gros, rouge de figure.

L'OGRE. — Plus grand que Lustucru ?

POUCET. — Ça se pourrait.

L'OGRE. — Menteur ! Il est plus petit.

POUCET. — C'est ça. Il doit être plus petit. Vous savez, je les voyais de trop haut. C'était pas commode pour les mesurer.

L'OGRE. — Et sa barbe ?

POUCET. — Elle est rouge.

L'OGRE. — Menteur !

POUCET. — Elle n'est pas rouge la barbe de Lustucru ?

L'OGRE. — Si, mais celle de Croquemitaine ?

POUCET. — Celle à Croquemitaine ?

L'OGRE. — Oui.

POUCET. — Elle est noire.

L'OGRE. — Elle est bleue.

POUCET. — C'est ça. Elle est noire avec des reflets bleus. Vous voyez bien que je les connais ?

L'OGRE. — C'est vrai. Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

POUCET. — Ah ! Monsieur, ils ont dit des choses abominables.

L'OGRE. — Lesquelles ?

POUCET. — Des choses, que quand vous les saurez vous ne direz pas que c'est vos amis.

L'OGRE. — Vas-tu parler, petit bavard ?

POUCET. — Je ne fais que ça, Monsieur !

L'OGRE. — Tu parles pour ne rien dire.

POUCET. — Eh ben, voilà ! Croquemitaine disait comme ça à Lustucru : " Avez-vous fait bonne chasse ? — M'en parlez pas, qu'a ré-

pondu Lustucru, je suis bredouille. Et vous ? — Moi aussi, qu'a dit Croquemitaine. Quel fichu pays ! Y a pus de petits enfants à manger. Un par-ci, un par-là ; la misère, quoi ! — C'est vrai, qu'a dit Lustucru ; le pays se dépeuple. Y a pus de familles nombreuses comme dans le temps. Si ça continue, ça va être la famine pour les ogres. — Écoutez, qu'a dit Croquemitaine, je sais bien, moi, où y a une chic petite famille, sept petites filles, grasses et dodues, qu'on s'en lècherait les doigts pendant huit jours ! — Pas possible, où ça ? qu'a dit Lustucru. — Eh bien, qu'a dit Croquemitaine, c'est chez... ” (A l'ogre.) Comment que vous vous appelez, dites, Monsieur ?

L'OGRE. — Je m'appelle Bolivorax.

POUCET. — Justement. “ Eh bien, qu'a dit Croquemitaine, c'est chez Bolivorax. ”

L'OGRE. — Il a dit ça ?

POUCET, *étendant les bras*. — Je vous promets Monsieur. Même que Lustucru y a dit : “ Tout de même, ça serait pas gentil, pasque Bolivorax, c'est un ami. — Bah ! qu'a dit Croquemitaine, que ça fait-y ? Il saurait pas que c'est nous. — Oui, mais, sa femme, qu'a dit Lustucru, elle lui dirait que c'est nous ? — Sa femme ? qu'a dit Croquemitaine, on la mangerait aussi. Comme ça, elle aurait rien à dire. ”

L'OGRE. — Oh ! les misérables !

LA FEMME. — Les monstres !

L'OGRE. — Mes pauvres petites filles ! J'en serais mort de chagrin.

LA FEMME. — Moi aussi.

POUCET. — Lustucru a dit aussi : “ Vous savez, Bolivorax, il aime bien ses petites filles. Il sera joliment embêté si on les mange ! Elles sont si mignonnes ! ” C'est vrai qu'elles sont mignonnes. Je les ai vues tout à l'heure toutes les sept dans leur grand lit. Elles sont bien gentilles ! S'pas, Monsieur ?

L'OGRE. — Oui, elles sont bien gentilles.

POUCET. — Vous les aimez bien, dites ?

L'OGRE. — Si je les aime, mes petites filles ?

POUCET. — Alors, Croquemitaine il a dit à Lustucru : “ Je sais bien que c'est un bon papa. Bolivorax, et qu'il sera rudement embêté si on mange ses petites filles. Mais lui, quand il mange les petits enfants des autres, est-ce qu'il pense aux papas et aux mamans qui vont en mourir de chagrin ? Ah ! là, là ! Il s'en fiche pas mal. Alors, tant pis, ça sera bien fait pour lui ! ”

L'OGRE. — Il a dit ça ?

POUCET. — Oui, Monsieur. Dame, au fond, il avait un petit peu raison.

(L'ogre ne répond pas.)

POUCET. — Dites ?

L'OGRE. — Quoi ?

POUCET. — Vous trouvez pas qu'il avait un petit peu raison de dire que c'était bien fait ?

L'OGRE. — Tu trouves-toi ?

POUCET. — Dame ! Vous avez jamais pensé à tous les papas et à toutes les mamans que vous avez fait mourir de chagrin ?

L'OGRE. — Jamais, jusqu'à présent.

POUCET. — Et à présent ?

L'OGRE. — A présent ? (*Il ouvre les bras.*) Embrasse-moi, mon petit bonhomme !

POUCET. — Oui, Monsieur. Ah ! vous pleurez ! Pourquoi que vous pleurez ?

L'OGRE, *pleurant*. — Femme, j'étais un misérable.

LA FEMME. — Hélas ! Mon pauvre ami, je le pensais depuis longtemps, mais je n'osais pas vous le dire. (*A Poucet.*) Viens m'embrasser, mon chéri.

POUCET. — Oui, Madame. (*Il lui dit à l'oreille :*) Vous savez, c'est pas vrai que j'ai vu Lustucru et Croquemitaine. Mais faut pas lui dire.

LA FEMME. — N'aie pas peur.

L'OGRE. — C'est fini. Je ne mangerai plus jamais les petits enfants.

POUCET. — A cause de leurs papas et de leurs mamans, s'pas, Monsieur ?

L'OGRE. — Oui. A cause de leurs papas et de leurs mamans.

POUCET. — Chic ! Alors, nous ?

L'OGRE. — Vous non plus, mes petits ; je ne vous mangerai pas.

POUCET. — Ça, c'est gentil. Merci, Monsieur. (*A ses frères.*) Dites merci au monsieur.

LES FRÈRES. — Merci, Monsieur.

POUCET. — Oui, mais alors, quoi qu'on va devenir ?

L'OGRE. — Vous allez rester là jusqu'à ce que je retrouve vos parents. Avec mes bottes de sept lieues ça sera vite fait.

POUCET. — Et pis après ?

L'OGRE. — Après je vous rendrai à vos parents.

POUCET. — C'est ça. Et pis, ils nous sèmeront encore dans la forêt, puisqu'ils peuvent pas nous nourrir. Et pis, c'te fois, on tombera peut-être sur Croquemitaine ou ben sur Lustucru. Si vous croyez que c'est rigolo !

L'OGRE. — Non. Vos parents vous garderont parce que je suis riche et que je leur donnerai de l'argent pour qu'ils puissent vous élever.

POUCET. — Vrai ! Ce qu'ils vont être contents. Pourvu qu'ils soient pas déjà morts de chagrin ! Dites, Madame ?

LA FEMME. — Mon mignon ?

POUCET. — Ça fait-y mourir vite, le chagrin.

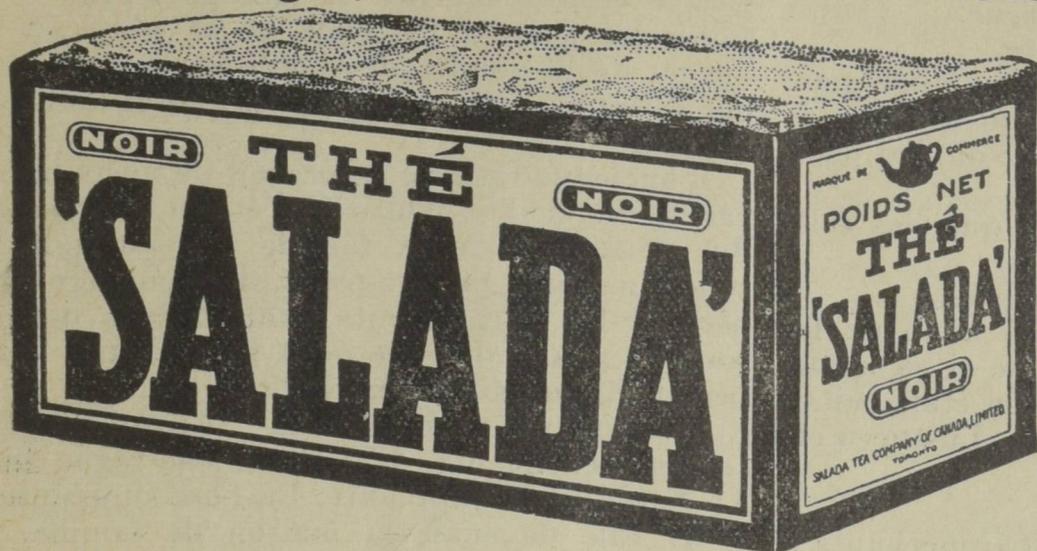
LA FEMME. — Ça dépend.

POUCET. — Même quand c'est un gros, gros chagrin, faut ben encore quéques semaines pour en mourir, dites ?

POUCET. — Alors ! Ça va. On a tout le temps. C'est égal ! Ça fait plaisir de pas avoir le cou coupé.

LA FEMME. — Oui, n'est-ce pas ?

Toujours frais Toujours savoureux



Enveloppe hermétique, en aluminium — jamais vendu à la pesée
'Frais des Plantations' F. 102

POUCET. — Je vous crois. Je disais que je m'en fichais pas mal. Au fond, c'était pas vrai, c'était pour crâner. Tout de même, j'avais pas dans l'idée qu'on serait mangé.

L'OGRE. — Non ?

POUCET. — Non. Je vas vous expliquer. Un jour j'ai rencontré dans la forêt une fée... sérieusement, une vraie fée. Elle avait des cheveux comme de l'or, et puis des bijoux, des pieds à la tête. Et puis elle était jolie... Je croyais pas qu'on pouvait être aussi joli que ça.

L'OGRE. — Alors ?

POUCET. — Alors, j'y ai dit : "Bonjour Madame", et elle m'a dit ma bonne aventure. Elle m'a dit comme ça que j'aurais des commencements difficiles. Elle se trompait pas, hein ! Et puis que je courrais de grands dangers. Ça, c'était vrai aussi, pasque, tout à l'heure, c'était moins cinq que j'aie le cou coupé. Et puis elle a dit que tout ça s'arrangerait, même qu'un jour je deviendrais riche et mes frères aussi, et qu'on serait des princes, tous les sept.

L'OGRE. — Vraiment ?

POUCET. — Comme je vous le dis. Voyez-vous ça qu'on soye un jour des princes ? Ça serait épatant. Eh ben ! voulez-vous que je vous dise une idée qui m'est venue ? Ça va vous faire pouffer !

L'OGRE. — Dites toujours.

POUCET. — Ben, voilà ! Des fois qu'on devienne des princes, nous sept, quand on sera plus vieux, faudra bien qu'on se marie, s'pas, c'est l'habitude ?

L'OGRE. — Eh bien ?

POUCET. — Vous ne devinez pas ?

L'OGRE. — Non.

POUCET. — C'est pourtant simple. Nous, on est sept garçons. Vous, vous êtes sept filles, même qu'elles sont rudement gentilles. Seulement, sept filles, c'est pas facile à caser, à ce qu'y paraît, surtout quand c'est des filles d'ogre ; vous comprenez, y a bien des garçons qui y regarderont à deux fois.

L'OGRE. — Tu crois ?

POUCET. — Sûr que je le crois. Alors, vos filles, elles vieilliront. Et qu'est-ce que ça fera plus tard ? ça fera sept vieilles filles, voilà ! Ça sera pas drôle. Tandis que...

L'OGRE. — Tandis que ?

POUCET. — Tandis que si on devient des princes, nous sept, on viendra vous trouver, pasque vous avez été bien gentil avec nous, et puis

on se mariera avec vos filles. Comme ça, elles seront toutes casées à la fois. Vous parlez d'une noce !

L'OGRE, *riant*. — Tu as des idées merveilleuses, mon petit bonhomme.

POUCET. — S'pas ?

L'OGRE. — Seulement, c'est encore prématuré.

POUCET. — Comment que vous dites ?

L'OGRE. — Oui, vous êtes encore trop petits.

POUCET. — Sûr. Mais on grandira. On a tout le temps.

L'OGRE. — En attendant, si vous alliez dormir !

POUCET. — Ça, je demande pas mieux. J'ai les jambes qui me rentrent.

L'OGRE. — Femme.

LA FEMME. — Mon ami.

L'OGRE. — L'autre lit est-il prêt ?

LA FEMME. — Oui, mon ami.

L'OGRE. — Bon ! Vous allez me coucher tous ces petits drôles.

POUCET, *à ses frères*. — Vrai ! C'est ça qu'est chic ! On va coucher dans un lit. Dites, Madame ? Y a-t-il des draps ?

LA FEMME. — Mais oui.

POUCET. — Et pis des oreillers ?

LA FEMME. — Bien sûr.

POUCET. — Veine !

LA FEMME. — Vous n'avez jamais dormi dans un lit ?

POUCET. — Non, Madame. Chez nous, on dormait sur de la paille.

LA FEMME. — Pauvres enfants ! Allons, venez.

POUCET. — Oui, Madame. (*A l'ogre.*) Bonsoir, Monsieur. (*A ses frères.*) Dites bonsoir au monsieur.

LES FRÈRES. — Bonsoir, monsieur.

L'OGRE. — Bonsoir, mes petits.

POUCET. — Bien sûr que vous n'allez pas nous couper le cou pendant qu'on dormira ?

L'OGRE. — N'ayez pas peur. Je vous l'ai promis.

POUCET. — Je disais ça parce que des fois que vous auriez oublié.

L'OGRE. — Je ne l'oublierai jamais.

POUCET. — Tout de même, on a eu de la veine de tomber sur vous, pasque si ça avait été Lustucru ou Croquemitaine, on était cuits. Ils n'ont donc pas de petites filles, Lustucru et Croquemitaine ?

L'OGRE. — Non.

POUCET. — C'est ça qu'ils sont si méchants !

LA FEMME. — Allons, petit bavard, venez dormir.

POUCET. — Tout de suite, Madame.

L'OGRE. — Dormez bien, mes enfants.

POUCET. — Ça, c'est pas malin. Attention, les gars, faut pas faire de potin pour pas qu'on réveille les petites filles !

(*La femme ouvrant la porte. Les frères de Poucet entrent un à un sur la pointe des pieds.*)

POUCET, *pouffant de rire.* — Pfff ! Dites, Madame ?

LA FEMME. — Qu'as-tu à rire ?

POUCET. — Je rigole à cause que vos petites filles quand elles se réveilleront demain matin, et pis qu'elles nous verront tous sept dans l'autre lit, ben, elles vont en faire une tête !

(*Il entre, suivi de la femme. L'ogre s'est remis à manger.*)

RIDEAU

Noël OUDON.

(*L'Etoile Noëlisme.*)

BONHOMIE

Bicoquet, après un bon dîner dans un restaurant à la mode, savourait sa demi-tasse en fumant un fin havane.

Comme il en regardait rêveusement se dérouler les volutes bleues, il aperçut un quidam qui, ayant décroché sa pelisse de la patère où elle était suspendue, l'endossa et se dirigeait vers la sortie de la salle. S'élançant vers le trop peu scrupuleux ou trop distrait personnage, Bicoquet le rejoignit sur le seuil de la porte, et donnant une familière tape sur l'épaule :

— Pardon, cher Monsieur, lui dit-il en souriant, vous me permettrez bien de prendre encore un cigare dans la poche de mon pardessus avant qu'il s'en aille !

Autos et berceaux

Il y avait une fois non pas un roi et une reine, mais une vieille grange, qui servait de garage et de débarras. Le garage logeait une *Ford* qui sentait l'essence et se poudrait à l'excès de la poudre de toutes les routes. Car elle courait, jours et nuits, les villes et les campagnes.

L'ancienne tasserie regorgeait de vieux brancards, de vieilles voitures d'été et d'hiver et du vieux Ber de la famille qui dormait là sous un épais couvre-pieds de poussière. Le père et les huit enfants avaient tous dormi, souri et pleuré dans ce petit berceau fait pour bercer cinquante générations.

Mais pauvre petit berceau ! Il avait de tristes pressentiments. Il sentait son règne fini. La *Ford* l'avait supplanté. La *Ford* supplantait tout. Elle devenait la maison de famille, le salon, le fumoir, la salle à dîner, la chambre des étrangers et que sais-je encore.

L'on vivait hanté de la *Ford*. La *Ford* ensorcelait les esprits, Aussi elle dégoûtait de la ferme et de la vie des champs, de la vie maraîchère. La *Ford* allait supplanter la charrue et la ferme-jardin. Un jour elle apporta la nouvelle que la terre était vendue.

Pécuniairement, l'ex-cultivateur avait gagné. Il avait mis 120,000 dollars dans sa poche.

Moralement c'était un désastre.

L'âme et la patrie pleuraient.

L'ex-cultivateur éteignait chez ses enfants le goût de la culture. Trop subitement il connaissait la richesse. Il abusait de la richesse trop subitement. Il fallait entendre les expressions de joie.

On avait fini de traire les vaches et de faire le train.

On avait fini de charroyer le fumier, les pommes de terre, les tomates et les navets. On avait fini d'aller vendre au marché. On pouvait respirer. Et l'on respirait.

Les garçons roulaient l'auto.

Les filles roulaient l'auto.

Le père et la mère roulaient l'auto.

L'argent, lui, roulait tout seul. Il roulait autant que l'auto rouli-roulant.

C'était l'auto qui roulait toute la famille. Le désir des jouissances grandissait et l'habitude de contrainte diminuait.

L'âme des ancêtres avait baissé de dix crans. Une pépinière de rudes travailleurs allait s'éteindre.

Les enfants déjà gagnaient la ville. Un à un ils quittaient le sol qui avait bu leurs sueurs. Le père et la mère finiraient par avoir fenêtre sur une rue de tramway. C'était dans l'air. Voilà pourquoi le petit Ber avait de tristes pressentiments.

Le petit Ber avait de tristes pressentiments. Il avait tant d'expériences le petit Ber.

Un soir — c'était un soir de novembre — il faisait froid et il neigeait. Le petit Ber dormait toujours, l'auto s'ennuyait. C'était la première fois qu'elle passait une soirée chez elle, en repos. Mais ce garage, ce silence, cette solitude, cette atmosphère de vieilleries, cette solennité de vieille grange c'était trop moyenageux, l'auto s'énervait d'ennui. Elle ruminait mille plans de vitesse sur les belles routes d'asphalte des villes et de macadam des campagnes.

Soudain elle pensa au petit Ber et prime-sautière comme toutes les *Ford*, elle rompit le pesant silence.

— Eh ! charmant petit Ber, parlons donc un peu.

— Vous vous reposez ce soir ?

— Que c'est ennuyant ici ! Berce-moi donc quelques paroles distrayantes. Conte-moi des légendes d'autrefois ; parle-moi de ce bon vieux temps que tu connais et que tu chéris tant, toi.

Et parleuse comme toutes les parleuses qui s'ennuient, dame auto devenait un feu roulant de questions et de remarques.

— Sais-tu bien, cher petit Ber, qu'on te néglige. On te délaisse de plus en plus. Aurais-tu quelque maladie contagieuse ? T'a-t-on mis en pénitence ?

— On pense trop à vous, Madame, pour penser encore à moi.

— On aura encore besoin de moi, mais tu as vu ton âge d'or et c'est tant mieux. Tu sais, les grosses familles...

— Vous serez donc toujours un peu légère et superficielle. Avez-vous pesé ce que vous dites ?

— Tu es trop sérieux mon petit. Tu sais, depuis qu'on t'a charpenté, le monde a fait du chemin.

— Oui, mais il y a des choses qui ne changent pas. S'il n'y avait pas de berceaux, il n'y aurait pas de chauffeur d'auto. La nature a des lois autrement plus stables que les routes sur lesquelles vous roulez.

— Endors donc tes grands mots. Tu deviens curé, ma foi ! Ouvre les yeux, petit ermite et mets une couverture sur tes regrets inutiles. Ce qui est passé est passé, l'avenir ce n'est plus toi, c'est moi. Mets-toi des roues et un moteur, mon cher, et fais-toi auto. Ton avenir est là.

Vous déraisonnez, Madame, Inutile de...

— Tu berces des illusions.

— Sans moi que deviendriez-vous ? Vous vous dites l'avenir ? Mais vous tuez l'avenir. Vous démantibulez la vie de famille, vous développez la vie au dehors, la vie toute extérieure et avide de changements, la vie papillonnante. Vous allumez toutes les convoitises de vie riche et dissipée. Vous déracinez des champs et du foyer les gens de chez-nous. Vous tuez les vieilles coutumes et les mœurs antiques ; vous tuez la surveillance des parents sur leurs enfants. Vous tuez la vie honnête et modeste pour faire monter à la surface tous les bas-fonds de la

nature déchue. Vous êtes la véhicule du mal. Vous usez les âmes plus vite que les pneus. Vous profanez les bois et les plages. Vous plantez à toute vitesse des mœurs étrangères et païennes. Vous faites de la vie large de l'Évangile un grand boulevard où les gens font de la vitesse pour aller à l'abîme. Et c'est vous l'avenir ? C'est vous l'avenir ?

— Calme-toi, petit nerveux. On dirait que tu as passé ta vie à bercer des orateurs. Il y a bien un peu de vrai dans ta philippique, mais tu exagères. Que le riche abuse de moi, il abuse de tout. Mais pense en peu à ce que j'ai fait. J'ai révolutionné le commerce et l'industrie, je suis une réforme sociale, j'ai apporté de la récréation à toutes les classes de la société. J'ai mis de la campagne dans la ville et de la ville dans la campagne. Je suis la vitesse, l'utile et l'agréable. Je fais des heureux. Me reprocherais-tu d'apporter du bonheur sur la terre.

— Vous ne cherchez que le bonheur matériel.

— Je ne tue pas l'autre.

— Parce que tu es quelque chose, pour quoi te croire tout.

— Tiens, tu me tutoies !

— Tu n'as d'autre idéal que le plaisir, la vie large et terre-à-terre. Tu élargis l'âme jusqu'aux vices. Tu enjôles et tu tues les berceaux. Pour t'avoir on sacrifie le foyer. Pour t'avoir les jeunes filles risquent tout. J'en connais qui ne veulent se marier qu'à la condition que tu sois dans la dot du mari.

Dès que l'on te possède, l'on ne pense qu'à jouir au détriment des devoirs sacrés.

Tu accumules ruines sur ruines.

Que seront les garçons et les filles pour qui tu es la récréation coupable et qui délaissent le sérieux de la vie.

Que seront les garçons et les filles qui, grâce à toi, ne connaissent plus la veillée de famille et les joies du foyer ?

Comment fonder des foyers fixes avec ceux et celles qui n'ont connu que ta vie ambulante, énervante, grisante et sensuelle. Comment...

Le petit Ber se tut. L'auto pour une fois s'était endormie. Le petit Ber était la voix qui crie dans le désert.

Mais il faut toujours un jour ou l'autre revenir aux voix qui crient dans le désert.

L'on a beau s'enivrer de la vie et vouloir en jouir de toute son âme, l'heure finit par sonner où le bon sens, la mesure et le juste milieu montrent leurs droits imprescriptibles.

Pour les uns, c'est parfois trop tard.

Pour d'autres, c'est encore temps.

Quand un peuple garde ses berceaux, il reste un peuple de bon sens, de mesure, de juste milieu.

L'avenir est à lui.

L'avenir, c'est lui.

(Bulletin Paroissial.)

Chiens et cométiques

L'INTÉRÊT que les Québécois semblent porter depuis quelques années au derby qui a lieu chaque hiver dans la vieille cité de Champlain, a remis en honneur les cométiques. En effet, il y a bien quelque vingt ans, ce moyen de locomotion, qui est devenu le sport hivernal de certaines villes, n'était usagé dans notre province, que par les résidants de la Côte Nord du bas St-Laurent. De Godbout en descendant, nous avons été à même de constater que chaque famille gardait de sept à huit chiens. Il est vrai que pendant les mois d'été, ces animaux sont une charge pour les propriétaires qui en sont plutôt embarrassés, et un ennui pour les étrangers, à cause des hurlements continuels qui viennent troubler leur sommeil.

Le voyageur qui se trouve de passage en hiver sur la Côte Nord, a souvent l'avantage d'entendre des concerts auxquels il n'était pas préparé, et s'il s'attarde à prêter l'oreille, il percevra généralement un vieux chien qui commencera à donner le ton avec une voix basse; les ténors ne manqueront certainement pas d'entrer au temps voulu, et les jeunes viendront à la suite se joindre "con amore". Et lorsque toute la troupe sera au complet, cette musique infernale se prolongera tard dans la nuit. La représentation nocturne fait partie du concert amical où la sympathie est la note dominante parmi les intéressés. Il y a bien en outre les contestations qui ne se passent pas à l'amicale, celles-là, et qui ont lieu généralement la nuit. C'est dans ces circonstances surtout que tout bon "huski" qui se respecte fait acte de présence.

On sait aussi que la caractéristique des chiens sauvages est de ne pas aboyer, et c'est un fait reconnu de tous, que les chiens domestiques redevenus sauvages ont cessé d'aboyer. Ils semblent éprouver une certaine satisfaction dans ces hurlements qui sont loin d'être agréables à l'oreille et où l'harmonie n'a aucune part. Ils poussent bien de temps à autres, des sons brefs et bas, plus analogues au glaspissement du renard qu'au véritable aboiement du chien domestique. Mais en somme, ces désagrémentes sont vite oubliés lorsque ces bêtes sont appelées à la remorque du cométique. Et d'ailleurs, la Législature de la Province de Québec a passé tout dernièrement une loi dite "Loi des Chiens errants" qui aura pour effet d'obliger les propriétaires à tenir ces animaux enchaînés et par contre, mettra fin aux visites nocturnes dont ils étaient coutumiers.

On s'est demandé assez souvent quelle était la race de chiens qui contribuait le mieux à former le meilleur attelage de cométiques. Je crois que c'est là une question qui pourrait

se résoudre par la philosophie ! Au cours de nos voyages sur la Côte Nord, l'expérience nous a démontré que celui qui a le plus d'attention pour ces bêtes, qui sait leur donner une bonne pitance lorsqu'il y a lieu, qui sait s'attendrir sur leur triste sort et user de ménagements, a le plus de chance du succès dans la formation du meilleur attelage de chiens, pourvu bien entendu, qu'ils soient choisis parmi la race propre à ce genre de travail, c'est-à-dire, les chiens sauvages.

Le cométique est généralement un traîneau large d'environ trente pouces et long de dix à douze pieds, dont les lisses formées d'os de baleine d'à peu près un demi pouce d'épaisseur, doivent être choisies avec soin. A cet effet, on prend de préférence des machoires qu'on laisse tremper dans l'eau de mer pendant quelques semaines pour en faire décoller les morceaux de chair. Ces os sont sciés en longueur et on les divise ensuite en pièces de quinze à vingt pouces, qui, après avoir été polies, ressemblent à l'ivoire. Ces lisses, ainsi préparées glissent sur la neige avec beaucoup plus de facilité que celles de fer.

On alloue généralement une charge sur chaque cométique de cent livres par chien. Chaque conducteur est muni d'un bâton armé d'une pointe de fer qui sert de frein pour retenir le traîneau dans les descentes. Il y a aussi le fouet dont nous parlerons dans quelques instants.

Le cométique est composé de sept à huit chiens. Le premier, qui la plupart du temps, est une chienne, sert de guide aux autres. On l'appelle communément le "leader". C'est l'habitude de laisser une distance de quelque vingt pieds entre le premier chien et le second. On aura beaucoup plus d'égard pour celui-là que pour les autres, et rarement le fouet du conducteur viendra l'atteindre. Il n'est pas abstreint à la remorque de la charge, ou du moins, on est très indulgent pour lui sous ce rapport. Ce "leader" est dressé de manière à répondre rapidement aux commandements. Son flair délicat ne vous causera jamais d'ennui lorsqu'il s'agira de retrouver un chemin qui aura été dérobé par une chute récente de neige.

Le fouet, qui est un instrument formidable, joue un rôle capital, surtout au cours du trajet, lorsque des batailles acharnées se déclarent à la rencontre d'autres cométiques. C'est ce qui ne manquera pas d'avoir lieu, si deux attelages viennent trop proche l'un de l'autre. C'est là un inconvénient contre lequel tous les conducteurs avertis se prémuniront. Lorsque la course se fait sur la baie, il n'y a pas de danger immédiat, car si l'on voit poindre au loin un autre cométique, le premier soin est de s'éloigner. Mais parfois, dans les portages l'événement devient inévitable aux courbes, et c'est

dans ces occasions qu'il nous a été donné de voir.

“ Des lambeaux pleins de sang et des mem-
[bres affreux,
“ Que des chiens dévorant se disputaient
[entre eux”.

On entend dire assez souvent que les chiens de cométiques ont généralement deux soucis : manger d'abord et se battre ensuite. La chose est un peu vraie et comme je le disais plus haut, ces batailles sont toujours très sanglantes et désastreuses. Si le combat n'a pas été interrompu dès le début, il arrive souvent qu'un ou deux chiens y trouvent la mort. Dans ces circonstances, gare au plus faible ! Il est toujours marqué à l'avance pas ses compères, et lorsque l'occasion se présente, c'est celui-là que toute la meute choisit comme victime. Le chien sauvage, tout en étant par nature batailleur, est aussi rusé à l'occasion. A la distribution des aliments, il engendrera le combat et profitera de la mêlée pour dérober la portion de son voisin qu'il ira déguster tranquillement dans quelque lieu éloigné. Et ce n'est pas là le seul truc qu'il possède. On sait que le conducteur a constamment l'œil sur la rigidité des traits de l'attelage. L'animal sait aussi que le fouet viendra le réveiller s'il succombe à quelques moments de paresse. Que fait-il alors ? Il aura bien garde de laisser les traits se détendre, mais cependant il ne fera aucun effort pour tirer la charge. Voilà une ruse un peu surprenante mais qu'il nous a été donné de constater nous-mêmes plusieurs fois après que le conducteur eût attiré notre attention. Sait-on aussi qu'un chien peut rompre ses traits dans deux coups de dents bien calculés. Et je vous prie de croire que la chose se fait rapidement.

Lorsque le fouet est mis en jeu, il peut aller choisir à quarante ou cinquante pieds le malheureux qui le premier a engendré la bataille. Le claquement produit un son si formidable que l'animal en trépigne d'épouvante. L'abbé Ferland, dans son opuscule sur le Labrador nous raconte le trait suivant sur l'habileté avec laquelle les Esquimaux savent s'en servir :

“ Un long “ yankee ” des environs de Boston, voulut un jour disputer à Bill ses titres de gloire. Pour une bouteille de rhum, il s'offrit à recevoir deux coups de fouet de la main du célèbre claqueur. Par une sage précaution, cependant, il avait garni son homme inférieur de deux paires de caleçons et d'un pareil nombre de pantalons. Se confiant dans son bouclier et dans la maigreur de sa propre charpente, il se met bravement en position à cinquante pieds. Le fouet est lancé par Bill avec une nonchalance de métis, et va effleurer, sur la personne du Yankee, la pertie vouée à l'épreuve, enlevant une é-

“ troite lisière des pantalons, des caleçons et
“ de ce qu'il se trouvait de chair et de nerfs
“ dans la région voisine. Un cri aigu et nasal
“ répond au claquement du fouet, et les deux
“ mains du patient se pressent pour sonder
“ la profondeur de la plaie et réparer les brè-
“ ches faites à la place. Sur la proposition de
“ recevoir un autre coup de fouet, il renonce
“ généreusement à la bouteille de rhum, re-
“ marquant avec beaucoup d'à propos :
— “ Well ! I guess I would be too leaky
“ to hold liquor, if you were to strike me
“ again.”

Les noms que l'on donne aux chiens sont assez typiques. Lors d'un voyage que nous fîmes sur la Côte Nord de Sept-Iles à Bethsiamis, nous en avons un qui s'appelait “ CYBELE ”. Probablement que le courage dévolu à ces bêtes de même que leur nature carnassière avait inspiré le brave propriétaire qui avait entendu parler sans doute des dieux mythologiques et se rappelait que les enfants que la déesse Cybèle mettait au monde, étaient aussitôt dévorés par son époux, Saturne, selon que nous l'apprend la fable. Avec un équipage composé de Cybèle, Bacchus, Mercure, Jupiter et Diane, nous étions en très bonne compagnie et c'était chose vraiment agréable d'entreprendre un voyage périlleux pour nous qui n'avions pas l'habitude de ce sport quelque peu mouvementé.

Le long des accores de la rivière Ste-Marguerite, nous avons assisté à une descente vertigineuse contre laquelle tous les dieux de l'Olympe n'auraient pu nous protéger, si nous n'avions pris la sage précaution d'attacher en remorque à la suite du cométique, une épinnette touffue qui nous suivait tête-bêche, en soulevant sur son passage un nuage de poussière blanche. Je doute fort que le Siroco, lorsqu'il traverse le Sahara et franchit l'Atlas pour aborder aux côtes européennes n'en soulève jamais de semblables !...

Le repas des chiens est une chose aussi digne d'attention. Le matin, avant le départ, il n'est jamais frugal, puisqu'il consiste en quelques biscuits de matelots qu'on leur geroche pêle-mêle. La pitance n'est pas abondante parce qu'il faut les tenir alertes et légers pour la course qu'ils auront à entreprendre. Le soir, ce sera un peu mieux. Des morceaux de viande de cheval salé et des morceaux de baleine gelée en assez grande quantité. Et je vous prie de croire que, gelé ou salé, tout y passe ! La nourriture de chair de baleine a un gros désavantage que vous devinez bien, au cours du voyage et que seuls, la rafale et un froid sibérien peuvent contribuer à nous débarrasser.

Quand nous arrivâmes aux Iles de Mai, il nous fût donné d'assister à un repas impromptu qui n'était pas dans le programme. Après avoir débarrassé les sleighs, les chiens

sont laissés libres par mégarde. Aussitôt ils se mettent à la recherche de quelque victuaille, et l'un d'eux trouve par hasard un seau rempli de flétan gelé et salé. Rien de plus pressé que de s'emparer du récipient qu'il brandit dans l'espace avec sa gueule, et de chercher à s'esquiver des autres chiens qui se mettent immédiatement à sa poursuite. . . Alors, la bataille s'engage, et au milieu des hurlements le seau est soulagé de tout son contenu dans moins de temps qu'il en faut pour le raconter. Aussi, après un repas frugal et si inattendu, vous pensez bien que les pauvres chiens, au cours du voyage qui suivra dans l'après-midi, s'arrêteront à tout instant pour se désaltérer avec la neige. Ce qui d'ailleurs rendit le voyage impraticable.

En somme ces pauvres bêtes, malgré tout leur courage, sont astreintes, c'est le temps de le dire, à une vie de chiens !

En effet, on rapporte que c'est grâce à la tenacité et à l'endurance de deux chiens de cométique, Torossy et Jubinal, que le lieutenant Payer, chef de l'expédition partie à bord du Tegethoff, petit trois mâts à voile et à vapeur de 220 tonneaux, le 13 juillet 1872, put découvrir une grande terre entièrement nouvelle au nord de la Nouvelle-Zemble, la terre de François-Joseph, au delà du 82° de latitude. Aussi, dans un élan de reconnaissance, écoutez avec quel enthousiasme et avec quel attendrissement, il s'exprime à leur égard :

“ Pauvres bêtes ! nul Homère ne chantera jamais leurs exploits, et pourtant elles mériteraient d'inspirer une pléiade de rhapsodes.

“ Est-il au monde labeur plus ingrat et plus pénible que celui d'un attelage de chiens aux régions polaires ! Leur toison, gelées jusqu'aux moelles, n'est pour eux, dans les haltes, qu'un semblant d'abri. Malgré la constance qu'ils mettent à se secouer, ils ont toujours sur le poil une carapace de neige d'un pouce d'épaisseur. La soif leur dévore le gosier, la faim habite leurs entrailles, et leurs pattes blessées laissent sur la route un long sillon de sang.

“ Parfois, quand le froid est trop intense, ils sont obligés de s'arrêter court, et il faut les voir alors lever autant de pattes que le leur permettent les lois de l'équilibre, puis les replacer à terre à tour de rôle, afin d'éviter la congélation. Encore, les bêtes dont je parle ici étaient-elles des créatures tout à fait hors de ligne, et je ne puis me rappeler leurs fidèles services sans être pénétré de douleur à leur souvenir. ”

Après des paroles si touchantes d'attendrissement, comment ne pas être porté à des ménagements mérités et à tous les égards dûs à l'ami fidèle de l'homme. Si Buffon a dit : “ que le cheval est la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite. . . ” Cuvier a dit à

son tour que le chien est à la conquête la plus remarquable, la plus utile qu'il ait jamais faite. . . Il est le seul animal qui ait suivi l'homme sur toute la surface de la terre. ”

Et pour finir, nous ne pouvons résister à la tentation de citer l'éloge que Virgile fait au chien dans ses Georgiques :

- “ Ménage-toi des Chiens le fidèle concours ;
 “ Qu'un peu de pain, de lait, achète leur secours.
 “ Nourris l'ardent molosse avec le Chien de
 [Sparte :
 “ Eux présents, que crains-tu ? Leur vigilan-
 [ce écarte
 “ Des troupeaux endormis le nocturne voleur,
 “ L'Ibère malfaisant et le loup ravisseur.
 “ Sur la trace du Lièvre ou du Chevreuil
 [timide,
 “ Parfois tu lanceras ta meute au pied rapide,
 “ L'Onagre effarouché fuit enfin leurs abois ;
 “ Vaincu, le Sanglier quitte à jamais ses
 [bois ;
 “ Et sur les monts altiers la clameur éclatante
 “ Égare en tes filets quelque Biche tremblante.

Paul PATRY.

(*La Vie forestière*)

La montre d'or



SOULEVÉS d'un vent d'héroïsme, les soldats bondissaient au flanc du coiteau abrupt et ne sentaient pas les profondes épines des ajoncs qui traversaient leurs vêtements, pas plus qu'ils ne semblaient voir les trouées que faisait dans leurs rangs le feu meurtrier de l'ennemi. Les aigles, au bout des hampes des drapeaux, semblaient voler.

On allait atteindre la cime. Le capitaine Beau, surnommé Lebeau — celui-là même qui, engagé volontaire, devait devenir général, — poussa un cri ressemblant à un rugissement :

— Victoire ! . . . hurla-t-il en levant son sabre.

Les hommes ne répondirent pas, trop effaîrés à précipiter leur course pour pouvoir pousser des clameurs. Ça chauffait, au sens littéral du mot : là-haut les Espagnols avaient mis le feu aux broussailles, et le vent rabattait les flammes en éventail vers les soldats.

De la plaine, on vit seulement une horde de démons noirs sautant, bondissant, se jetant dans l'incendie, et puis l'on entendit de grands hurlements sur la crête et au delà : le bourg était pris.

— Ce sont de braves enfants ! . . . dit à ses aides de camp l'empereur satisfait. Lebeau aura la croix.

— Il l'a déjà, Sire, répondit quelqu'un.

— Ah ?... Eh bien ! nous chercherons autre chose.

*

* *

Dans le bourg, les rues étaient barrées au moyen de charrettes, de tonneaux, de troncs d'arbres. Chaque maison, transformée en citadelle, laissait échapper une grêle de balles. L'immense élan des soldats ne se ralentit point. Bientôt, devant ces conquérants qui semblaient invulnérables, le courage des assiégés s'abattit. La panique s'empara d'eux. Comme des rats fuient un vaisseau prêt à sombrer, ils s'élançèrent hors des habitations et abandonnèrent le village. Mais, pendant le combat, l'artillerie avait pu atteindre la crête, et les canons accélérèrent la déroute. Un bois de chênes-lièges s'étendait comme une ligne sombre au bas du versant. C'est là que les fuyards se réfugièrent. Le capitaine Lebeau songea une minute à les y poursuivre avec ses voltigeurs. Mais la nuit allait tomber, il n'eût pas été prudent de s'engager dans une nouvelle action. L'officier rassembla ses hommes, fit l'appel, adressa aux vainqueurs frémissants quelques paroles de félicitations, puis fit placer des sentinelles et occuper le village conquis.

Il s'installa lui-même dans une maison de bonne apparence qui s'élevait sur la place du village. Il y avait bien par-ci, par-là, quelque carreau brisé par les balles, mais le temps était doux et de chaudes brises venaient des plaines. Pendant que l'ordonnance du capitaine allumait une flambée dans la cuisine et tordait le cou à deux poulets qu'il avait faits prisonniers, Lebeau entreprit de visiter son logis de passage et, allumant une lampe, il se mit à circuler dans la maison.

— Pas possible !... dit-il en ouvrant la première porte qu'il avisa ; pas possible !... je suis tombé chez l'apothicaire de l'endroit !...

Une odeur d'aromates, en effet, le prit à la gorge dès l'entrée. Les murs étaient tapissés de rayons supportant des bocaux, des flacons et des boîtes ; du plafond pendaient des fagots de plantes séchées. Dans un coin, une cornue contenant des matières verdâtres chauffait sur un réchaud, et la vapeur odorante qui s'échappait de son bec venait se condenser dans une éprouvette fraîche. Sur une grande table il y avait des mortiers, des pilons, des pinces, un herbier ouvert, une écritoire et un cahier où l'on devait avoir écrit naguère encore, car la plume était jetée en travers de la page commencée.

Lebeau se pencha et lut : " Cette herbe est également bonne pour les maux du foie, des reins et de la vessie. On l'emploie, soit en tisane, soit en pommade après l'avoir traitée selon la méthode plus haut indiquée. "

Le capitaine se frotta les yeux :

— Du français !... s'écria-t-il ; ah ! par exemple !...

Il feuilleta le cahier, intrigué, mais n'y trouva que des notes de botanique ou d'herboristerie.

La pièce suivante était une chambre qui, sauf le lit, présentait le plus grand désordre. Un secrétaire enfoncé, une commode aux tiroirs ouverts révélèrent une scène de pillage que confirmaient des taches de sang éparses çà et là. Le capitaine fronça les sourcils, car il n'aimait pas que ses soldats se livrent à de pareils actes. Cependant une minutieuse inspection lui prouva que son jugement était peut-être allé trop vite en accusant ses hommes. En effet, le sang ne paraissait pas frais. Il était déjà noir et sec. De plus, on n'avait rien volé dans les tiroirs : Lebeau y vit une somme d'or assez considérable, et, parmi quelques bijoux, une miniature représentant une délicieuse jeune femme vêtue et coiffée comme l'étaient les dames à la cour du feu roi de France. Cette miniature était entourée d'admirables diamants !...

— En voilà une aventure !... marmotta l'officier ; malepeste ! l'apothicaire était riche !...

Il fouilla un peu plus avant, et fut complètement ahuri en découvrant une croix de Saint-Louis.

Que venait faire en ce bourg perdu de la sierra, la fameuse décoration que l'ancien régime donnait à ses nobles ?... Le capitaine se le demanda en vain. Il fit un paquet de l'or, des bijoux et du portrait, se réservant d'en parler à son colonel pour avoir quelle suite donner à cette bizarre découverte, puis il reprit sa promenade dans la maison.

Derrière la chambre, un escalier parut, montant au grenier. Lebeau ne trouva là-haut qu'une quantité d'herbes et de fleurs, les unes en paquets, les autres étendues sur des toiles et en train de sécher. Le capitaine redescendit sans s'attarder davantage. D'ailleurs, du rez-de-chaussée, une appétissante odeur de volaille rôtie montait dans toute la maison ; elle était particulièrement éloquente pour un homme qui n'avait avalé qu'un casse-tête froid le matin, et s'était ensuite battu toute la journée.

*

* *

Le lieutenant Chère, qui était grand, mince et blond, et le lieutenant Rabette, qui était brun et trapu, se trouvaient déjà dans la cuisine. Le capitaine écouta le rapport qu'ils lui firent, puis les pria à dîner. L'ordonnance, un Bourguignon très débrouillard nommé La Framée, ajouta aussitôt deux couverts sur la table de chêne et trois ou quatre tomates au fricot qui mijotait dans une énorme poêle. Quelques bouteilles de vin découvertes dans un cellier

voisin éclairaient les assiettes de leurs reflets roses. Il faisait vraiment bon dans cette grande pièce, et les trois hommes, en attendant que les poulets fussent cuits à point, fumèrent leur pipe, à califourchon sur des chaises.

— Ah ! fit Rabette, poussant un soupir éloquent, il me semble que je suis chez nous, dans la ferme de mon père, à trois lieues de Bayonne, et que je vais entendre les cloches de nos chèvres rentrant de pâturer !...

— Tu es gascon ?... demanda Chèvre en se balançant sur sa chaise, ce qui fit sonner le plancher comme un tambour.

— Oui, et toi ?...

— Moi, je suis de Brest.

Il y eut un silence, durant lequel on entendit grésiller la tranche de lard avec laquelle La Framée flambait le rôti.

— Et moi, dit tout à coup le capitaine Lebeau, je suis de Carcassonne. Nous étions sept garçons et sept diables, à faire enrager notre sainte femme de mère. Mais celle qui souffrait le plus de notre tubulence, c'était la servante, la vieille Guillârmo, qui nous avait vus naître tous, et que nous faisons endêver tant et plus. Lorsqu'elle se levait sur le coup de 5 heures du matin pour pétrir, il n'était pas rare qu'elle fût saluée au bas de l'escalier par sept fantômes affublés de draps de lit, qui lui causaient une terreur folle...

A ce moment précis, une longue, une lamentable plainte sortie on ne sait d'où remplit toute la cuisine, faisant tressaillir les officiers et donnant la chair de poule à La Framée. Celui-ci lâcha son lard flambant qui fit "ffrrrt" en s'éteignant dans le jus de la lèche-frite.

— Qu'est-ce que cela, grand Dieu !... balbutia le Gascon en se levant.

— Par des soirs comme celui-ci, il n'est pas bon de parler de fantômes, murmura le Brestois, pensant aux quatre *guerilleros* qu'il avait, pour sa part, pourfendus.

Lebeau n'avait rien dit, mais d'un bond il était allé dans le coin où ils avaient déposé leurs sabres, et déjà il dégainait le sien.

La plainte recommença, affreuse à entendre.

— C'est là, Messieurs, dit le capitaine en désignant le plancher qu'ils foulaient. Il y a là-dessous une cave. Cherchons-en l'entrée.

Les deux lieutenants avaient déjà repris leur sang-froid et s'étaient armés. Une rapide inspection du sol leur fit bientôt découvrir une trappe, dissimulée sous des fagots, dans un angle. Ils la levèrent et virent un petit escalier vermoulu.

— La Framée, ne laisse pas brûler les poulets !... On soupera en remontant.

Telle fut la dernière recommandation du capitaine au cuisinier. Puis, comme la plainte s'élevait encore, plus nette et plus pressante, les trois officiers s'enfoncèrent dans la trappe.

Lebeau allait devant, son sabre dans la main droite, un pistolet dans l'autre. Rabette, semblablement équipé, le suivait. Chère venait le dernier, élevant une lampe dont la clarté jaunâtre fit apparaître successivement deux barils, une rangée de bouteilles, une pile de bûches et une corde brisée se balançant à une solive.

Juste au-dessous de la corde, ayant au cou l'autre tronçon en guise de cravate, gisait l'homme dont les plaintes avaient éveillé leur attention. Comme l'on peut penser, les armes furent aussitôt mises de côté, et les officiers coururent vers le malheureux.

C'était un vieillard, ligoté des pieds aux épaules et couvert d'un sang desséché. On l'avait baillonné avant de le pendre. Ses convulsions avaient brisé la corde, et il était resté sans doute longtemps inanimé sur ce sol humide. Reprenant ses sens, le bruit des voix et des pas dans la cuisine lui avaient rendu un peu de force, et, ses mouvements de tête ayant fini par réussir à déplacer le bâillon, il avait pu jeter ces plaintes lamentables dont les trois jeunes hommes ne pourraient jamais oublier l'intonation désespérée.

Ils coupèrent les cordes, puis Chère prit la lampe et les armes, tandis que Rabette et Lebeau soulevaient le vieillard, qui geignait faiblement. Ils remontèrent ainsi dans la cuisine. La Framée, occupé à déboucher les volailles, leva les bras au ciel en s'entendant intimer l'ordre de surseoir à cette opération.

— Ils seront trop cuits ! gémit-il.

Mais son maître n'en tint nul compte. Traversant le petit laboratoire plein d'odeurs d'herbes sèches, il entraîna le groupe dans la chambre qu'il avait visité naguère. Bientôt le pauvre vieillard fut déposé sur le lit, et les jeunes gens constatèrent que son corps était couvert de blessures. Il avait été criblé de coups de couteau et cela datait déjà de l'avant-veille, car le sang était sec sur ses habits. Aucune de ces plaies n'était mortelle, mais l'épuisement, la souffrance et la terreur de la victime ne laissaient aucun espoir de la sauver.

D'un coin de serviette, imbibé d'un liquide spiritueux qu'il trouva sur la table, le jeune capitaine nettoya ce visage souillé. Les traits parurent, nobles et beaux malgré les rides et malgré l'altération que leur faisait subir l'approche de la fin. Les paupières du malheureux se soulevèrent ; des prunelles noires, anxieuses, interrogèrent les trois officiers.

— Ne remuez pas, ne craignez rien !... dit doucement Lebeau en mauvais espagnol.

Mais le blessé répondit en français :

— Je suis perdu !...

— Un compatriote !... s'écria Rabette au comble de la surprise.

— Je m'en doutais, répliqua le capitaine ; c'est pour cela qu'on l'a tué.

Les mains maigres du mourant saisirent celles de Lebeau et les serrèrent.

— Oui, balbutia-t-il. Je suis Français... émigré... pendant la Terreur... Les gens d'ici ne m'aimaient pas !...

Penchés sur lui, les trois officiers de l'armée de Napoléon l'écoutaient avec un grand trouble. Il poursuivit, haletant :

— Je les ai soignés et guéris... grâce à mes connaissances d'herboriste. Ils me craignaient. Mais... quand votre armée a été proche, on m'a persécuté.

— Pourquoi n'étiez-vous pas rentré en France ? demanda Chère.

La tête pâle du vieillard se mit à se balancer sur l'oreiller et les yeux se remplirent de vague.

— J'attendais... j'attendais toujours Anne ! fit-il d'une voix de songe.

Rabette se tourna vers ses camarades et se toucha le front.

— Il a un grain... chuchota-t-il tout bas.

Mais le vieillard se reprenait :

— Ils m'ont accusé de les espionner... De vous faire des signaux la nuit. Et ils sont venus pour m'assassiner.

Toute l'horreur de la scène qu'il avait vécue alors passa dans les yeux épouvantés de l'émigré. La sueur perlait à ses tempes. Lebeau apitoyé, l'essuya avec la serviette trempée d'alcool.

— Quant vous êtes montés à l'assaut du village, reprit le malheureux ranimé, et quand ils ont senti que la partie était perdue pour eux, ils sont revenus. Ils voulaient s'assurer... que j'étais bien mort !... Mais je respirais encore, c'est alors qu'ils m'ont pendu...

— Quelles brutes ! fit Chère indigné. Maintenant que nous sommes là, vous êtes sauvé.

— Ah ! non, répliqua tristement l'exilé. Je vais mourir.

Lebeau ne chercha pas à le détromper. La mort était là, en effet.

— Monsieur, dit-il, j'ai mis en lieu sûr de l'or, des bijoux, une croix de Saint-Louis et une miniature que j'ai trouvés ici. Consacrez vos dernières forces à me donner vos instructions, et soyez assuré, sur mon honneur de soldat, que je les accomplirai fidèlement.

La main du moribond désigna le laboratoire voisin.

— Un flacon vert... là, sur l'étagère, dit-il. A boire : une gorgée.

On lui obéit. L'élixir violent le ranima : forces factices, qui devaient bien vite s'éteindre !...

— J'écoute, fit alors le capitaine.

— Vous direz à votre général, commença le mourant, que son adversaire attend des renforts d'un moment à l'autre. Qu'il se méfie !... Vous lui direz que dans le sous-sol de l'église... il y a un dépôt d'armes et de poudre. Après le bois de chênes-lièges, avertissez-le... Il y a un

hameau fortifié, et les puits sont empoisonnés !..

— Mais les bijoux, l'or, la miniature ?... fit désespérément Lebeau ; à qui, à qui dois-je les remettre ?... Quel est votre nom ?...

— Nous parlerons de cela tout à l'heure, murmura le vieillard. Le sort de l'armée presse davantage...

Pendant un long moment, sa voix défaillante multiplia les détails précieux, les révélations capitales, donnant des noms de villes et de villages, de points faibles, de redoutes insoupçonnées. Les trois hommes, avec une émotion profonde, l'écoutaient. Rabette avait tiré ses tablettes et prenait des notes.

Enfin, la parole expira sur les lèvres blêmes du mourant. Le capitaine Lebeau jugea le moment venu de l'interroger sur lui-même.

— Quel est votre nom ?... répéta-t-il anxieusement.

Mais l'émigré était maintenant en proie à un léger délire, et ses yeux avaient perdu toute intelligence.

— Anne va venir, balbutiait-il d'un ton de confiance ; elle va venir me rejoindre avec notre fils !... Il y a bien longtemps que je l'attends.

Il s'agitait, une angoisse sur son pauvre visage.

— Qu'est-ce qui a bien pu la retenir en route ?... dit-il en se tordant les mains ; Anne !... Anne !... que faites-vous ?...

— Monsieur !... supplia le capitaine, à qui dois-je remettre les objets précieux que j'ai trouvés chez vous ?...

L'émigré le regarda avec égarement.

— Tout est pour Anne !... répondit-il.

Sa parole s'embarrassait.

— C'est la fin chuchota Rabette.

Le mourant, d'un geste maladroit, fouillait dans la poche de son gilet.

— Ah ! soupira-t-il ; ils ne me l'ont pas prise. Quel bonheur.

Ses doigts retirèrent une belle montre d'or qu'ils tendirent au capitaine.

— Tout est pour Anne, répéta-t-il, et ceci est pour vous. C'est un porte-bonheur... vous verrez !... Merci...

Il balbutia encore quelques paroles indistinctes, appela encore Anne, puis la France...

Quand les trois jeunes hommes eurent fermé les yeux du pauvre inconnu et allumé deux cierges près de la dépouille, ils revinrent, tout pensifs, dans la cuisine. La Framée leur servit un ragoût brûlé et des poulets desséchés auxquels ils ne firent guère honneur.

La montre d'or marquait 1 heure du matin...

II

— Un volontaire pour aller porter un pli au corps des lanciers !... cria l'aide de camp, debout au seuil de la tente impériale.

Un jeune officier s'élança.

— Moi !... cria-t-il.

On le fit entrer.

L'empereur achevait de cacheter le pli. Il leva les yeux, et d'une voix brève demanda :

— Votre nom ?...

— Capitaine Louis Beau, dit LeBeau, répondit le jeune officier.

— C'est vous qui, avec vos voltigeurs, avez pris le bourg de Fuentaréal, le mois dernier, et nous avez procuré ensuite de précieux renseignements ?...

— Oui, Sire...

— Légionnaire déjà. C'est bien. Après la campagne, je vous ferai appeler et nous causerons.

Il tendait le pli. L'officier saisit le papier, le glissa dans la poche de son dolman ajusté : poche étroite, fendue à la hauteur du cœur, et qui déjà contenait la montre d'or au boîtier ciselé.

Un geste de Napoléon congédia le jeune homme, et celui-ci courut immédiatement faire seller son cheval.

Quelques minutes après il galopait hors du camp, longeant un cours d'eau desséché, où ne subsistaient, ça et là, que des flaques d'un limon jaune au-dessus desquelles tourbillonnaient des nuées de moustiques. Tout en pressant sa monture, il surveillait d'un œil en éveil les alentours d'une aridité désolante, et monologuait tout bas, évoquant les souvenirs de ces dernières semaines de campagnes.

Elles avaient été dures ; Rabbette, blessé, était évacué à l'arrière, et le lieutenant Chère avait été tué. Le moral des troupes se maintenait assez bon, malgré l'énervement que causait cette guerre pénible, toute d'embuscades et de petits combats isolés. Peu à peu, cependant, on avançait vers Saragosse, à travers une contrée désertique, où régnaient côte à côte la fièvre et la soif.

La soif !... elle commençait à brûler douloureusement les naseaux du cheval et les lèvres du cavalier, courant sous ce ciel torride et sans ombre !... Lebeau jeta un regard de regret au lit de la rivière.

— J'aurais dû emporter ma gourde, pensait-il.

Soudain, sa monture sembla presser d'elle-même son galop. La route tourna, s'enfonça, et le capitaine vit paraître un joli bouquet d'orangers sous lesquels chantait le fil cristallin d'une source !...

— Tu as senti l'eau, hein, Zéphire ?... dit-il en allongeant une claque amicale sur l'encolure du cheval. Oui, oui, l'on va boire, et puis nous repartirons, car ces parages ne me disent rien qui vaille.

La bête, arrêté devant la vasque que formait la source, y plongea ses naseaux brûlants. Louis Lebeau se souleva, dégagea sa jambe gauche de l'étrier et voulut descendre. Mais, avant d'avoir posé le pied à terre, il fut saisi par quatre vigou-

reux gaillards qui sentaient l'ail, le vin et le bouc, et qui le réduisirent à l'immobilité.

Armés jusqu'aux dents, la tête enveloppée de foulards rouges et jaunes, ils avaient de féroces figures qu'une joie hideuse rendait plus effroyables encore. Ils firent reculer l'estafette impériale jusqu'à l'oranger de plus roche et l'y adossèrent.

— Tes papiers !... ordonna l'un d'eux qui parlait un peu français.

— Quels papiers !... fit Lebeau de son air le plus innocent.

— Les ordres que tu portes. Allons, vite !... Tu dors ?... Je vais te réveiller...

Il le piqua à l'épaule de la pointe de son couteau.

— Mon affaire est clair, pensa l'officier. Ils vont me faire mourir à petits coups, comme le pauvre émigré de Fuentaréal, et puis me pendre à l'un de ces beaux orangers qui n'a sans doute jamais porté pareil fruit. Ils auraient bien pu d'abord me laisser boire !...

Les quatre mains gauches, nerveuses, solides comme des pinces d'acier, le maintenaient collé à l'arbre, et les quatre mains droites levaient quatre couteaux aigus, aux manches de corne et de cuivre.

— Tu ne veux pas les donner ?... Tant pis pour toi, tu le payeras cher. Tenez-le bien, vous autres.

L'étreinte se resserra, et celui qui avait parlé entreprit de fouiller le prisonnier. Il eut bientôt trouvé la petite poche étroite sur la poitrine, et il y enfonça sa main. Mais il sentit la montre avant d'avoir senti les papiers !...

— Ah !... fit-il avec un râle de joie cupide, arrachant le bel objet de sa cachette et l'examinant avec avidité. Ceci est à moi !...

— *Hombre !*... cria l'un de ses compagnons ; pourquoi cela pour toi plutôt que pour moi ?...

— Je suis le chef !... rugit le premier.

— Le chef n'est pas là !... hurla un troisième. Nous sommes tous égaux ici !...

Toutes ces phrases étaient dites en espagnol, mais Lebeau comprenait et sentait avec joie approcher une querelle.

Les mains, ensemble, le lâchèrent pour s'abattre sur celle qui tenait la montre. Le bijou glissa, roula dans une mêlée de doigts contractés, puis jaillit, poussé hors des paumes fiévreuses, et alla tomber à deux pas.

D'un bond, les quatre *guerrilleros* furent sur elle. Mais, du même bond, du même élan, Louis Lebeau était sur son cheval qui partait aussitôt d'un galop frénétique !... Derrière lui, des hurlements éclatèrent. Deux balles sifflèrent, mal dirigées. Le capitaine se retourna, tira, et eut la joie de voir tomber l'Espagnol qui l'avait piqué à l'épaule. Quelques minutes après, il rencontrait une patrouille de lanciers, attirée par les coups de feu.

— La montre m'a sauvé la vie, songeait le capitaine en remettant à qui de droit le pli de l'empereur. Le vieil émigré avait raison !...

Et il sentit un peu de mélancolie de l'avoir perdue...

*

Huit jours après, une bataille sérieuse mit enfin aux prises les deux armées. Les Français, fatigués d'user leurs forces en petite guerre, purent donner libre cours à leur fougue trop longtemps retenue. Ce fut une journée ardente et mémorable, où les traits d'héroïsme se multiplièrent.

Les forces ennemies furent obligées de se replier en grand désordre, poursuivies par les hussards, tandis que le reste des régiments campait sur le champ de bataille.

Avant de pouvoir dresser les tentes, il fallut débarrasser le terrain des nombreux corps qui l'encombrent. On emporta tous les blessés, amis ou ennemis, vers l'ambulance. La sépulture fut donnée aux morts, et l'on traîna les cadavres de chevaux vers un précipice voisin.

La Framée, toujours débrouillard, avait découvert, non loin de là, une petite ferme abandonnée et s'était empressé d'y établir les pénates de son cher capitaine. Il n'y avait d'ailleurs là qu'une cuisine délabrée, une écurie et un grenier éventré par deux boulets de canon. Zéphire fut installé dans l'écurie. Le grenier fournit assez de foin pour le repas du cheval et le lit du maître. Un clairon ayant sonné aux vivres, le Bourguignon courut à la distribution et rapporta du pain, de la viande, des légumes secs : de quoi faire une soupe succulente !...

— Vous vous régalez, mon capitaine !... dit-il, rayonnant et soufflant le feu à pleine bouche.

— Tant mieux, répondit Lebeau qui tendait à la flamme ses lourdes bottes fangeuses. Je suis affamé et harassé. Il m'est tard de manger et de dormir. Heureusement, les voltigeurs sont de repos cette nuit.

Bientôt, La Framée vida le potage dans les gamelles, sur le pain bien émincé. Assis près du feu, les deux hommes dévorèrent ce repas reconfortant. Puis le capitaine sortit pour une dernière inspection de ses hommes, trouva tout en ordre, et revint satisfait vers la mesure qui allait abriter son sommeil.

Avec quelle satisfaction il quitta enfin ses bottes alourdies, et, tout vêtu, roulé dans son manteau, il s'allongea sur le foin sec dont le brave Bourguignon avait fait un tas confortable !... Un court moment, il suivit sur la cloison la promenade lente d'un rayon de lune. Il entendit Zéphire s'ébrouer dans l'écurie voisine, et, dehors, les appels réguliers des sentinelles veillant autour du camp. Puis le sommeil

le gagna, et il s'y abandonna dans une reposante détente de tout son être surmené...

*

* *

Il en fut tiré par un bruit cependant bien faible, mais persistant, prolongé, et qui lui parut familier. Était-ce un rêve ?... une hallucination ?... Non, c'était bien réel : il entendait battre sa montre !... Son premier mouvement fut de porter la main au gousset où il la mettait d'habitude ; elle n'y était pas. D'autre part, la lune éclairait suffisamment la pièce pour lui montrer qu'il y était bien seul. Et pourtant le tic tac léger, familier, battait toujours près de son oreille, là, à gauche...

Alors il frémit : à gauche, il y avait la cloison de planches très minces qui le séparait de l'écurie. Quelqu'un — un ennemi — se tenait là, aux aguets, prêt à sortir dès qu'il jugerait le camp bien endormi.

Que faire ?... Deux minutes angoissantes s'écoulèrent.

Puis le capitaine souit dans l'ombre : il avait trouvé !...

D'abord, il bâilla à grand bruit, froissant le foin, se retournant avec la brusquerie impatiente d'un homme en proie à l'insomnie. Un nouveau baillement, un nouveau saut de carpe, puis il appela :

— La Framée !...

De la cuisine, la voix ensommeillée de l'ordonnance répondit :

— Ouais... Tais-toi, Philibert !...

Le capitaine rit aux éclats.

— La Framée !... reprit-il ; tu rêves ?...

— Hein ?... Quoi ?... Présent, mon capitaine !...

Et l'on entendit bondir le Bourguignon.

— Je ne peux pas dormir, reprit l'officier. As-tu des dés ou des cartes ?...

— Ni l'un ni l'autre, mon capitaine. D'ailleurs, le couvre-feu a sonné...

— Bah ! bah !... fit Lebeau, l'air insouciant ; tu vas aller trouver le sergent de garde, tu lui demanderas des cartes et tu lui diras que c'est pour moi.

Tout en parlant, il s'était levé, chaussé, et il pénétra dans la cuisine où La Framée se frottait les yeux, doublement ahuri d'un réveil si brusque et d'un ordre tellement contraire à la discipline.

Là seulement, sûr de ne pouvoir être ni vu ni entendu de qui que ce soit, Lebeau se pencha vers le voltigeur et chuchota à son oreille :

— Va chercher le sergent de garde et qu'il prévienne l'officier : il y a des Espagnols cachés dans l'écurie.

Moins d'une heure après, le petit local était cerné par une habile manœuvre, et trois espions

furent saisis à côté de Zéphire sans avoir même le temps de se défendre. Ils avouèrent que leur intention était d'assassiner les occupants du logis, et furent fusillés, après que sur l'un d'eux le capitaine Lebeau eût retrouvé la montre d'or qui une fois de plus, lui avait porté bonheur.

III

Des fêtes splendides avaient été données à l'occasion de l'arrivée à Paris de la nouvelle impératrice. Le portrait de Marie-Louise d'Autriche s'étalait partout ; ceux qui regrettaient l'excellente Joséphine se gardaient bien de laisser voir leur tristesse, craignant de déplaire au maître de l'Europe. Cela créait dans toutes les classes de la société un sentiment de gêne.

Mais les feux d'artifice, les illuminations séduisaient la masse du peuple. Et une foule innombrable rassemblée autour du palais des Tuileries acclamait avec entrain les nouveaux époux.

— Quel enthousiasme !... dit un passant à son compagnon de promenade.

— Trop !... répondit celui-ci. Les enthousiasmes tombent aussi vite qu'ils montent.

... Ces deux hommes pouvaient avoir trente-cinq ans environ, et avaient l'étoile des braves à la boutonnière de leur redingote. Sous leur habit civil, ils gardaient d'ailleurs l'allure militaire. L'un était grand, bel homme. L'autre, petit et trapu, avait laissé sa jambe droite sur un champ de bataille en Espagne et martelait le sol de son pilon de bois.

— Vous êtes sceptique, mon cher Rabette, reprit le premier en riant.

— Bah !... vous aussi, au fond, mon colonel, répondit le mutilé.

Là-bas, sur l'esplanade du palais, la dernière fusée venait de s'éteindre et les lanternes vénitiennes étaient au bout de leurs bougies. La foule s'éparpillait, refluant d'un seul coup comme une grande vague qui se retire, et les deux hommes se trouvèrent pris dans un remous de peuple.

— Eh là !... faites donc attention !... cria le colonel, essayant de protéger son camarade contre la poussée des gens.

Mais la mêlée s'aggravait d'une dispute entre deux dames de la halle.

— Marchez donc par terre !... criait l'une.

— Quand on a les pieds si sensibles, on les met dans sa poche, ou bien on les laisse à la maison, répliquait l'autre.

Le colonel avait pris le bras de Rabette, et, se faisant place à grands coups de coude, l'entraînait hors de la cohue. Ce n'était pas sans peine !... Meurtris et essouffés, ils finirent cependant par sortir de ce tourbillon au centre duquel se battaient les deux femmes, et purent se réfugier dans une petite rue déserte où ils respirèrent à l'aise.

— Ouf !... fit en riant le colonel, pas trop moulu, Rabette ?...

— Non, pas trop, grâce à vous, répondit celui-ci. Mais vous-même, mon colonel, vous avez reçu un maître coup de poing, à ce qu'il m'a semblé ?...

— En effet, mais je crois que c'est ma montre qui l'a reçu avant moi. Constatons les dégâts...

Il mit la main à son gousset, en retira une belle montre d'or que nous connaissons déjà, et s'aperçut que le verre était en miettes et les aiguilles brisées. De plus, la portant à son oreille, il n'entendit pas le léger tic tac qui avait été jadis son sauveur.

— Elle ne marche plus, murmura-t-il tristement.

Rabette se mit à rire.

— Comme vous l'aimez, cette montre, mon cher Lebeau, dit-il d'un ton affectueux. Elle vous rappelle comme à moi un bien tragique souvenir... Mais... à propos ! n'avez-vous jamais su le nom de l'aristocrate émigré à Fuentaréal ?...

— Jamais, malgré de nombreuses recherches, répondit le colonel. J'ai toujours conservé comme un dépôt sacré l'or, les bijoux, la croix de Saint-Louis et la miniature. A cause des diamants qui entourent celle-ci, le tout représente une valeur considérable. Un jour ou l'autre, peut-être retrouverai-je les descendants de l'émigré !...

— Hum !... fit Rabette, sceptique. Enfin, en attendant, il faut faire réparer votre montre. Et tenez, je vais vous indiquer un petit horloger qui tient boutique pas loin du parvis Notre-Dame et qui vous l'arrangera très bien pour pas cher.

... L'obscurité était tout à fait venue et ils s'en allèrent en causant, bras dessus, bras dessous.

*
* *

Dans la petite rue qui contournait le flanc de la cathédrale, le colonel Lebeau marchait le nez en l'air, cherchant l'enseigne de l'horloger que lui avait recommandé le capitaine Rabette. Mais, avant d'avoir aperçu la grosse montre de zinc verni qui se balançait au bout d'une tringle, il vit une ravissante tête de jeune fille penchée à une fenêtre et levant vers les tours de Notre-Dame un mélancolique regard. Il fut frappé de l'éclat de ce teint rose et de cette chevelure blonde, et ralentit le pas pour la regarder plus attentivement. Cependant, à moins de se rompre la nuque, il fut bien obligé bientôt de renoncer à sa contemplation. Et quand il baissa la tête, il s'aperçut qu'il était juste devant la boutique où il avait affaire. Il entra. La sonnette bruyante de la porte provoqua des pas dans la pièce au-dessus, une dégringolade

dans l'escalier de bois, et la jolie apparition de la fenêtre surgit dans la boutique. Le colonel vit aussitôt qu'elle avait de grands yeux gris d'une douceur extrême, ombragés de longs cils, des fossettes aux joues, un air charmant de réserve et de distinction.

— Mademoiselle, dit-il en tendant sa montre, voici une malade à guérir.

Il admira l'aisance avec laquelle elle prit l'objet, ouvrit le boîtier et examina le mécanisme.

— Ce qu'elle a n'est pas bien grave, fit-elle en souriant ; seulement, vu son âge vénérable, ce sera délicat.

— J'y tiens beaucoup !... Je vous la recommande tout spécialement.

— Je transmettrai la recommandation à mon père, Monsieur. Il est absent et s'occupera de votre montre dès son retour. Donnez-moi votre nom et votre adresse.

Le colonel Lebeau s'exécuta. Assez riche, il venait d'acheter une charmante maison entourée d'un jardin et y recevait souvent sa kyrielle de frères, belles-sœurs, nièces et neveux, venus de Carcassonne faire un tour à Paris.

Comme il allait sortir, un homme entra, modestement vêtu, mais de haute mine : le maître du logis, sans doute.

— Singulier horloger ! pensa le colonel.

— Qu'est-ce que c'est, Anne ? demandait l'arrivant.

— Monsieur vous apporte une montre à réparer, père, répondit la jeune fille.

L'horloger enveloppa d'un regard de sympathie la belle silhouette et le visage franc de Lebeau.

— Ce sera prêt demain dans la soirée, dit-il. Le colonel salua et sortit.

A peine atteignait-il le bout de la rue, quand un bruit de pas précipités le fit retourner. L'horloger, pâle et agité, courait après lui.

— Monsieur, dit-il, voudriez-vous revenir sur vos pas et causer avec moi une minute ?...

— Volontiers, fit le colonel un peu étonné.

Dans la boutique, la jeune fille debout tournait et retournait la montre avec une expression où se mêlaient l'anxiété, la joie et une vague terreur. Les belles couleurs roses étaient effacées sur ses joues.

— Monsieur, commença l'horloger, veuillez, je vous en prie, ne pas vous considérer comme offensé par les questions que je vais vous poser...

— Je les devine ! dit Lebeau, les yeux brillants ; oui, les circonstances étranges dans lesquelles cette montre me fut donnée m'ont toujours fait prévoir qu'une minute viendrait où l'on me demanderait quand, comment, par qui..

— Cette montre était celle de mon père, interrompit l'horloger. Ah ! Monsieur, donnez-moi des détails sur lui et soyez béni !...

Tout en parlant, il avait introduit une pince fine dans une rainure presque invisible au bord du boîtier. Celui-ci se dédoubla, montrant, sur la mince plaque, un écusson gravé.

— Les armoiries des marquis d'Ormeline, poursuivait l'artisan, dont je suis le descendant ruiné ; Orme, horloger. En 1793, mon père émigra. Son épouse et moi devions le rejoindre, mais nous fûmes arrêtés à la frontière. Mon jeune âge m'évita le tragique sort de ma mère, la marquise Anne, et je fus recueilli par un horloger qui m'apprit son métier. Plus tard, ayant gagné quelque argent, j'entrepris des recherches en Espagne. Elles demeurèrent sans résultat. J'épousai une noble jeune fille ruinée qui gagnait sa vie en exerçant le métier de modiste. J'eus la douleur de la perdre il y a quatre ans, et voici ma fille, Anne. A vous, Monsieur ; expliquez-moi comment cette montre est venue entre vos mains !...

Lebeau, très ému, narra toute l'histoire, sans oublier le dépôt qu'il avait reçu pour la remettre à la marquise Anne d'Ormeline. Il parlait, un peu distrait malgré la gravité et la tristesse de ses paroles, et ne pouvant détacher son regard de la jeune fille qui pleurait...

*

* *

... Et l'histoire de la montre eut l'épilogue que l'on devine. Le colonel alla trouver l'empereur, lui rappela la prise de Fuentaréal et les précieuses indications fournies par un Français inconnu. Ce Français, il le nomma. Napoléon rétablit aussitôt les héritiers du marquis d'Ormeline dans les biens et titres de ce dernier.

Quant à Mlle Anne, elle épousa peu de temps après le colonel Lebeau. L'empereur signa au contrat ; l'impératrice offrit les rubans. Le capitaine Rabette fut garçon d'honneur et La Française menait le carrosse de la mariée.

Ce fut ainsi que la montre d'or porta bonheur au brave officier : et, demeurée dans la famille où l'on se la transmet pieusement, elle continue son rôle de petit talisman béni.

Myriam CATALANY

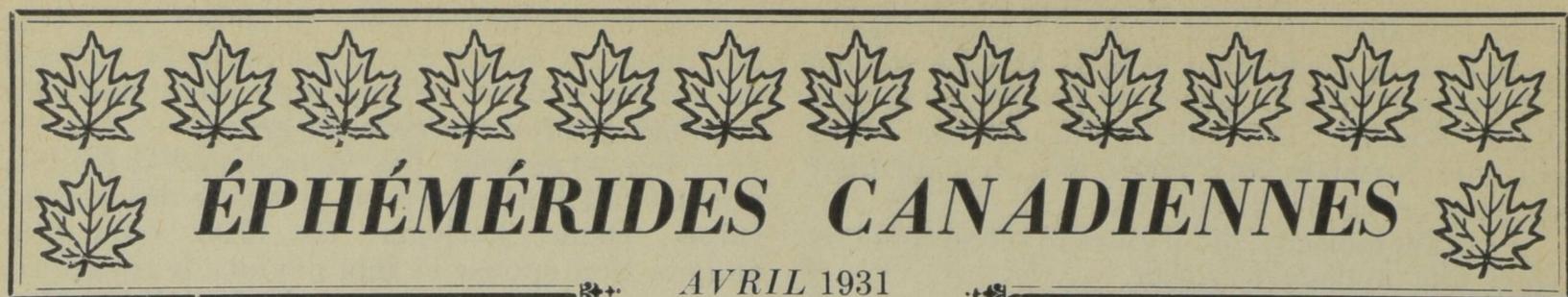
TOUJOURS PLUS FORT

— C'est déplorable de voir comme les dents se gâtent de nos jours ; ainsi, mon petit, lorsqu'il avait trois mois, il avait déjà les dents cariées.

— C'est comme ma fille, alors. Quand elle fut née, nous lui ouvrîmes la bouche, à cette pauvre enfant.

— Elle avait aussi une mauvaise dentition ?

— Elle avait déjà un râtelier !



3 — Le printemps, cette année, est exceptionnellement hâtif. La plupart des chemins sont à la terre, et la grande route Lévis-Jackman vient d'être ouverte dans toute sa longueur aux automobilistes.

4 — Le Comte de Bessborough, quatorzième gouverneur général du Canada depuis la Confédération, arrive à Halifax, à bord du *Duchess of Bedford*. Il est assermenté dans cette ville par l'hon. juge H. Thibaudeau-Rinfret, agissant comme juge puisné senior de la Cour Suprême.

— L'Assemblée Législative de Québec est prorogée ce soir par l'hon. Carroll, Lieutenant-gouverneur de la Province, qui donne la sanction royale à 87 nouvelles lois.

6. — A Ottawa s'ouvre la première semaine liturgique tenue au Canada. Les directeurs et conférenciers sont les RR. Dom Gaspar Lefebvre, O. S. B., et Dom Anselme Veys, O. S. B., tous deux de l'Abbaye Saint-André, à Bruges, Belgique.

7. — Une puissante compagnie, la *McLeod River Mining Corporation*, travaille activement à l'exploitation d'une riche mine d'or située sur la rivière McLeod, au nord de Peers, Alberta.

— Son Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, fonde, en l'église de Courville, la confrérie de St-Christophe, pour les automobilistes.

8. — Le R. P. Georges Guitton, S. J., prédicateur du dernier carême à Notre-Dame de Montréal, donne à Québec en la Salle des Promotions de l'Université Laval, une intéressante conférence sur Léon Harmel. Cette conférence était au bénéfice des pauvres de la Société Saint-Vincent de Paul.

— A la conférence interprovinciale qui s'est terminée aujourd'hui à Ottawa, les représentants des différentes provinces canadiennes refusent de donner au Parlement fédéral le droit de modifier notre constitution.

10. — La Corporation des mesureurs de bois de la Province de Québec tient actuellement au Parlement de Québec sa réunion annuelle sous la présidence de M. Thomas Maher.

— Les puissantes compagnies "Canadien Pacifique" et "Canadien National" annoncent qu'elles mettront en circulation, le 26 avril

prochain, des trains faisant en quatre heures et demie le trajet entre Québec et Montréal.

— Le feu détruit une partie de la petite ville d'Acton Vale. Près d'une vingtaine de maisons sont réduites en cendres et plusieurs autres sont endommagées.

11. — A Edmonton, Alberta, décède l'hon. Sénateur P.-E. Lessard, à l'âge de 58 ans. L'hon. Lessard, qui s'était établi dans l'Ouest canadien en 1898, était un des fondateurs du *Courrier de l'Ouest*.

12. — L'Union catholique des Imprimeurs et relieurs de Québec célèbre le quinzième anniversaire de sa fondation par une messe solennelle en l'église de Limoilou et par un banquet pris, le soir, à la salle Cartier.

— A Montréal, décède subitement M. le chanoine Luke Callaghan, curé de la paroisse St-Michel, à l'âge de 71 ans.

13. — On annonce que l'Université Laval va bientôt établir une station biologique au quai de Trois-Pistoles, P. Q.

— A Notre-Dame de Grâce, Montréal, décède le R. P. Antonin (Clodomir) Lauzon, O. P., à l'âge de 53 ans.

14. — Le club de hockey "Canadien" conserve son titre de champion et la coupe Stanley après une série de cinq joutes contre le club Chicago.

17. — Le roi de Siam, Prajadhipok, et son épouse, Rambai Barni, arrivent à Vancouver, en route pour les États-Unis, où le jeune monarque (il n'a que 38 ans) va subir un traitement.

18. — Le *Duchess of Richmond*, arrive à Québec, en route pour Montréal. C'est le premier transatlantique à remonter le Saint-Laurent, cette année.

19. — A une assemblée des Communistes de Montréal, un jeune homme de dix-neuf ans, M. E. Latrémouille, dans un très solide discours confond les chefs du mouvement révolutionnaire et fait acclamer le Christ-Roi.

20. — On annonce que le prochain recensement du Canada, en juin prochain, coûtera environ \$2,400.000.00.

— La Commission des écoles juives de Montréal, créée l'année dernière par un ordre en conseil de Québec, donne sa démission en bloc.

— Il est officiellement annoncé que l'Université d'Ottawa maintiendra un cours classique anglais conjointement avec son cours français.

— On apprend que la compagnie Packard Motor Co., de Détroit, à l'intention d'établir une usine au Canada.

— M. le Dr J. Leblond est réélu maire de Lévis par une majorité de 137 voix.

22. — En la cathédrale de St-Hyacinthe, est sacré S. Ex. Mgr J.-A. Desmarais, évêque auxiliaire de ce diocèse. S. Ex. Mgr Andréa Cassulo, délégué apostolique au Canada, préside la cérémonie, assisté de NN. SS. J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, et A.-E. Deschamps auxiliaire à Montréal. S. Ex. Mgr J.-A. Papineau, évêque de Joliette, y prononce le sermon.

23. — A Québec, se tient une journée liturgique dont les conférenciers sont ceux mêmes de la Semaine d'Ottawa : Dom Gaspar Lefebvre, et Dom Anselme Veys, tous deux bénédictins de l'Abbaye St-André, à Bruges.

24. — A l'Hôtel-Dieu de Montréal, décède M. l'abbé Édouard Beaulac, curé de Ste-Cécile de Montréal, à l'âge de 66 ans.

— Alphonse Bureau, de Québec, trouvé de nouveau coupable du meurtre d'Yvonne Poulin, est condamné une seconde fois à être pendu, le 3 juillet, par l'hon. juge F. Lemieux.

25. — L'hon juge W.-L. Walsh, de la Cour Suprême de l'Alberta, est nommé lieutenant-gouverneur de cette province, en remplacement de l'hon. Wm. Egbert, dont le terme d'office est expiré.

26. — S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, bénit le nouveau monastère des Sœurs Servantes du T. S. Sacrement, à Maizerets, Québec. Cette cérémonie marque le transfert, de Chicoutimi à Québec, du noviciat de cette communauté, et l'inauguration de l'Adoration perpétuelle en la chapelle de cette maison.

— M. Narcisse Cloutier, de Lévis, est nommé par le Saint Père Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire le Grand. M. Cloutier est membre de la Société lévisienne de la St-Vincent de Paul depuis 43 ans, et président de cette société depuis vingt ans.

27. — A Québec, décède M. H. Yvan Neilson, directeur de l'École des Beaux-Arts de notre ville, et membre de l'Académie Royale du Canada, à l'âge de 65 ans. Le défunt était un peintre et un graveur renommé.

28. — Leurs Altesses impériales le Prince et la Princesse Takamatsu, du Japon, arrivent à Québec, où ils sont reçus par S. Ex. le Lieutenant-Gouverneur de la Province, et ils se retirent, avec leur suite, au Château Frontenac.

— Cette après-midi à bord de l'*Empress of France*, partent de Québec les pèlerins ouvriers qui se rendent à Rome célébrer le 40e anniversaire de l'Encyclique *Rerum Novarum*. Ce pèlerinage est sous la direction spirituelle de S. Ex. Mgr A.-O. Comtois, auxiliaire aux Trois-Rivières.

29 — A cause de la diminution de ses recettes dans les services du fret et des voyageurs, la Compagnie du Pacifique Canadien annonce, qu'à partir du 1er mai prochain, les employés de la Compagnie prendront trois jours de congé par mois sans rémunération, soit une réduction approximative de 10 pour cent, et que tous les officiers et membres des personnels de surveillance accepteront une réduction de 10 pour cent sur leurs salaires.

20 — A sa réunion annuelle qui sera tenue à Toronto du 20 au 23 mai, prochain, la société Royale du Canada comptera dix nouveaux membres. Ce sont :

M. l'abbé Olivier Maurault, supérieur de l'Externat Classique de Saint-Sulpice, Montréal.
Dr Harold Hibbert, de l'Université Mc Gill, Montréal.

T. R. Rosebauch, de l'Université de Toronto, Toronto, Ont.

Prof. M. B. Baker, de l'Université Queens, Kingston, Ont.

Dr William E. Cookfield de la Commission Géologique, de Vancouver, C. B.

Dr P. S. Warren, de l'Université de l'Alberta, Edmonton.

Dr. C. H. Best, de l'Université de Toronto, Toronto.

H. T. Gusshow, de la Ferme Expérimentale, Ottawa.

Dr Pierre Masson, de l'Université de Montréal, Montréal.

— Le premier ministre du Canada, le T. H. M. Bennett, décide de faire un emprunt de plusieurs millions à New-York, pour rencontrer les obligations de guerre du pays qui viendront à échéance d'ici à 1934. L'intérêt sur ces obligations sera de 4½ pour cent.

ANTI-ALCOOLISME

Le capitaine, anti-alcoolique déclaré, fait donner à ses hommes des conférences pour les détourner de l'ivresse.

En sortant, deux pioupious se communiquent leurs impressions :

— T'as entendu? dit l'un, il a dit, notre conférencier, que l'ivresse dégrade l'homme.

— Eh ben?... qu'est-ce que ça peut bien nous faire? Pas moyen de nous dégrader, nous autres: nous ne sommes pas gradés!



CAUSERIE SCIENTIFIQUE



LA MACHINE HUMAINE

LE CŒUR ET SES DÉTRAQUEMENTS

LES LÉSIONS VALVULAIRES

Un continue de répondre à ceux qui m'ont interrogé sur le cœur.

On me demandait des renseignements sur les "lésions valvulaires". Ce sont des lésions des valvules du cœur.

Elles ne guérissent pas. Ce qui ne veut pas dire que ceux qui en sont atteints sont voués à la mort à brève échéance. Il y en a qui vivent fort longtemps et avec une santé suffisante, quoiqu'ils soient porteurs de lésions valvulaires.

Le cœur, je crois l'avoir déjà dit, est une pompe. Or, une pompe a des valves, qui s'ouvrent ou se ferment à un moment donné ; et comme le cœur est une pompe à deux cylindres si l'on peut parler ainsi, puisqu'il y a un cœur droit et un cœur gauche séparés par une cloison étanche, et qui fonctionnent chacun pour leur compte quoique sous la même influence, il y a dans le cœur deux groupes de valvules, celles du cœur droit et celles du cœur gauche ; et dans chaque cœur deux valvules : celles qui séparent les oreillettes des ventricules, et celles qui se trouvent à l'origine des gros vaisseaux par lesquels le cœur se vide de son contenu à chaque contraction. Ces vaisseaux sont : l'aorte, chargée de transporter le sang à tout le corps, et l'artère pulmonaire, qui jette dans les poumons le sang du cœur droit.

*

* *

Le sang est ramené au cœur par les veines.

Les veines caves amènent au cœur droit un sang noirâtre qui a besoin de se refaire au contact de l'air, et qui est poussé à cette fin dans les poumons. Les veines pulmonaires amènent au cœur gauche un sang régénéré, que l'aorte transporte ensuite dans tout le corps.

Le sang est ramené dans les parties supérieures du cœur, parties à parois plutôt minces, et qui ont nom oreillettes. Lorsque s'ouvrent les valvules qui les séparent de la cavité inférieure, le sang passe dans le ventricule. La valvule se referme ensuite immédiatement, pour empêcher le sang de revenir dans l'oreillette pendant que le ventricule, à parois beaucoup plus épaisses, se contracte pour le pousser dans les artères.

A la base des deux artères, les valvules qui se sont ouvertes pour laisser passer le flot sanguin, se referment ensuite pour l'empêcher de refluer dans le ventricule.

N'est-ce pas que cela ressemble assez au jeu des valves dans les cylindres d'autos ? Valves d'admission, valves d'échappement, et qui ne doivent pas "couler".

Mais on sait que les valves d'auto ont besoin d'être revues, repolies ou remplacées parfois, parce qu'elles ne sont plus étanches.

Malheureusement, il n'est possible ni de revoir, ni de repolir, ni de remplacer les valvules du cœur lorsqu'elles ne sont plus étanches. Et c'est cela, une lésion valvulaire du cœur ; une ou plusieurs de ses valvules ne sont plus étanches ; et il en résulte des inconvénients d'une gravité variable, comme pour les moteurs d'autos.

*

* *

La valve, parfois, ne peut plus s'ouvrir assez grande ; quand cela arrive dans le cœur, on appelle cela un rétrécissement, lésion que les médecins découvrent à l'auscultation par la nature du souffle, et surtout par le temps où il se produit.

D'autrefois, la valvule s'ouvre bien grande, mais elle ne se ferme pas tout à fait, ou pas du tout ; il se produit encore un souffle, dit ici d'insuffisance.

Dans les deux cas, le cœur se vide mal, soit qu'il ne puisse pas expulser à chaque contraction tout le sang qu'il contient ; soit que le sang, une fois expulsé, lui revienne en totalité ou en partie.

C'est donc, cela une lésion valvulaire : une valve du cœur qui fait défaut, et qui l'empêche de se vider comme il le devrait.

LE VIEUX DOCTEUR

Quelques maladies de l'estomac

(suite)

Il y a des malades qui souffrent de l'estomac parce qu'ils ont un chimisme gastrique troublé : leur suc gastrique est trop riche ou trop pauvre en acide chlorhydrique.

Avant de pouvoir émettre cette affirmation, grosse de conséquences, on saura qu'il existe une extrême variabilité des résultats d'un moment à l'autre, selon l'heure de la digestion, de l'examen, et selon les sujets. On ne devra donc tenir compte que des résultats confiés à un laboratoire spécialisé dans ces recherches, et seulement après plusieurs épreuves.

Celles-ci consistent à administrer à un malade à heure fixe, un repas de composition fixe, dit "repas d'épreuve". On extrait ensuite le résidu gastrique à la sonde après pompages successifs.

On peut ainsi se rendre compte après examen du liquide s'il y a "hyperchlorhydrie" ou "hypochlorhydrie". Il s'agit là d'un symptôme et non d'une maladie. Les aliments irritants pour l'estomac déterminent de l'hyperchlorhydrie (épices, alcool, certains médicaments).

Certaines affections hépatiques, intestinales, enfin l'ulcère de l'estomac, en sont les causes habituelles.

Le malade ressent, en général, deux à trois heures après le repas, des douleurs vives, sous forme de crampes, de brûlures à l'épigastres ; celles-ci sont, d'ailleurs, calmées par les alcalins (bicarbonate de soude, carbonate de chaux, carbonate de bismuth, magnésie calcinée) délayés dans un peu d'eau.

D'autres fois au contraire, la sécrétion gastrique est insuffisante : on dit qu'il y a hypochlorhydrie, c'est ce qu'on observe dans de nombreux états dyspeptiques, atonies, ptoses gastriques) et en particulier dans les cancers.

Ou bien encore, ce sont les douleurs qui dominant la scène. On sait que l'estomac se trouve enclavé entre deux systèmes nerveux, le sympathique et le pneumogastrique, et qu'il présente des réactions (aussi bien douloureuses que motrices et sécrétoires) aux impressions qui lui sont transmises par ces deux appareils nerveux.

Ainsi s'expliquent des "faux gastriques" et ces pseudo-dyspepsies secondaires à n'importe quelle affection abdominale (maladies du foie, de l'intestin, des reins, de l'utérus, etc.). Il s'agit de douleurs gastriques réflexes transmises à l'estomac par l'intermédiaire du plexus solaire, véritable cerveau abdominal qui centralise les douleurs.

Inversement les douleurs gastriques (grâce au pneumogastrique) ont un retentissement, à distance, sur le cœur et l'appareil respiratoire, car le pneumogastrique, nerf de l'estomac, est aussi le nerf du cœur et du poumon. On se rend compte ainsi que bien des douleurs peuvent exprimer un état dyspeptique et cependant être déterminées par n'importe quelle maladie de l'abdomen (ulcère de l'estomac, intestin malade, vésicule enflammée, etc.).

Inversement, il existe de "faux cardiaques" atteints de palpitations, vertiges, aérophagie ou même de crises ressemblant à de l'angine de poitrine et qui ne sont en réalité que des dyspeptiques.

On comprend qu'en pareil cas un traitement pour une maladie du cœur inexistante reste sans effet, alors qu'un régime alimentaire soigneusement réglé aura facilement raison de ces troubles si graves en apparence.

Il en est de même chez les névropathes, dont le cerveau malade multiplie et exagère les impressions nerveuses ressenties.

On a cependant trop souvent tendance à conclure à l'origine nerveuse des maladies ; c'est une explication commode, mais il sera bon avant d'y croire de s'entourer des renseignements nécessaires (radioscopie, examen de l'estomac, du foie, etc.), et ne pas oublier qu'une malade peut à la fois être névropathe et présenter les signes d'un ulcère de l'estomac par exemple.

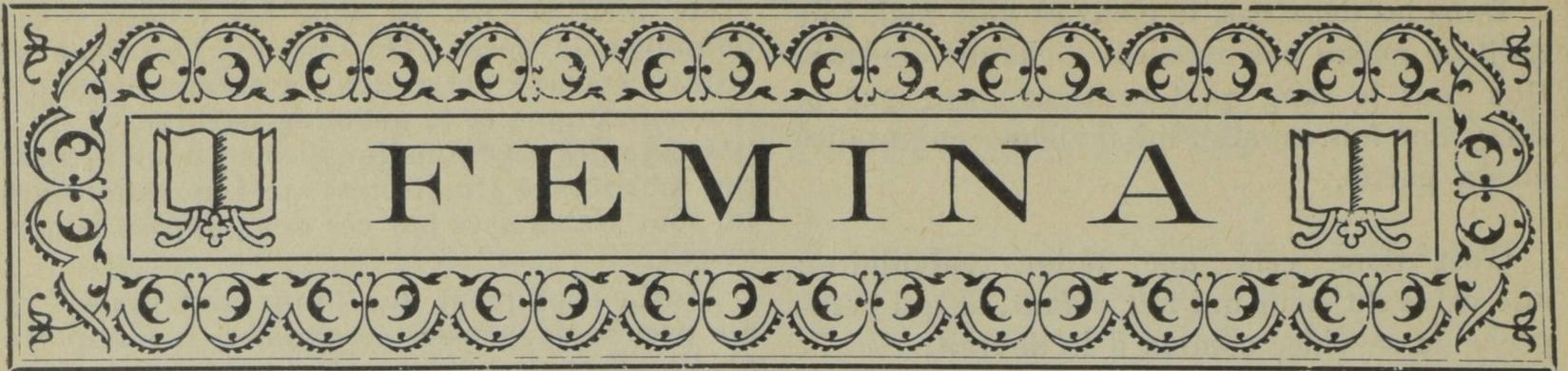
Dr PIERVAL.

(La Maison)

MOTS DROLES

— Mon pays est si fertile qu'un platane qu'on plante y devient séculaire en trois jours.

— Et mon pays à moi, c'est bien mieux ; quand on jette en l'air un noyau d'abricot, c'est un abricotier qui tombe par terre.



Le défaut d'envie

JE voudrais que l'on fit à toutes nos jeunes filles une âme si grande que les bagatelles et les mesquineries n'y pussent jamais pénétrer.

Combien de gens pourraient être heureux et ne le sont point à cause de ce défaut qui les pousse à désirer sans cesse ce que les autres possèdent !

Si nos filles apprenaient à apprécier les gens, non sur leur apparence mais sur ce qu'ils sont réellement, que de déboires et d'heures grises leurs seraient évitées !

La fillette de dix, douze ou quinze ans, s'extasie facilement à la vue d'une toilette ou d'un manteau dispendieux qu'elle admire dans une vitrine. L'objet de sa convoitise devient-il la propriété de sa voisine ou d'une amie, le cœur de l'envieuse s'aigrit, son front se barre, ses yeux deviennent durs, elle perd ce bel enthousiasme de la jeunesse et rentrant dans un mutisme qui n'annonce rien de bon, elle évoque la silhouette de rêve que lui interdit sa situation médiocre.

Déjà la femme s'éveille en cette âme; si ce sentiment de la jalousie n'est pas réprimé, qui dira où il peut conduire ?...

L'envieuse en vient à ne plus endurer ni les vertueux, ni les riches, ni même ceux qui la voudraient heureuse.

Parce qu'elle n'a pas su réagir contre ce penchant peut-être inavoué, parce qu'elle n'a pas eu l'âme assez grande pour accepter les sacrifices nécessaires de sa condition, parce qu'elle n'a pas su acquérir la seule richesse qui compte, la richesse intérieure, elle dénigre et envie ceux qui sont mieux partagés, bien que jamais, elle ne consente à avouer ce travers.

Cette âme est malheureuse et digne de compassion. Au lieu des bonheurs mis à sa portée,

elle se replie et perd un temps précieux. Elle a laissé le poison s'infiltrer dans son âme et en est aigrie. Elle se ferme les cœurs par ces procédés étroits, ses petitessees et ses désirs envieux.

Durant sa jeunesse, elle jalouse ses compagnes, plus tard, elle n'aura pas d'amies véritables, toutes craindront ses réparties peu charitables et ses dénigrement perpétuels. Et quand, pour elle la vieillesse sera venue, une vieillesse solitaire et sans espoir, elle en voudra aux jeunes d'être charmantes et gaies. Elle finira sa vie tristement, avec de la rancœur dans l'âme et une peine secrète de partir sans se savoir regrettée sincèrement.

C'est pourquoi je voudrais que toutes nos jeunes filles eussent une âme si grande que les bagatelles et les petites jalousies féminines n'y pussent jamais entrer.

Jeanne LEFRANC.

BOITE AUX LETTRES

Blanche. — Vous réalisez une fois de plus que la vie ne s'accommode pas de nos générosités et qu'il n'y a jamais de point final à nos désirs... Merci de me faire une si large part dans votre affection et dans votre appréciation. Je mets dans ces quelques mots toute l'amitié que je vous garde.

Tulipe Noire. — Quel joli paysage accompagnait votre carte ! C'est un coin ravissant et je suis heureuse de vous savoir là où la vie doit être si douce près de ceux qui vous aiment tant !... Reviendrez-vous me parler de votre dernier voyage ?... Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'aimable.

Blanche. — Vous réalisez une fois de plus que la vie ne s'accommode pas de nos géné-

rosités et qu'il n'y a jamais de point final à nos désirs... Merci de m'en faire une si large part dans votre affection et dans votre appréciation. Je mets dans ces quelques mots toute l'amitié que je vous garde.

Jeanne LEFRANC.

LE SAVANT ET L'APACHE

On connaît le mot du Cardinal Maury, lorsque les révolutionnaires voulaient le pendre à la lanterne :

— Y verrez-vous plus clair ?

Le mot fit rire, et le Cardinal y gagna la vie.

Le savant dont nous contons l'aventure eut moins de chance, et cependant, il avait eu, lui aussi, un beau mot :

Rencontré le soir dans une rue sombre par un apache, il s'entendit crier : " Si tu bouges, tu es mort ! "

— Mais non, mon ami, répondit le savant, si je bouge, c'est que je ne suis pas mort."

Mais l'apache le zigouilla pour lui apprendre à vivre.

Pour les pauvres

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

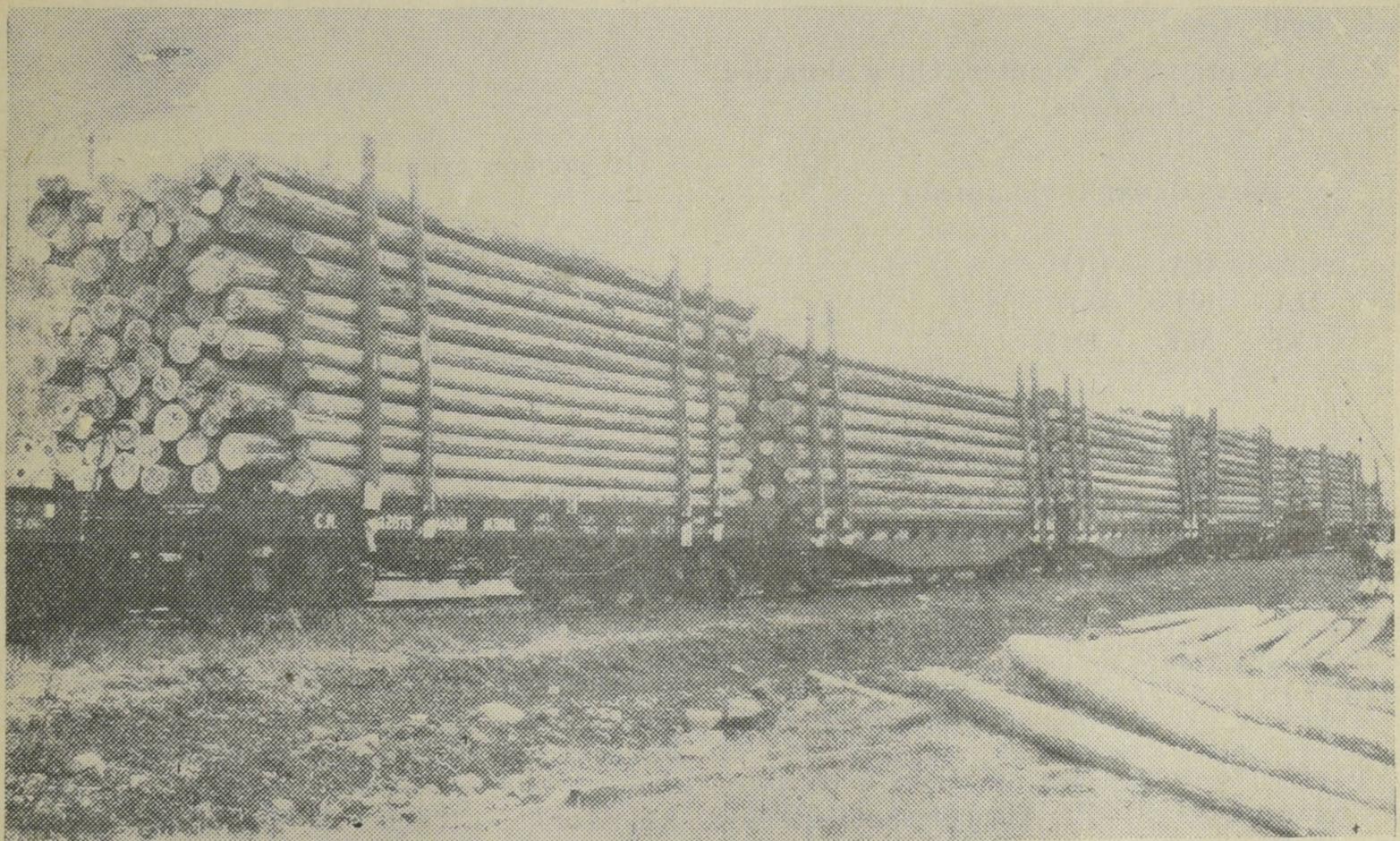
Donnez, afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à votre fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! Il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez, afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez, pour être aimés du Dieu qui se fit homme ;
Pour que le méchant même, en s'inclinant, vous
[nomme ;

Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez, afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au Ciel.

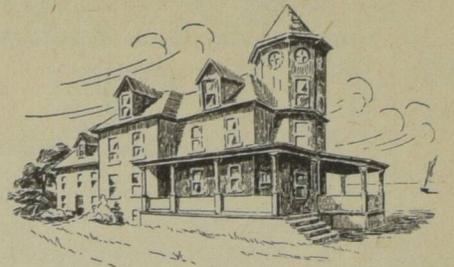
Victor HUGO.



L'INDUSTRIE DES POTEaux DE TÉLÉPHONE EN COLOMBIE BRITANNIQUE

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur, de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'AVRIL

DEVINETTES

1° Le bonnetier parle *bas* ; le porteur d'eau parle haut (*eau*).

2° En la priant de chanter. On a alors des chants d'elle (*chandelles*).

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

CA	RA	CO
RA	NI	MÉ
CO	MÉ	DIE

CHARADE

Va — carme — vacarme.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Bérengère Huart, 26, rue Fraser, Lévis ; Couvent des Sœurs de la Charité, St-Nicolas ; L'Hôtel-Dieu de Lévis.

Ont trouvé toutes les solutions : L'Hôpital Civique, Québec ; Mlle Alice Desautels, Pensionnat Sacré-Cœur, St-André Avellan ; Le Couvent du Bon Pasteur, Jonquière.

Le sort a favorisé : Le couvent de Jonquière et l'Hôpital Civique.

JEU D'ESPRIT N° 144

MOTS A TROUVER

A chacun des sept mots suivants ajoutez une des lettres formant le nom d'un oiseau qui est le symbole de la légèreté et de l'étourderie. (Quel est cet oiseau ?) — Et avec cette addition, formez sept autres mots donnant chacun le nom d'un oiseau.

Mère	Étoiler
Aumône	Martine
Sire	Gai
Muette	

CHARADE

Du premier grande est la beauté
L'été

Lorsqu'on y voit les dons de Flore
Éclore.

Mon second fait cesser tout deuil ;
Et l'œil

De la splendeur que Dieu lui donne
S'étonne.

Il est bien précieux partout
Mon tout
Enfance, vieillesse même,
L'aime.

MOTS EN LOSANGE

Consonne — Terme de marine — Prénom masculin — Ville française — Fruit — Voir (en anglais) — Consonne.

VERS A TERMINER

Jeunes enfants, aimez-les — ;
 Les fleurs sont votre heureuse — ;
 La terre s'embellit de leurs fraîches — ,
 Comme de grâces, le jeune — .
 De se changer en fruit pour — ,
 Elles vous offrent l' — ;
 Votre aimable et riante —
 Nous promet des fruits plus — .



LES LIVRES



LIVRE DE PIÉTÉ DE L'ENFANCE
 par FIDELIS (Nouvelle édition)

Ce livre, si excellent, a dû être encore une fois réimprimé, ce qui est la meilleure preuve du bien qu'on l'estime capable de procurer. Le voilà arrivé au soixante-douzième mille.

Nombreuses illustrations, dont beaucoup sont nouvelles. En tout, 222 pages partagées en quatre parties : *Exercices de la vie chrétienne, Dévotion et pratiques de Piété, Vertus de l'enfant chrétien, Prières liturgiques.*

Il y a l'ordinaire de la messe, les vêpres du dimanche, des prières pour la bénédiction du Saint-Sacrement; les répons du servant de messe... Le livre se termine par un article bien au point sur les vocations et par une petite *Bibliographie* dont pourront tirer grand profit tous ceux qui s'occupent des enfants.

Prix : broché, 4 fr. 50; cartonné, tr. rouge, 6 fr.; relié, tranches dorées, 9 fr. 50 franco. Aux *Bureaux du Propagateur des Trois Ave Maria*, à Blois (Loir-et-Cher), France.

PRATIQUE ET DOCTRINE DE LA DEVOTION AU SACRÉ-CŒUR, par le R. P. A. VERMEERSCH, S. J., mise en harmonie avec l'encyclique *Miserentissimus*. Tournai (Belgique), Établissements Casterman, S. A. Deux volumes in-8 de XVI-806 et de 284 pages. Prix : 33 francs franco, 48 francs franco relié en percaline tranchée rouge.

L'*Ami du clergé*, écrivait, en 1925, à propos de l'édition précédente de l'ouvrage du R. P. VERMEERSCH :

Il est peu de nos lecteurs qui ne connaissent et n'utilisent l'excellent travail du P. VERMEERSCH. C'est la somme de tout ce qui concerne la pratique de la dévotion au Sacré-Cœur.

Comme contenu doctrinal, cet ouvrage, par sa sûreté théologique, par ses précisions historiques, surtout par la profondeur des aperçus et l'abondance d'une piété solide et pénétrante, nous a toujours, semblé le roi des manuels de la dévotion au Sacré-Cœur. Il convient tout particulièrement au clergé; l'on pourrait citer des évêques et même des princes de l'Église qui ont ce livre en singulière affection, et qui déclarent qu'il leur fait "beaucoup de bien".

Mise en harmonie avec l'encyclique *Miserentissimus* de S. S. Pie XI, honorée d'une lettre de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Tournai, d'exécution plus soignée, cette nouvelle édition sera, pensons-nous, rapidement enlevée, et, ce qui surtout importe, bienfaisante à beaucoup d'âmes.

UN LIVRE SUR LE MARIAGE, pour les fiancés et les époux chrétiens par le R. P. HARDY SCHILGEN, S. J. Adapté de l'allemand sur le 140e mille par le R. P. L. HONORÉ, S. J., à Tournai (Belgique), aux Établissements Casterman, et à Paris, 66, rue Bonaparte. Vol. in-12 de 170 pages. Prix : 7 francs 50 franco.

Ce livre répond aux désirs du Saint-Père exprimé dans son encyclique sur le Mariage chrétien.

L'auteur a semblé avoir mieux compris que d'autres la mentalité de ses contemporains, car le succès à répondu sans tarder à sa publication : l'édition originale en est aujourd'hui au 180e mille, et l'ouvrage est traduit dans les principales langues européennes.

C'est d'ailleurs le fruit d'une longue expérience, le P. SCHILGEN est connu et apprécié pour ses ouvrages de morale. Celui-ci a en vue d'être *pratique avant tout*. La clarté de l'exposé et la franchise des conclusions sont ses qualités maîtresses. À côté d'enseignements et de conseils l'auteur a voulu brièvement indiquer les prescriptions du droit ecclésiastique par rapport au mariage.

Le prix modique de l'ouvrage, sa présentation soignée et sa brièveté seront pour tous une invitation à le lire.

A la recherche du trésor

RENÉ ! Sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

— Comment le saurais-je, Lucie ?

— Papa a des soucis à cause de nous !

— Quels soucis ?

— Voilà !... Comme je passais dans le couloir, j'ai entendu maman qui disait : "Que veux-tu, s'il n'est pas possible d'aller à la mer, nous resterons à Paris !... Quant aux enfants... on les enverra passer un mois à Sologne chez leur oncle Sylvain."

— On ne s'amuse pas autant à la ferme qu'au bord de la mer !

— Je le sais !... mais nous ne devons pas le laisser deviner. Si maman nous en parle, il faudra paraître très heureux !

— Pourquoi ?

— Tu veux le savoir ?

— Oui !

— Papa a des embarras d'argent !

— Qui te l'a dit ?...

— J'ai quatorze ans ! Il y a des choses que l'on n'a pas besoin de me dire !...

René se mordit les lèvres. Il avait deux ans de moins que sa sœur et n'aimait pas à être traité en enfant.

— C'est bien ! fit-il en fronçant les sourcils ; je dirai que je suis content !

Le jeune garçon avait bon cœur, et bien qu'il fût léger comme on l'est à cet âge, il souffrait d'apprendre que son père était dans la gêne.

— Comment pourrait-on l'aider ? murmura-t-il, répondant à une pensée qui lui traversait l'esprit.

— Ah ! si je le savais !...

— Voyons ! en cherchant bien ?...

— J'ai déjà cherché, mais je n'ai rien trouvé. Pour l'instant, soyons dociles et acceptons ce que l'on nous offrira ! C'est ce que nous pouvons faire de mieux.

Une fois chez l'oncle Sylvain, nous réfléchirons, et qui sait ?... Notre cœur nous inspirera

peut-être ce que nous n'avons pas découvert encore.

*

* *

René avait dit vrai en déclarant que le séjour à la ferme était moins amusant qu'une saison au bord de la mer, mais il n'avait pas un grand mérite à accepter son sort. Il jouissait là, en effet, d'une grande liberté ; et puis, il y avait le va-et-vient des laboureurs, le mouvement des troupeaux, les poules auxquelles on distribuait le grain, les chevaux que l'on attelait ou que l'on menait à l'abreuvoir, tout cela n'était pas fait pour l'ennuyer.

Aussi, lorsqu'il répondit à ses parents (qui lui parlaient d'un voyage en Sologne) qu'il était enchanté, le sacrifice n'était pas au-dessus de ses forces.

Les quelques jours qui suivirent furent employés par Lucie et René à leurs préparatifs de départ.

La vérité nous oblige à reconnaître que pendant cette courte période ils songèrent beaucoup plus à ce qu'ils devaient emporter qu'aux moyens de venir en aide à leur père.

Une fois seulement Lucie y fit allusion, mais René se montra confiant.

— Ne te tourmente pas, dit-il, j'ai idée que nous trouverons un trésor !

— Un trésor ! Comment cela ?

— Dans tous les romans d'aventure, il y a un enfant qui trouve un trésor dans un château abandonné, où il y a des fantômes, ou bien encore dans une caverne de brigands !

— C'est effrayant ce que tu me racontes là ! Tu ne penses pas que nous verrons en Sologne des châteaux hantés et des cavernes de brigands ? D'ailleurs, s'il y en avait je n'oserais pas y aller.

— J'oserais, moi ! dit René très fier de prendre sa revanche, et tu verras que je réussirai !

*

* *

Les premiers jours de leurs installations chez l'oncle Sylvain, les enfants s'amuserent follement ; grim pant sur les meules, creusant des tunnels, rendant visite au berger, là-bas, en pleins champs ! Puis, l'idée du trésor revint à l'esprit de René.

Il jeta tout d'abord son dévolu sur une vieille dalle percée d'un trou qui se trouvait au fond de l'étable. Pourquoi cette dalle se trouvait-elle là ? La chose n'est pas naturelle ! Peut-être qu'un ancêtre ?... Eh ! oui, parbleu ! La grand'mère Jeanne, qui passait pour riche, et dont l'héritage s'était borné à fort peu de chose, avait dû cacher sous cette dalle la plus grande partie de ses économies.

Imbu de cette idée, René finit par la faire partager par sa sœur, et, profitant du moment où les bêtes étaient au pâturage, il se munit d'une barre de fer destinée à servir de levier. Ceci fait, avec l'aide de Lucie, il passa dans la fente de la dalle l'extrémité de cette barre. Après de longs efforts, ils réussirent à soulever la pierre et se précipitèrent vers l'ouverture. Soudain, Lucie poussa un cri de surprise qui se changea en éclats de rire en voyant la mine déconfite de son frère.

Ce qu'ils avaient devant eux, c'était... une fosse à fumier !...

*

* *

Ce premier insuccès ne découragea pas René. Depuis que la pensée lui était venue de l'héritage perdu, il ne songeait plus à chercher le trésor dans un vieux manoir ou dans une caverne de brigands ! Il se persuadait que c'était dans la ferme qu'il le découvrirait.

Lucie, d'abord incrédule, avait fini par se laisser persuader. L'éloquence de René avait triomphé de ses doutes.

— Ne comprends-tu pas, disait-il, que grand'mère a caché une partie de ses économies dans la ferme où elle habitait avant l'oncle Sylvain ?

— Oui, répondait Lucie, mais tante Annie a cherché partout, et s'il y avait eu quelque chose, elle l'aurait trouvé !

— Ce n'est pas sûr ! C'est un hasard providentiel qui nous a conduits ici. Nous trouverons le trésor ! J'en suis sûr !

— S'il existe !

— Cela ne fait aucun doute !

— Puisse-tu dire vrai !

— Je dis vrai, Lucie ! Notre père assure que la volonté de réussir est la première condition de succès ! Ayons la volonté, nous réussirons !

*

* *

Les tentatives qui suivirent celles de la dalle ne furent pas plus heureuses.

Lucie eût volontiers abandonné la partie si René n'avait, plus que jamais, tenu à son idée.

— Il faut croire à ce que l'on fait, disait-il, et le faire dans l'enthousiasme ! Il me semble impossible que nos efforts ne soient pas couronnés de succès !

Lucie ne partageait pas entièrement les idées de son frère, mais sa belle assurance lui plaisait ; elle continua à l'aider dans ses recherches. Cela ne l'ennuyait pas, d'ailleurs ! C'était un jeu comme un autre, plus intéressant même, et qui donnait un but à leurs vacances !

Néanmoins, le temps passait et rien ne laissait supposer que les infatigables chercheurs fussent sur une piste quelconque.

— Plus j'y songe, déclara un soir René, plus je suis convaincu que grand'mère avait une cachette ! Rappelle-toi l'étonnement de l'oncle Sylvain et de nos parents lorsqu'à sa mort ils n'ont trouvé que six mille francs.

— Il est vrai, répondit Lucie, que grand'mère était devenue très économe sur ses vieux jours, et aussi qu'elle avait très peur des voleurs ! Mais qui sait ce qu'elle aura pu imaginer ? Les vieillards ont parfois des idées singulières. Quant à moi, j'ai réfléchi : je me suis dit que si on pouvait découvrir la grande malle qui est au grenier, il y aurait pour nous une surprise.

— La clef est perdue ! Et puis, tu comprends que la malle de grand'mère a été explorée dans tous ses coins par mon oncle et tante Annie.

— C'est égal ! murmura René, quelque chose me dit que je suis sur la piste !

*

* *

Quelques jours après cette conversation, la pluie s'était mise à tomber, les enfants ne trouvèrent rien de mieux que de monter au grenier.

Il y avait tant de choses curieuses dans ce grenier !

D'abord, des jouets oubliés depuis longtemps, des jouets de leur première jeunesse qu'ils retrouvaient avec un plaisir nouveau, et puis, de curieux meubles, des livres d'images et d'autres contenant des histoires du bon vieux temps.

Après s'être amusés pendant une demi-heure, René et Lucie commencèrent à trouver le temps long, et tandis que la fillette se plongeait dans la lecture d'une histoire fantastique, René errait dans le grenier, en quête de découvertes.

Il y avait un bon moment déjà que Lucie, entraîné dans le pays des songes, ne songeait plus à son frère, lorsqu'un appel lointain la fit sursauter.

— Lucie ! criait le jeune garçon, j'ai trouvé la clé !

— Quelle clé ?

— Celle de la malle ! Tu sais, la grosse malle à grand'mère Jeanne !

— Pas possible ?

— Si ! viens voir !

Lucie abandonna sa lecture et se rapprocha de son frère.

La clé était dans la serrure, mais comme elle était rouillée, René ne pouvait la faire tourner.

Lucie prit la place de son frère sans obtenir un meilleur résultat.

— C'est trop fort ! fit le jeune garçon, au moment de trouver le trésor, nous voilà arrêtés bêtement.

— Oh ! le trésor ! Tu vas un peu vite, répondit en riant Lucie, et elle appuya de nouveau sur la clé.

A sa grande surprise, elle tourna dans la serrure. Alors, le cœur battant, le frère et la sœur, réunissant leurs efforts, soulevèrent le pesant couvercle.

Un geste d'impatience leur échappa : " La malle était vide ! "

*

* *

Lucie et René, des larmes aux yeux, se regardèrent sans parler. Cette fois, c'était bien fini ! Leur beau rêve s'envolait en fumée ! Ils ne viendraient pas en aide à leur cher papa ! Ils ne veraient pas sourire leur mère délivrée de ses soucis !

— Oh ! cette malle ! je la déteste, dit René dans un mouvement de colère dont il n'était pas maître.

Et il sauta dans l'intérieur, frappant le fond du pied.

Le bois, qui était sans doute pourri, fit entendre un craquement sinistre, et René, honteux de son mouvement de mauvaise humeur, sortit de la malle.

— Je crois que tu l'as cassée ! dit Lucie, c'est bien ennuyeux !

— Mais non ! . . . une petite fente ne lui fera pas grand mal, elle était en mauvais état, voilà tout !

A ce moment, la pluie cessa. Un rayon de soleil perça les nuages, et par un curieux hasard vint éclairer le fond de la malle.

Lucie poussa un cri, et, saisissant le bras de René, s'écria :

— Là, regarde ! . . . sous la fente il y a un objet brillant !

— C'est vrai ! répondit René tout pâle.

Et, se penchant jusqu'à toucher le fond avec la main, il dit d'un ton impossible à rendre :

— Lucie ! . . . la malle a un double fond !

C'était vrai ! Un secret allait se dévoiler ! L'objet brillant devait être de l'or ; les enfants tremblaient. Sous les coups impatients donnés par René, le bois pourri céda et la mystérieuse cachette apparut. Le doute n'était plus possible ; c'était de l'or et des billets qu'elle contenait. L'or était en petite quantité, mais, à en juger par le nombre des liasses, la somme en billets devait être importante.

— Le trésor ! dit René.

— Le trésor ! répéta Lucie.

Et ils restèrent là tous deux un long moment immobiles, comme si la joie et la surprise les rendaient muets.

Ce fut Lucie qui revint la première à la réalité.

— Il faut prévenir tante Annie, dit-elle.

— Et l'oncle Sylvain !

— Descendons !

Tous deux, se tenant par la main, quittèrent le grenier et se mirent, le cœur battant, à la recherche du fermier.

L'oncle et la tante faisaient leurs comptes. Un gros registre était ouvert devant eux.

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? demanda la fermière.

— Il y a, répondit Lucie dont la voix tremblait, que nous avons découvert le trésor !

— Quel trésor ? demanda-t-elle.

— Celui que grand'mère avait caché !

— Qu'est-ce que vous me chantez là ! fit l'oncle Sylvain en frappant sur la table. Allez jouer, mes enfants. Je n'ai pas le temps d'écouter vos histoires !

— Mais mon oncle, intervint René, ce n'est pas une histoire ! Il y a un double fond à la malle et beaucoup d'argent dedans !

— Je ne comprends pas !

— Si tu ne veux pas me croire, dis à tante Annie de venir avec nous, elle verra bien que c'est la vérité !

— Quels tyrans que ces gamins-là ! fit l'oncle Sylvain en haussant les épaules. Suivons-les, sinon ils ne nous laisseront pas finir nos comptes.

Alors, se levant sans enthousiasme, il monta au grenier sur les pas de ses neveux.

Tante Annie suivait à quelque distance, ce demandant tout bas ce que cela voulait dire.

Qui fut bien attrapé en arrivant devant la malle ? Ce fut l'oncle Sylvain ! Il ne pouvait en croire ses yeux. Il se demandait comment cette mystérieuse cachette avait pu être découverte ? Comment surtout elle avait pu lui échapper ? N'avait-il pas vidé la malle lui-même et cherché dans tous les recoins ? Ce fut René qui se chargea de lui conter leurs aventures.

L'oncle Sylvain compta le trésor. Il y avait exactement 1000 francs d'or et 49,000 francs de billets.

— C'est une petite fortune ! dit-il en tapant amicalement les joues de ses neveux, je dois reconnaître que vous avez fait une heureuse trouvaille ! Votre père était, avec moi, le seul héritier de grand'mère Jeanne ! Il y a donc 25,000 francs qui lui appartiennent. Je les lui ferai parvenir demain en lui disant que c'est à vous qu'il les doit.

Lucie était au comble de joie. Ses chers parents allaient voir finir leurs embarras, et cela grâce à elle et à son frère ! C'était plus qu'elle n'avait osé espérer. Quant à René, il songeait à cette phrase qui avait soutenu ses efforts : *Croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme*. Il se disait qu'en lui donnant ce conseil, son père avait préparé leur bonheur !

*
* *

LÉON LAMBRY.



VUE DE LEBRET, EN SASKATCHEWAN

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

XLIV

LA TOUR D'ILDEGARDO

Retournons vers Henri de Brabant et Satanaïs que nous avons laissés se dirigeant vers la frontière d'Autriche. Satanaïs n'avait pas été en peine d'expliquer sa présence au chevalier, et celui-ci qui n'avait pu rester indifférent à sa beauté, fut heureux de lui offrir sa protection.

Ils avaient dépassé le bois où Henri de Brabant avait pour la première fois rencontré Satanaïs, dans le camp des Taborites, et à ce sujet, ils s'étaient fait part de leurs mutuelles impressions. Vers trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent à un point où le chemin se bifurquait.

— Cette route, dit Henri, passe près du château de Rotenberg, et celle-ci qui fait un détour à gauche, conduit également aux frontières.

— Prenons celle qui est à gauche, dit Satanaïs, avec une sorte d'impatience. Puis, elle ajouta d'un ton plus calme : j'ai préféré cette dernière parce qu'il se trouve là-haut, sur la colline, un château en ruines que je désire vous faire voir.

— Soit, répliqua le chevalier. Et au bout d'une demi-heure ils arrivèrent au château indiqué.

Ils mirent pied à terre, laissèrent aux domestiques le soin des chevaux, et dirent à Linda et à Béatrice de les attendre, et pénétrèrent au milieu des murailles écroulées, des tours branlantes et des poternes en ruines.

Quatre siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où ce château-fort dont on devinait encore l'ancienne grandeur, avait été construit ; et l'on reconnaissait au premier coup d'œil que ce n'était pas le temps qui l'avait renversé. On lisait sa lugubre histoire sur les murs noircis par le feu, et dans la dévastation des salles et des appartements.

Henri de Brabant et Satanaïs passèrent au milieu des ruines. Chose étrange, la fille de Satan parut être saisie d'une sorte de terreur superstitieuse, dès le moment où elle eut touché du pied les pierres noircies par la fumée et les intempéries. Une ou deux fois elle hésita et s'arrêta comme si elle eût voulu réagir contre le désir qui lui avait fait visiter ce château. Après avoir traversé une petite cour, ils entrèrent dans le vestibule dont le plafond en chêne était d'un travail remarquable. Des fragments de meubles jonchaient le plancher, où l'herbe

croissait à travers les planches pourries. Au-dessus était une galerie où l'on montait par un escalier à deux branches, et en levant la tête, on apercevait les restes de plusieurs chambres que l'incendie avait dévastées.

Longtemps le chevalier et Satanaïs errèrent à travers les appartements délabrés. Ils rencontrèrent sur le chemin la chapelle : la chaire était tombée, les statues, étaient couvertes de fils d'araignées. Quand ils furent arrivés dans la cour du donjon, notre héros proposa à Satanaïs, dont l'impression était visible, de monter au sommet de la tour, d'où l'on devait embrasser un immense horizon. Elle y consentit, et ils grimperent l'escalier en spirale qui tournait à l'intérieur de l'une des tourelles.

Lorsqu'ils eurent atteint le toit plat de la tour, qu'entourait un parapet, ils promènèrent leurs regards dans toutes les directions. Un objet d'abord confus, mais qui devint de plus en plus distinct, attira l'attention du chevalier.

— Voyez donc, Satanaïs, dit-il, en étendant le bras il y a un autre château, sur la hauteur là-bas, — et encore un autre, sur une éminence plus à droite.

— Oui, je les avais déjà observés, répliqua Satanaïs en cherchant à étouffer un soupir. Ils ne sont plus, comme celui-ci, qu'une masse de ruines. Mais partons, partons ! ajouta-t-elle avec une vivacité soudaine, en s'attachant au bras du chevalier, comme si elle eût été saisie d'une terreur mortelle.

Henri de Brabant avait le plus grand désir de la questionner et de savoir quel rapport son histoire avait avec ces trois châteaux. Il allait lui adresser la parole lorsqu'un bruit de pas leur fit soudainement tourner la tête.

Un vieillard, courbé par l'âge, et dont la barbe blanche tombait jusque sur la poitrine, s'avancait vers le fragment de pierre sur lequel Satanaïs s'était assise. Il y avait en lui quelque chose qui inspirait le respect et la vénération. Il avait au moins quatre-vingt ans, et cependant il y avait encore de la fermeté dans sa marche.

La première pensée de Henri fut de chercher d'où il avait pu venir. Alors seulement il aperçut une porte pratiquée dans un angle de la tour et par cette porte entrebaillée, une petite chambre qui n'était plus grande que la cellule d'un ermite.

A la vue de ce vieillard, Satanaïs demeura frappée d'une telle surprise qu'il lui fut impossible de proférer une parole. Ses traits avaient une expres-

sion d'angoisse et de curiosité, et il était évident que d'étranges pensées lui traversaient l'esprit. Tout à coup, cependant, le charme qui la paralysait se rompit ; et, bondissant sur ses pieds, elle s'écria : " Henri, je vous en supplie, je vous en conjure ! . . . partons ! — La vue de ce château.

— Qui donc se rappellerait le château d'Ildegardo, dans toute sa grandeur, et sa magnificence ? dit le vieillard en s'avancant, et en fixant un regard perçant sur Satanaïs. Ce n'est pas vous, Madame. Et cependant, ce serait possible, car vous avez bien dix-huit à dix-neuf ans, et vous auriez pu connaître ceux qui l'habitaient.

— Qui êtes-vous ? demanda Satanaïs en frissonnant, et en devinant la réponse qui allait lui être faite.

— Je me nomme Bernard, et j'ai été de longues années au service du baron Ildegardo.

— Bernard, répéta Satanaïs.

— Oui, reprit le vieillard ; et ce château dont vous parliez tout-à-l'heure est l'ancienne forteresse d'Ildegardo : vous voyez ce qui en reste. Là-bas à gauche vous apercevez les ruines du château de Manfred, et plus à gauche encore celui du baron de Georgey. C'étaient les trois plus puissants seigneurs de la Bohême. Mon maître, le baron Ildegardo, qui était surnommé *le tonnerre*, était un grand guerrier et un grand chasseur. Vous voyez, dit le vieillard, en s'interrompant soudain, vous voyez cet arbre qui se penche sur la Moldau, et qui a été brisé par la foudre . . . eh bien, c'est sous cet arbre, dans les eaux de la rivière que les restes d'Héraclius . . .

— Assez, assez ! s'écria Satanaïs, avec un accent d'effroi si grand que le chevalier et le vieillard en furent presque épouvantés. Puis, saisissant Henri par la main, elle lui dit d'une voix étouffée : — si vous avez pour moi le moindre égard, la moindre considération, je vous en supplie, emmenez-moi d'ici !

Ils descendirent, suivis de Bernard. Mais à peine avaient-ils mis le pied dans la cour, que plusieurs hommes armés, guidés par Cyprien, s'élançèrent du milieu des ruines. En une seconde, le vieillard fut renversé, et Cyprien se précipita sur Satanaïs.

— Meurs donc ! et que ma vengeance soit assouvie ! s'écria Cyprien, en levant sa dague.

— Non, c'est toi qui vas mourir, monstre ! répliqua Satanaïs en recouvrant son courage ; et, tirant son poignard, elle s'élança sur son ennemi avec la furie d'une tigresse.

Tout cela se passa en un clin d'œil ; Henri de Brabant dégaina son épée et engagea avec ses adversaires une lutte terrible, mais inégale. Il allait infailliblement succomber, lorsque Blanche, couverte de son armure, tourna l'angle de la cour, et se jeta au milieu de la mêlée.

Une pause d'un instant suivit cette apparition ; et Bernard, recevant dans ses bras Satanaïs dont le bras était rougi de sang, l'entraîna loin du combat, quand Cyprien cria à ses hommes — saisissez-la, mes

amis ! saisissez-la, je vous conjure, ne la laissez pas échapper.

Et, comme s'il eût été métamorphosé en démon, Cyprien se précipita sur Henri et Blanche, qui, placés côte à côte, couvraient la retraite de Satanaïs.

Nous voici encore combattant ensemble, mon cher inconnu ! dit Henri de Brabant. Puis comptant d'un coup d'œil ses adversaires, il ajouta ; cinq contre deux, c'est beaucoup, mais nous avons vu mieux que cela.

Pendant une minute ou deux la lutte fut acharnée mais deux des hommes de Cyprien tombèrent et les autres ne tardèrent pas à prendre la fuite en voyant accourir les serviteurs de Henri de Brabant, que le bruit du combat avait alarmés.

Laissant à ceux-ci le soin de finir la besogne, le chevalier monta rapidement l'escalier de la tour, par où Bernard avait emporté Satanaïs. Il se rassura en apprenant que la blessure que lui avait fait Cyprien n'avait rien de dangereux, et que quelques jours suffiraient à la guérir, Linda et Béatrice arrivèrent sur ces entrefaites, pour prendre soin de leur maîtresse ; et au moment où Henri de Brabant se disposait à redescendre un de ses serviteurs apparut en haut du donjon, et lui dit : — Je suis chargé de la part de l'étranger qui a combattu avec vous, de présenter ses excuses à Votre Excellence.

— Comment ! il est parti ? demanda notre héros, contrarié de cette nouvelle preuve d'excentricité de son ami inconnu,

— Oui, répondit le domestique, il m'a ordonné de dire à Votre Excellence que des affaires graves et importantes l'obligeaient à remonter tout de suite à cheval ; et il est parti de ce côté.

— C'est la route du château de Rotenberg, dit Bernard en observant le point indiqué par le domestique. Mais à présent que Votre Excellence va être mon hôte au moins pour une nuit, continua le vieillard, en se tournant vers le chevalier, il faut que vous sachiez que tout ce que je pourrai vous offrir, c'est un repas frugal pour vous et vos compagnons, et un abri pour vos chevaux. Si vous voulez le permettre, je vais descendre donner à vos domestiques les indications qui leur sont nécessaires. Je reviendrai ensuite ; et si vous le désirez, je vous raconterai une histoire bien triste et bien lugubre.

Lorsqu'il se trouva seul, Henri de Brabant frappa doucement à la porte de la cellule, et apprit de Linda, qui vint ouvrir, que Satanaïs avait repris connaissance, et que tout danger, de ce côté, était passé. Ainsi rassuré, il alla s'asseoir sur une pirere d'où ses regards pouvaient embrasser l'espace. Il se rappela la terreur que Satanaïs avait manifesté en entrant dans les ruines du château d'Ildegardo ; et, malgré lui, il se sentit envahi par une sensation de crainte et de malaise. Il était tout entier à ses réflexions, lorsque le vieillard revint, prit place à côté de lui, et commença son récit, dont nous allons donner l'analyse.

XLV

L'HISTOIRE DES TROIS CHATEAUX

Le baron d'Ildegardo, vous ai-je dit, fut surnommé "*le tonnerre*". Son père était un homme sévère et morose, mais brave comme un lion. Il n'eut de son mariage qu'un fils, et jamais enfant n'eut plus à regretter la perte de sa mère ; car à peine fut-elle dans le tombeau, qu'il fut abandonné aux soins de laquets et de valets. Il demeura comme prisonnier dans le château, et consacra tout son temps aux exercices alors en vogue. Son existence n'était pas heureuse, et il ne dut pas éprouver beaucoup de chagrin quand on vint lui apprendre que son père était mort d'apoplexie.

Je me rappelle encore ce jour ! L'intendant du château, nommé Korali, le médecin de la maison et moi, nous nous rendîmes auprès de lui et le saluâmes du titre de baron d'Ildegardo. Il avait alors dix-huit ans. Tous ses vassaux croyaient d'après l'éducation qu'il avait reçue, qu'il serait encore plus belliqueux que ne l'avait été son père. Aussi leur surprise fut-elle grande, quand on le vit s'enfermer dans ses appartements et abandonner le gouvernement de ses affaires à Korali, qui exerça, en son nom, toutes sortes de tyrannies.

Deux ans se passèrent de cette façon, lorsque Manfredo, le possesseur du château dont vous voyez d'ici les ruines, envahit subitement ses domaines à la tête d'une troupe nombreuse, battit Korali, et le força à se réfugier dans le château. Ildegardo sortit alors de son engourdissement, livra une nouvelle bataille qu'il perdit, et fut réduit à chercher son salut dans la fuite. Soudain son cheval tomba, et le baron fut lancé à terre. Il se lamentait et appelait tous les saints à son aide, lorsque tout à coup le baron de Rotenberg, couvert de son armure sortit du bois voisin et se présenta devant lui.

— Tu demandes du secours, lui dit-il ; je suis prêt à t'aider. Jusqu'ici tu as dédaigné et méprisé mon amitié : c'est donc à de certaines conditions que je consentirai à te sauver.

— Parlez, dit Ildegardo.

— Écoute ! dit le baron de Rotenberg d'un ton solennel. Tu n'ignores, sans doute pas, que je préside une société secrète dont la mystérieuse influence s'étend dans toute la Bohême, et qui est connue sous le nom de tribunal de la statue de bronze. La statue de bronze a des serviteurs qui lui sont voués dès leur berceau.

— Continuez, dit Ildegardo ; dites à quelles conditions vous m'accorderez votre secours.

— Jure de consacrer le premier-né de tes enfants au service de la statue de bronze, répondit le baron et dans quelques heures j'aurai dispersé tes ennemis. Mais dépêche-toi, car il n'y a pas un moment à perdre.

Je jure ! cria le baron d'Ildegardo avec égarement.

A peine eut-il fait ce serment que le baron de Rotenberg fit entendre un signal ; ses troupes sortirent

du bois, tombèrent à l'improviste sur celles de Manfredo, et en firent un vrai carnage. Mon maître entra triomphant dans son château. Korali reçut ordre de quitter ses domaines et de n'y jamais rentrer.

Quelques années plus tard, le baron d'Ildegardo épousa la fille du baron Georgez, le maître de cet autre château que vous voyez, à gauche ; et, quand approcha l'époque où il allait être père, il ne put sans frémir se rappeler le serment qu'il avait fait au baron de Rotenberg. Il fit part de ses appréhensions au saint prêtre Héraclius, son chapelain. Celui-ci fit alors un voyage, dont il cacha les motifs. Enfin, à midi, au mois d'août, il y a juste vingt ans, la baronne d'Ildegardo donna naissance à une fille.

— Hélas ! dit le baron, lorsqu'on lui apporta cette nouvelle, je ne puis me réjouir en pensant à la destinée qui est réservée à cette enfant.

— Tranquillisez-vous mon fils, lui dit Héraclius lorsqu'ils se trouvèrent ensemble. Oui, ajouta-t-il, le moment de m'expliquer est arrivé. Sachez donc que le voyage que j'ai fait dernièrement à Prague avait pour but de vous procurer l'aide du roi afin d'extirper ce tribunal horrible qui existe en dépit de toutes les lois de Dieu et des hommes. Sa Majesté m'a reçu avec bonté et a écouté attentivement les détails que je lui ai donnés sur cette odieuse institution, sans toutefois désigner votre nom, ni parler du serment par lequel vous vous êtes engagé à lui consacrer votre enfant. Pour être bref, le roi m'a conseillé de former une ligue contre le baron de Rotenberg dans laquelle entreraient les principaux chefs du pays, et il m'a promis de nous envoyer un corps de troupes d'au moins cinq mille hommes ; car il a intérêt lui-même à briser ce tribunal qui brave sa puissance et son autorité.

— Héraclius ! s'écria le baron plein de joie, pourquoi ne m'avez pas dit cela plus tôt ? pourquoi m'avez-vous laissé sous l'empire des craintes qui m'assiégeaient et ne me laissaient plus un moment de repos ?

— La prudence me faisait un devoir de me taire, répondit le prêtre ; mais aujourd'hui nous sommes sûrs du concours du baron Georgez. Demain je repartirai pour Prague, et je demanderai au roi l'exécution de ces promesses. Durant ce temps, vos troupes réunies à celles du baron de Georgez seront suffisantes pour emporter le château de Rotenberg, avant que le comte, pris à l'improviste ait pu se préparer à la résistance. Nous arrivons aussi à la destruction de cette terrible société secrète, et votre fille sera sauvée.

Ildegardo remercia avec effusion le vieillard qui se retira immédiatement pour se disposer à partir le lendemain. Mais à peine était-il sorti par une porte située au bout de l'appartement, qu'une autre en face s'ouvrit violemment, et que le baron de Rotenberg apparut sur le seuil. Le baron d'Ildegardo pâlit et trembla, car la pensée lui vint qu'il avait entendu sa conversation avec Héraclius.

— Il faut avouer que j'arrive bien opportunément, dit le chef du tribunal de la statue de bronze en rompant le silence. N'essayez pas de la violence,

ajouta-t-il en voyant mon maître porter la main à son épée. Rappelez-vous que votre jeune femme est couchée là dans cette chambre, et que le bruit des armes l'alarmerait. Je connais les conseils que vous a donnés votre chapelain, mais je les méprise et les méprise autant que la trahison que vous méditez ; et quant aux promesses du roi, j'en fais autant de cas que des feuilles qu'emporte le vent. Nous comptons parmi ces ministres et ses conseillers les plus intimes, des associés de la statue de bronze, et le roi fera ce qu'ils voudront. Silence ! et écoutez-moi, s'écria le comte en voyant le baron d'Ildegardo se disposer à parler. Vos supplications seraient inutiles : car : quoique je sois le chef du tribunal de la statue de bronze, je ne saurais rien changer à ses lois. Il est, d'ailleurs, pour nous de la plus haute importance d'obtenir l'adhésion des grands et des riches. Les nobles demoiselles épousent d'illustres seigneurs, et exercent sur eux leur influence à notre profit. Croyez-vous donc que nous puissions renoncer aux services que nous rendra la fille du puissant baron d'Ildegardo, quand elle sera à l'âge d'entrer dans le monde.

— O mon Dieu ! Tout cela est-il vrai ou est-ce un rêve ! s'écria le baron avec égarement.

— Dans une heure, répondit le comte, vous aurez une preuve terrible de la réalité de ce qui se passe, et peut-être comprendrez-vous combien est sérieux le contrat qui vous lie au tribunal de la statue de bronze. Mais, dans aucun cas, ne dénoncez la main qui aura frappé, car autrement, je jure que je vous ferai enlever de votre lit au milieu de la nuit et que je vous livrerai aux horreurs du baiser de la Vierge !

Le baron d'Ildegardo tomba anéanti sur une chaise, et quand il releva la tête le baron de Rotenberg était parti. Près d'une heure se passa durant laquelle le malheureux père resta plongé dans de sombres réflexions. Enfin, il résolut de se rendre auprès d'Héraclius pour le consulter. Il frappa à la porte de l'appartement du prêtre, et ne recevant pas de réponse, il ouvrit. Le cadavre du pauvre prêtre gisait sur le plancher, mutilé et défiguré. C'était la vengeance dont le baron de Rotenberg l'avait menacé. Il devenait évident que non-seulement les membres du tribunal avaient des affiliés dans l'intérieur de sa demeure, mais que leurs châtiments se signalaient par une cruauté faite pour frapper de terreur les esprits les plus forts.

— Il dut se passer longtemps avant que le baron d'Ildegardo fut en état de réfléchir à la situation qui lui était faite. Son premier mouvement fut d'éveiller sa maison, de dénoncer le baron de Rotenberg ou ses serviteurs comme des assassins, et d'armer immédiatement ses vassaux, pour venger le meurtre de son ami. Mais il renonça à cette idée qui l'obligerait à faire connaître à sa femme sa position vis-à-vis du tribunal de la statue de bronze.

Il était minuit, et tout était silencieux dans le château, lorsque le baron se rendit dans la chambre d'Héraclius pour le consulter. Il mit le cadavre dans un sac, et passant par un escalier dérobé, il descendit dans le jardin avec son fardeau sur les épaules.

Son projet était de creuser une fosse pour y enterrer le cadavre et faire disparaître les traces d'un crime dont il lui était défendu de parler sous peine de la plus horrible vengeance. Mais son agitation était telle qu'il lui fut impossible de tenir une bêche. Alors, reprenant son fardeau, il courut sur le bord de la rivière. Mais au moment où, après avoir introduit plusieurs grosses pierres dans le sac, il allait le lancer dans le Moldau, un homme sortit de derrière un arbre. Le baron laissa tomber le sac et allait s'enfuir ; mais l'autre le saisit par le bras, et il se trouva face à face, avec Korali, l'intendant qu'il avait autrefois chassé de chez lui, après la défaite de Manfredo.

— Ah ! mon noble et ancien maître ! dit Korali ; voilà une bonne fortune à laquelle...

— Que voulez-vous dire ? demanda le baron en le repoussant brusquement. Comment osez-vous mettre la main sur moi ?

— Ne vous fachez pas, monseigneur, dit Korali. Je ne vous ai pas reconnu dès le premier abord ; mais voyant qu'il y a quelque chose d'étrange dans votre conduite, j'ai voulu savoir qui était celui qui venait ainsi, au milieu de la nuit, jeter un sac comme celui-ci dans le Moldau. Mais puisque le hasard nous a fait rencontrer, nous ne nous séparerons pas si vite que vous l'espérez. En un mot, je suis un homme poussé à bout par le malheur, sans, argent sans abri, en haillons, je n'ai plus rien à redouter.

— Si c'est de l'or que vous voulez, ma bourse est à votre service, mais à une condition, c'est que vous partirez à l'instant.

— Votre or ne durerait que quelques semaines, ou quelques mois, répliqua Korali, et après je retomberai dans la même situation. Puisque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer sur le bord de la rivière à minuit, prêt à jeter dans les eaux silencieuses un sac contenant quelque chose qui, en tombant de dessus vos épaules, a produit un son lourd mat...

— Assez, assez ! s'écria Ildegardo. Tenez, prenez ma bourse, partez, et quand vous aurez tout dépensé, revenez, je vous en donnerai d'autre...

— Si vous voulez que la paix soit entre nous, dit Korali, et que je ne parle à personne de ce sac qui renferme un cadavre, il faut que vous me rétablissiez dans l'ancienne position que j'occupais dans votre château.

— Tout, excepté cela, répondit le baron. Ma femme, mes amis me regarderaient comme un fou, si je renvoyais, à cause de vous, mon bon et fidèle Bernard.

— Auront-ils meilleure opinion de vous si je vous dénonce comme un assassin ? répliqua Korali.

Enfin, que vous dirai-je, Korali rentra au château. Les paysans qui l'exécraient manifestèrent leur mécontentement ; et dans plusieurs circonstances, il fallut la force pour réprimer un tumulte qui menaçait de se changer en rébellion. Mais quand, un jour, des ouvriers trouvèrent dans le Moldau le cadavre du P. Héraclius, dont le baron avait expliqué l'absence par une histoire plus ou moins habilement fabriquée, l'indignation générale ne connut

point de bornes. Les villages se soulevèrent et Idelgardo considéré comme un assassin, fut attaqué, assiégé dans son château qui fut emporté d'assaut et livré à la dévastation. Il ne dut son salut et celui de sa femme et de sa fille qu'au dévouement de l'un de ses pages, nommé Zitzka, qui, prié d'accepter une récompense en retour de ses services, répondit fièrement : — Monseigneur, je ne veux rien recevoir de celui dont les mains sont rougies du sang du P. Héraclius.

Les malheurs du baron d'Ildegardo n'étaient pas finis : Manfredo profita de ces circonstances pour se venger ; il arrêta mon maître qui mourut bravement mais bien douloureusement. Après deux années de guerre que se firent le baron Georgez et Manfredo, avec des chances diverses, il ne resta plus rien de leurs châteaux, et l'un et l'autre tombèrent sur les ruines de leurs forteresses. Je dois dire, toutefois, que ce fut le baron de Rotenberg qui rasa le château de Manfredo. Il avait prétexté, pour raison de guerre, le droit qu'il avait de réclamer la baronne d'Ildegardo et sa fille Cœtna comme appartenant au tribunal de la statue de bronze.

Là finit mon histoire ; car, depuis cette époque, j'ignore ce qu'est devenue mon ancienne maîtresse et sa fille ; j'ai tout sujet de croire qu'elles ont péri dans l'incendie du château où elles étaient retenues prisonnières ; on sait, d'ailleurs, que la baronne, fidèle à la mémoire de son mari, avait repoussé toutes les offres que lui avait faites Manfredo de l'épouser.

En écoutant le vieux Bernard, Henri de Brabant n'avait pas tardé à être frappé de la ressemblance qui existait entre son récit et celui que lui avait fait Satanaïs dans les jardins du château de Prague. Le titre d'Ildegardo, surnommé le "tonnerre," lui rappela celui d'Ilderim, "l'écaïlle," puis Korali ne répondait-il pas singulièrement à l'appellation de Kara-Ali ? et certainement Manfredo n'était autre que Mansour, et Georgez représentait le roi de Georgie.

Cette découverte frappa le chevalier d'une véritable consternation, car elle lui prouvait que Satanaïs l'avait trompé. Cependant, il sut maîtriser son émotion, et écouta Bernard jusqu'au bout.

A ce moment, la porte de la cellule où était Satanaïs s'ouvrit, et Linda et Béatrice apparurent sur le seuil. Le chevalier s'empessa de leur demander des nouvelles de leurs maîtresse, qui, dit Linda, désirait le voir et lui parler.

Les deux jeunes filles restèrent sur le toit du donjon, avec Bernard, et Henri entra dans la cellule.

L'intérieur de la petite chambre était éclairé par une lampe. Satanaïs était couchée sur un petit lit grossier, et son bras était enveloppé du bandage que Bernard lui avait apposé sur sa blessure.

En voyant entrer le chevalier, elle se souleva à demi et jeta sur lui un regard scrutateur. Elle sentait, en effet, que la crise de sa destinée était arrivée, et elle voulait connaître la solution, quelle qu'elle fût.

Leurs regards se rencontrèrent, le sien exprimant l'angoisse et la torture, celui du chevalier, une profonde tristesse.

Henri, après avoir refermé la porte, s'approcha et s'assit à côté du lit.

Vous sentez-vous assez forte pour causer un instant d'affaires de la plus haute importance ? demanda le chevalier après un instant de silence.

— Fussé-je à la mort, Henri, que je vous supplie de me tirer de l'état d'anxiété où me plongent votre air et vos manières. Je suis sûre que le vénérable Bernard a causé. Mais dites-moi, ajouta-t-elle, avec une excitation soudaine, dites-moi si je dois regarder tout comme fini entre vous et moi ?

— Satanaïs, répliqua le chevalier, vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre immédiatement. Tout à l'heure j'ai appris des choses bien étranges, et je crains que vous ne puissiez leur donner une explication satisfaisante.

— Alors, tout est bien fini entre nous ? murmura Satanaïs en laissant tomber sa tête et en se cachant la figure dans ses mains. Mon Dieu, fit-elle à demi-voix, est-ce donc là que tout devait aboutir ? Oui, ajouta-t-elle au bout d'un moment, en s'adressant la tête, nous devons nous dire adieu pour toujours ; et maintenant que le premier instant de désespoir est passé, je sens que j'aurai le courage de me soumettre à ma destinée. Mais je dois me rendre cette justice, c'est que, quelle qu'ait été ma duplicité, depuis le jour où je vous vis dans le camp des Taborites, j'ai toujours été guidée par des motifs qui n'avaient rien que de grand. Ce que Bernard vous a raconté doit être la vérité, mais ce qu'il n'a pu vous dire, c'est comment ma mère et moi nous pûmes nous sauver au milieu de la conflagration qui embrasait le château de Manfredo, comment nous errâmes longtemps, sans asile et sans secours, jusqu'au jour où Dieu voulut que nous rencontrassions le fils du baron Georgez, le frère de ma mère, Jean Zitzka, qui, tout enfant, avait été enlevé à son père et avait vécu jusqu'alors sans connaître son origine. Mais il avait grandi, il avait fait heureusement la guerre contre les Turcs, et il occupait maintenant une haute position à la cour du roi de Bohême. Nous eûmes dès lors un appui, un protecteur ; mais lorsque ma mère fut descendue dans le tombeau...

Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans l'escalier de la tour un grand bruit de voix et de pas. Henri de Brabant n'eut que le temps de se lever et de tirer son épée. La porte s'ouvrit, et l'un des capitaines de Zitzka, suivi d'une demi douzaine de Taborites, apparut sur le seuil.

— Que signifie cette façon de vous présenter, mes amis ? demanda le chevalier qui reconnut de suite l'uniforme taborite.

— Il doit y avoir erreur, dit Satanaïs à qui le capitaine était parfaitement connu : ou peut-être sommes-nous menacés d'un danger contre lequel on vient nous protéger, ajouta-t-elle.

— Madame, il n'y a point d'erreur de notre part, je puis vous l'assurer, répondit l'officier d'un ton ferme, mais respectueux. Nous agissons en vertu d'ordres positifs du capitaine général, et il faut vous regarder comme notre prisonnière.

— Moi... votre prisonnière! s'écria Satanaïs dont les yeux brillèrent d'indignation.

— C'est avec chagrin, madame, que j'exécuterai des ordres qui sont péremptoires, dit le Taborite en s'avancant vers elle. Jean Zitzka nous a ordonné de vous arrêter et de vous ramener le plus vite possible à Prague.

— Je ne me soumettrai pas à cette tyrannie! s'écria Satanaïs, en se redressant de toute sa hauteur. Chevalier de Brabant, j'en appelle à vous.

— Bien certainement, je ne souffrirai pas qu'on vous fasse violence en ma présence, dit le chevalier avec résolution.

— Alors, soldats, faites votre devoir! cria le capitaine taborite.

Et les soldats se précipitèrent dans la chambre.

Henri de Brabant se jeta devant Satanaïs pour la protéger. Mais tout à coup un cri s'échappa des lèvres de la jeune femme, et tous les regards se tournèrent vers elle. Le bandage qui lui couvrait le bras s'était détaché, et chacun put voir que sa peau était d'une blancheur de neige. Il devint dès lors évident que le teint olive de Satanaïs n'était pas naturel!

— Emmenez-la! dit le capitaine qui fut le premier à se remettre de l'étonnement qu'avait causé à tous cette découverte.

— Non, vous ne porterez pas la main sur elle! cria le chevalier. Tous ces mystères, qui me regardent, je veux les connaître avant qu'elle parte.

Et, avec une force de géant, il repoussa les soldats de la couche sur laquelle Satanaïs était retombée sans connaissance. Mais il reçut dans cette lutte un coup de dague auquel d'abord il ne prit pas garde.

— Un mot, chevalier Henri de Brabant, lui dit le capitaine. C'est Jean Zitzka qui nous envoie...

— S'il y a quelque vertu dans cette bague, je vous ordonne de vous retirer, répliqua Henri en montrant son talisman.

Les soldats reconnurent instantanément le joyau, et reculèrent. Mais le capitaine, tirant une lettre de dessous son pourpoint, la présenta au chevalier en disant: — Je vous supplie de lire cela!

Henri saisit la lettre, l'ouvrit, et la parcourant rapidement des yeux.

Voici ce qu'elle contenait:

“ Arrêtez-vous avant qu'il ne soit trop tard. Je vous conjure de vous arrêter, et de ne pas vous opposer à l'exécution de mes ordres. Car *Ætna et Satanaïs ne sont qu'une seule et même personne!* ”

En lisant cette révélation, Henri de Brabant, dont le côté se teignait de sang, chancela, son épée lui tomba de la main, un voile passa debant ses yeux, et il tomba sur la dalle, sans proférer un parole.

XLVI

LE BARON DE ROTENBERG ET CYPRIEN MONTRENT LE BOUT DE L'OREILLE

Le lecteur n'a pas eu de peine, sans doute, à s'expliquer l'arrivée de Cyprien dans les ruines du châ-

teau d'Ildegardo. Il a compris que Cyprien s'était mis à la poursuite de ses ennemis, ou du moins de ceux qu'il considérait comme tels, aussitôt après avoir appris de l'aubergiste les particularités dont sa maison avait été le théâtre. Il avait cru l'occasion favorable, mais nous savons comment il avait été battu et obligé de chercher son salut dans la fuite.

Le soir de ce même jour, il arriva au château de Rotenberg où Rodolphe, prévenu par le baron de Rotenberg, avait fait les plus grands préparatifs pour recevoir l'héritière de la couronne de Bohême.

Le lendemain, vers midi, la procession que nous avons signalée sur la route de Prague défila sur le pont-levis du château. Rodolphe accueillit la princesse Elisabeth avec les témoignages de plus profond respect, et une garde d'honneur s'avança pour la recevoir. Puis, au moment où elle descendait de cheval, la musique commença l'air national, et l'étendard de Bohême fut hissé sur la tour centrale.

Ce fut le signal de milliers d'acclamations qui partirent des remparts et de tous les côtés à la fois.

Alors le baron, qui avait mis pied à terre, fléchit le genou en présence d'Élisabeth, et dit à haute voix: Soyez bienvenue dans la demeure de nos aïeux, illustre reine de Bohême!

Les vivats et les acclamations recommencèrent avec une énergie plus grande encore, et, pour la première fois depuis longtemps, une sorte d'animation couvrit les joues d'Élisabeth, et un léger sourire passa sur ses lèvres. En quelques mots prononcés d'une voix tremblante, elle remercia le baron de Rotenberg et son fils de leur courtoisie; puis, faisant signe à ses femmes de la suivre, elle se fit conduire dans l'appartement qu'on avait préparé pour elle.

Dans la soirée, un énorme banquet fut servi dans la grande salle que l'on avait splendidement décorée. La reine, — comme on appelait maintenant Élisabeth, — s'excusa de ne pouvoir y assister, en prétextant son extrême fatigue; mais l'assemblée était brillante, car on avait envoyé des invitations à toutes les familles nobles du district.

Plus de deux cents hôtes des deux sexes étaient assis à la table du baron de Rotenberg, et l'on but à pleins verres à la santé de la reine et à la mort de Zitzka et de ses Taborites. Il était près de minuit; les lampes brillaient encore de tout leur éclat, et la fête se prolongeait. Peu de dames s'étaient encore retirées, et les yeux de celles qui restaient rivalisaient avec les pierres précieuses qui ornaient leurs chevelures. Le vin circulait largement; tous les seigneurs présents avaient adhéré à la cause royaliste, et tous, d'un commun accord, reconnurent le baron de Rotenberg comme généralissime des forces de la reine.

Il y en eut un, cependant qui ne dit rien, qui ne témoigna pas la moindre contrariété, mais qui souffrit de se voir privé de cet honneur. Sa nature hautaine fut froissée, son orgueil fut offensé, et son ambition désappointée. L'on a deviné déjà que cet homme était le marquis de Schomberg, celui là même

qui avait présidé l'assemblée des seigneurs si étrangement interrompue par l'arrivée de Zitzka. Mais il sut faire taire ses sentiments et trouva même des compliments à adresser à son heureux rival.

Il était près de minuit, avons-nous dit, lorsqu'un des seigneurs se leva et fit un signe de la main pour réclamer le silence.

Alors, d'une voix éloquente, il s'étendit longuement sur la position de celle qu'ils avaient tous, ce jour même, reconnue comme leur reine, une orpheline sans parents et sans amis à qui elle pût confier ses secrètes pensées. Il la montra plus isolée dans le monde que la plus humble de ses sujettes, quoiqu'elle comptât des milliers de serviteurs prêts à mourir pour elle. Il parla ensuite avec habileté de la loyauté et du patriotisme du baron de Rotenberg, qui n'avait pas hésité à faire de son château le quartier général des opérations contre les Taborites : et revenant avec adresse à la situation de la reine, il émit l'opinion qu'il serait de l'intérêt de la patrie qu'elle épousât l'héritier de quelque noble famille.

Cette allocution fut accueillie avec un tonnerre d'applaudissements. Puis, soudain, sans qu'on sût comment, le nom du jeune Rodolphe circula de bouches en bouches, et bientôt toutes les voix le désignèrent comme étant le plus digne d'obtenir la main de la reine Élisabeth.

Rodolphe se leva pour remercier les hôtes de son père de l'honneur et de la bienveillance dont il était l'objet. Ses regards brillaient de joie, d'orgueil et de triomphe. Il parla avec une véritable éloquence, et quand il eut fini, la salle retentit d'acclamations prolongées.

Le marquis de Schomberg ne se dissimula pas que l'aristocratie de Bohême désirait l'union de la reine et du jeune Rodolphe, et que, si la cause royaliste triomphait, le baron de Rotenberg serait l'homme le plus influent du pays.

Il était une heure du matin quand les convives quittèrent la salle pour gagner leurs chambres respectives. Les lampes s'éteignirent, les serviteurs, fatigués d'une longue journée de travail, allèrent chercher le repos dans le sommeil, et bientôt l'on n'entendit plus que le bruit des pas des sentinelles placées dans les corridors.

Le lendemain, de bonne heure, Cyprien rencontra Hubert, l'intendant et le pria d'aller demander au baron de Rotenberg s'il pouvait lui accorder immédiatement une entrevue. Hubert revint au bout de quelques secondes, et conduisit Cyprien dans l'appartement du baron.

— Bonjour, notre ami, dit Rotenberg qui était encore couché. Vous vous êtes levé de bien bonne heure, il me semble, vous n'avez pas de mauvaises nouvelles à m'annoncer, j'espère ?

— Non, monseigneur, répondit Cyprien : mais je désirerais vous dire quelques mots en particulier, continua-t-il en indiquant du regard le vieil Hubert.

— Si c'est quelque chose que mon intendant ne puisse entendre, il va se retirer, dit le baron, — quoiqu'il connaisse à peu près tous nos secrets ; — vous

savez que c'est à lui qu'on a confié la garde de la statue de bronze ?

— Je sais tout les services que Hubert nous a rendus, et toute la confiance qu'on peut avoir en lui, répondit Cyprien. Mais, comme j'ai à vous entretenir d'affaires de famille...

— Soit, dit le baron, Hubert vous pouvez vous retirer.

Le vieillard s'inclina et quitta l'appartement ; mais, au lieu de s'éloigner, il passa dans une pièce voisine, ou plutôt dans un petit cabinet qui n'était séparé que par une boiserie de la chambre du baron, de sorte qu'il pouvait entendre tout ce qui s'y disait.

— A présent que nous voilà seuls, dit le baron, vous pouvez parler sans crainte. Vous allez, sans doute, me donner des détails de votre expédition d'avant hier, dont l'issue a été si fatale.

— Ce n'est pas pour cela que je suis venu, répondit Cyprien. Qu'il vous suffise de savoir que la personne qui vous a fait évader du château de Prague, et dont l'arrivée inattendue a encore fait échouer mes projets, il y a deux jours, n'est autre qu'une femme.

— Une femme ! s'écria le baron avec surprise. Impossible ! et cependant...

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit Cyprien, C'est une femme jeune, belle, vertueuse, et pour qui Rodolphe a conçu une violente passion.

— Rodolphe amoureux de ma libératrice ! s'écria le baron. Alors, il la connaît donc ? C'est lui qui l'avait envoyée à mon secours : c'est lui qui avait ourdi toute cette trame ?

— Pas du tout, monseigneur, dit Cyprien froidement. Blanche est la fille adoptive du garde-forestier du comte de Schonwald. L'ayant vue, par hasard, il a conçu une passion pour elle ; il l'a même fait enlever et l'a gardée quelques jours prisonnière dans la chambre des États.

— Dans la chambre des États ! répéta le baron, le visage livide d'indignation. Oh ! si Rodolphe avait osé, et si Hubert l'avait permis...

— Tranquillisez-vous, monseigneur, dit Cyprien. Souvenez-vous que votre fils ne sait rien du tribunal de la statue de bronze, qu'il est à cent lieues de soupçonner l'existence des souterrains du château, et que, du moment où il était résolu à enfermer cette jeune fille dans la chambre des États, il était bien impossible à Hubert de l'en empêcher.

— C'est vrai dit le baron d'un air pensif. Vous savez que je n'ai jamais voulu que mon fils fût initié aux mystères de la statue de bronze. Je préférerais mourir de ma propre main. Et cependant, ce n'est pas manquer de respect pour ce tribunal...

— Monseigneur, je connais vos motifs, dit Cyprien, mais, je vous en supplie, ne vous abandonnez pas à de pareils souvenirs. Vous voulez que Rodolphe ignore les mystères de notre tribunal, afin qu'il ne puisse voir ces registres...

— Et ne jamais savoir *quel nom* y est compris entre ceux de tant de victimes, ajouta le baron en fronçant les sourcils. Non, s'il le savait, son exis-

tence ne serait plus qu'amertume. Pourtant, en la frappant, j'étais dans la plénitude de mon droit, mais lui, mon fils, ne doit jamais rien soupçonner de cela.

— Et il ne le soupçonnera jamais, monseigneur, répliqua Cyprien ; car vous devez voir avec quel zèle et quel dévouement je sers vos intérêts. Hier soir encore, en voyant les bonnes dispositions de l'assemblée à votre égard, n'ai-je pas eu l'adresse de souffler à celui qui était assis près de moi cette idée qui a fait si rapidement son chemin, et qui a été adoptée à l'unanimité ?

— Oui, j'ai reconnu là votre habileté ordinaire, dit le baron, et je vous suis redevable d'une grande reconnaissance. Mon fils une foi roi de Bohême et moi généralissime des forces du royaume et premier ministre, par dessus le marché, vous pourrez aspirer à tout.

— Pourquoi le mariage n'aurait-il pas lieu demain soir ? demanda Cyprien.

— Si tôt ?... si vite ? s'écria le baron. Je vous avouerai qu'il y a un point qui me tourmente, et que j'éprouve une sorte de remords. Élisabeth, toute reine qu'elle est... d'ailleurs, est-il possible que sa Majesté soit suffisamment préparée...

— Cela c'est mon affaire, dit Cyprien en l'interrompant. Est-elle autre chose qu'un jouet dans mes mains ? Et n'est-ce pas pour en faire une automate que je l'ai réduite à l'état où elle est ? Consentez à ce que le mariage soit célébré demain soir, donnez des ordres pour qu'on fasse les préparatifs, et je vous garantis que, le moment venu, Sa Majesté apparaîtra au pied de l'autel. La Bohême aura alors confiance dans le mouvement dont nous sommes les promoteurs, et ce qui n'est pas moins important, ajouta-t-il en baissant la voix, tous ceux qui font partie de la société de la statue de bronze se senti-

ront animés d'un nouveau zèle et d'une nouvelle ardeur. Cela ne voudra-t-il pas mieux que de la marier au duc d'Autriche ?...

— Vos arguments sont irrésistibles, mon ami, dit le baron, et tout sera fait d'après vos conseils. A propos, croyez-vous que ce mariage soit du goût du comte de Schonwald ? Il n'était pas avec nous hier soir ; mais vous savez qu'il est puissant et qu'il est prudent de le ménager.

— Rassurez-vous, dit Cyprien avec calme. S'il avait un fils capable d'aspirer à la main de la reine, ce serait différent. D'ailleurs, il est lui-même grandement compromis. Non, ce n'est pas l'ambition du comte de Schonwald que nous avons à craindre ; mais s'il y a quelqu'un que nous devons surveiller...

— Ah ! vos soupçons sont tombés sur quelque autre ? s'écria le baron.

— Oui, sur le marquis de Schomberg, répondit Cyprien. Pourtant, je n'ai pas de raisons positives, mais je le connais, je le sais par cœur, votre nomination au commandement général des troupes l'a frappé dans son ambition.

— Mais il m'a félicité avec autant de chaleur que les autres, fit observer le baron.

— C'est égal, j'aurai l'œil sur lui, répliqua Cyprien.

Et en prononçant ces paroles, il quitta l'appartement.

Quelques minutes après, le vieil Hubert sortit de sa cachette ; et, descendant dans les basses régions du château, il entra dans les souterrains par une de ces communications dont il avait le secret.

(à suivre)

